



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





EX LIBRIS
DR. RAMON SARRO
CATEDRATICO DE PSQUIATRIA DE BARCELONA
1886 1870

N.º



2131

LE
ROMAN COMIQUE.

**Cet Ouvrage se vend à Paris, chez
L.-É. HERHAN, Imprimeur-Libraire,
rue Servandoni, n^o. 13.**

1
2
3
4



PAUL SCARRON.

Né en 1610

Mort en 1660

94
LE

ROMAN COMIQUE

DE SCARRON;

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE,

PAR

L'AUTEUR DU SCARRONNIANA.

TOME PREMIER.

PARIS,

HERHAN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE SERVANDONI, N^o. 13.

~~~~~  
1824.





THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RESEARCH REPORT

NO. 1234

BY J. D. JARVIS

DEPARTMENT OF PHYSICS

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

1964

1964

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

1964

---

# NOTICE HISTORIQUE

SUR

## LA VIE DE SCARRON.

---

**PAUL SCARRON**, fils d'un conseiller au parlement de Paris, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610. Son père, marié en secondes noces, sans consulter la vocation de son fils, le força d'embrasser l'état ecclésiastique, et lui fit obtenir un canonicat au Mans; quoique dans les ordres, Scarron vécut en mondain. Né avec des passions fougueuses, il chercha le plaisir dans l'intempérance *et la débauche*. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit un voyage en Italie, où, se livrant à tous les plaisirs, il s'inquiéta fort peu des

a

antiquités et des monumens de cette terre classique des beaux-arts. De retour à Paris, il continua la même vie; mais on ne peut boire long-temps à la coupe de la volupté, et s'enivrer de ses délices, sans en ressentir les cruels effets. Bientôt, des maladies longues et douloureuses l'avertirent de la faiblesse de sa complexion. En fin, une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de vingt-sept ans, *ces jambes qui avaient bien dansé, ces mains qui avaient su peindre et jouer du luth*. Il était allé passer en 1638 le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs, et le rendit un raccourci de la misère humaine.

Gai en dépit de ses souffrances, Scarron se fixa à Paris, et par son esprit enjoué attira

chez lui les personnes les plus aimables et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte d'une grande partie de sa fortune fut suivie de celle de sa santé : son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa belle-mère. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et la perdit. Ce qui lui prouva qu'on peut faire rire le public sans amuser ses juges.

Dans la fâcheuse position où l'avait réduite la justice, il se trouva dans le plus grand embarras. Mademoiselle de Haute-  
fort, son amie, sensible à ses malheurs, et cherchant à les adoucir, lui obtint une audience de la reine. Le poète lui demanda la permission d'être « son malade en titre d'office. » Cette princesse sourit, et Scarron prit ce sourire pour un brevet ; depuis il prit le titre de « Scarron, par la grâce de Dieu, Malade indigne de la reine. » Il tâcha de se rendre utile en cette qualité. Il loua le cardinal Mazarin, alors premier

ministre, qui lui donna une pension de cinq cents écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son poëme de *Typhon*, le poëte lança contre lui la *Mazarinade*, dans laquelle le cardinal n'eut pas à se louer de son pensionnaire ; aussi la pension fut-elle supprimée.

Évincé par Mazarin, Scarron crut devoir s'attacher au prince de Condé dont il célébra les victoires, et au fameux coadjuteur de Paris (le cardinal de Retz), auquel il dédia la première partie de son *Roman comique*.

Nous avons dit que la maison de Scarron était devenue le centre de la réunion de ce qu'il y avait de plus aimable et de plus spirituel à la cour et à la ville. Madame de Neuillant y conduisit mademoiselle d'Aubigné, sa pupille, si célèbre depuis sous le nom de madame de Maintenou. Scarron était difforme ; des infirmités prématurées l'avaient rendu impotent ; mais son esprit

n'avait rien perdu de son enjouement ; le burlesque , aujourd'hui synonyme du ridicule , amusait encore la bonne compagnie ; ce poëte était d'ailleurs d'une famille de robe ancienne et considérée. Touché de la pénible situation où il voyait mademoiselle d'Aubigné , il lui offrit de payer sa dot , si elle voulait entrer en religion , ou bien de l'épouser ; elle préféra ce dernier parti. Ce mariage , célébré en 1652 , vint augmenter les plaisirs de Scarron sans augmenter sa fortune.

Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage , le poëte dit qu'il reconnaissait à l'accordée « deux grands yeux » fort mutins , un très-beau corsage , une » paire de belles mains , et beaucoup d'esprit. » Le notaire demanda quel douaire il assurait ? « L'immortalité , répondit Scarron ; le nom des femmes des rois meurt avec elles , celui de la femme de Scarron vivra éternellement. »

Si ce mariage ne donnait pas à mademoiselle d'Aubigué un époux, il lui procurait au moins un protecteur, un ami.

« Vous savez, écrivait-elle à son frère, que je n'ai jamais été mariée. » « C'était, » disait-elle ailleurs, une union où le cœur » entrait pour peu de chose, et le corps » en vérité pour rien. »

Madame Scarron, d'abord timide, se montra bientôt aimable et spirituelle, et réformant les saillies indécentes de son mari, donna un nouvel agrément aux réunions qui se faisaient chez lui. Scarron changea bientôt de ton : il mit plus de décence dans ses mœurs et dans sa conversation, et peu à peu sa société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaiété excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits.

Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son marquisat

de *Quinet* (1). Il demandait des gratifications à ses supérieurs avec l'effronterie d'un poëte burlesque : il parle ainsi au roi dans la dédicace de sa comédie de *Don Japhet d'Arménie*.

« Je tâcherai de persuader votre ma-  
» jesté qu'elle ne se ferait pas grand tort ,  
» si elle me faisait un peu de bien ; je serais  
» plus gai que je ne suis ; si j'étais plus gai  
» que je ne suis , je ferais des comédies  
» enjouées ; si je faisais des comédies en-  
» jouées , votre majesté en serait divertie ;  
» son argent ne serait pas perdu. Tout cela  
» conclut si nécessairement , qu'il me sem-  
» ble que j'en serais persuadé , si j'étais  
» aussi bien un grand roi , comme je ne  
» suis qu'un pauvre malheureux. »

Ses comédies furent pour lui une ressource. Ce n'est pas qu'il fut homme à

(1) C'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire QUINET, qui les imprimait, et qui s'en trouvait très-bien.



étudier ni les règles , ni les modèles du poëme dramatique ; il n'en avait ni la patience , ni le loisir. Aristote , Horace , Plaute et Térence lui auraient fait peur ; il voyait devant lui un chemin frayé : la mode de ce temps était de piller les poètes espagnols. Scarron savait cette langue : il lui était plus facile de moissonner dans un champ où il trouvait déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet , et ensuite à secouer un joug dont son esprit , ennemi de toute contrainte , ne pouvait s'accommoder ; ainsi une pièce de théâtre lui coûtait peu : toutes les siennes sont des pièces espagnoles. Chez lui le travail consistait , non à faire parler plaisamment les personnes comiques , mais à donner des expressions plaisantes à ceux qui devaient parler sérieusement : le sérieux était une langue étrangère pour lui. Le grand succès de son *Jodelet Maître* était pour lui une merveilleuse amorce. Les

comédiens, qui s'en étaient bien trouvés, lui demandèrent avec empressement de nouveaux ouvrages; ils lui coûtaient peu; il en tirait de bonnes sommes; il se divertissait à les faire. Fallait-il d'autres raisons pour le faire pencher vers ce travail?

Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur (1); et dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage.

Une charge d'historiographe vint à vaquer, il la demanda, et ne l'obtint point; enfin, Fouquet, surintendant des finances, lui donna une pension de 1600 livres.

Scarron avait perdu tous ses biens l'un après l'autre. Nublé, avocat, ayant acquis

(1) Ayant eu à se plaindre de sa sœur, il dédia à la chienne de sa sœur un opuscule, dans lequel au lieu de ces mots, A LA LEVRETTE, CHIENNE DE MA SŒUR, il mit ceux-ci : A LA LEVRETTE DE MA CHIENNE DE SŒUR.

de lui une terre près d'Amboise. pour le prix de 18,000 livres, et, ayant vérifié qu'elle en valait au moins 24,000, lui porta 6000 livres de plus, et le força de les accepter; rare exemple de probité, qui trouverait aujourd'hui très-peu d'imitateurs.

La reine Christine, dans son séjour à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, lui dit-elle, d'être amoureux de moi; la reine de France vous a fait son malade, et moi, je vous crée mon Roland.... »

Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre; il fut surpris d'un hoquet si violent, qu'on craignait à tous momens qu'il n'expirât. Cet accident diminua: « Si j'en reviens, » dit-il, je ferai une belle satire contre le hoquet. » Ses parens, ses domestiques fondaient en larmes au chevet de son lit: « Mes amis, leur dit-il, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire. » Il fit à ses amis de burles-

ques adieux , sans oublier sa femme , à laquelle il légua le *pouvoir de se remarier*. Puis , réfléchissant sur la position où elle allait se trouver , il lui dit avec attendrissement : « Je vous prie de vous souvenir » quelquefois de moi ; je vous laisse sans » biens ; la vertu n'en donne pas ; cependant , soyez toujours vertueuse. » Un moment avant que d'expirer , il dit : « Je » n'aurais jamais cru qu'il fût si aisé de se » moquer de la mort. » Il rendit le dernier soupir le 1<sup>er</sup> octobre 1660. Il s'était fait lui-même cette épitaphe :

CELUI qu'ici maintenant dort ,  
 Fit plus de pitié que d'envie ,  
 Et souffrit mille fois la mort  
 Avant que de perdre la vie.  
 Passant , ne fais ici de bruit ,  
 Garde bien que tu ne l'éveille ;  
 Car voici la première nuit  
 Que le pauvre SCARRON sommeille.

Scarron étant mort , sa veuve retomba dans la misère. Un épicurien , nommé le

marquis de C\*\*\*, lui offrit sa main. Elle la refusa. « Que pensez-vous, écrivait alors » madame de Scarron à une de ses amies, » de la comparaison qu'on a osé me faire, » de cet homme à M. Scarron? Grand » dieu! Quelle différence! Sans fortune, » sans plaisirs, il attirait chez moi la bonne » compagnie; celui-ci l'aurait haïe et éloignée. M. Scarron avait cet enjouement » que tout le monde sait, et cette bonté » d'esprit que personne ne lui a contestée. » Celui-ci n'a l'esprit brillant, ni solide, » ni badin; s'il parle, il est ridicule. Mon » mari avait le fond excellent; je l'avais » corrigé de ses licences; il n'était fou, ni » vicieux par le cœur; d'une probité reconnue; d'un désintéressement sans » exemple. C\*\*\* n'aime que ses plaisirs, » et n'est estimé que d'une jeunesse perdue; livré aux femmes, dupe de ses » amis; haut, emporté, avare et prodigue; » au moins, me parut-il tout cela, etc. »

On voit par ce parallèle que madame Scarron estimait son mari, et qu'elle avait su apprécier la bonté de son cœur et ses autres qualités.

A ce parallèle faisons succéder le portrait que Scarron a fait de lui-même.

---

## AU LECTEUR,

QUI NE M'A JAMAIS VU.

LECTEUR, qui ne m'a jamais vu, et peut-être ne t'en soucie guère, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi; sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte; les autres que je

n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute, car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres quand je suis lecteur; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription, que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté là, aussi bien que par l'autre, on

peut voir la situation, ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public (car pour mesdames les Neuf Muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille), je me serais bien fait peindre, si quelque peintre avait osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très-décharné, des cheveux assez pour ne point porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros : je les ai bleus; j'en ai un plus en-



foncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignés. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les cuisses, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. Aussi bien cet avant-propos n'est-il fait que pour grossir le livre, à la prière du libraire, qui a peur de ne pas retirer les frais de

l'impression. Sans cela il serait très-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand, et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un peu après, *monsieur*. Je ne hais personne ; Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avais la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; mais il me semble que mon avant-propos est assez long, et qu'il est temps que je le finisse.

---

Les ouvrages de Scarron ont été recueillis par Bruzen de la Martinière, en dix volumes in-12, 1737. Le libraire Bastien

b.

en a donné une bonne édition, en sept volumes in-8°, dans laquelle les matières sont classées par ordre. On y trouve :

1°. *L'Enéide travestie*, en 8 livres, continuée par Moreau de Brassy, « Votre » père, disait Boileau à Racine le fils, » avait la faiblesse de lire quelquefois le » *Virgile travesti* de Scarron, et d'en » rire, mais il se cachait bien de moi. » L'auteur du *Latrin* aurait voulu proscrire de la littérature le genre burlesque, qui, cependant n'est pas tout-à-fait sans mérite, comme l'a très-bien prouvé Marmontel. Au reste,

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

2°. *Typhon* ou la *Gigantomachie*. On lit encore ce poëme, et on ne peut s'empêcher de sourire à plusieurs passages.

3°. Plusieurs comédies, telles que *Jodelst* ou *le Maître Valet*; *Jodelst souffleté*; *Don Japhet d'Arménie*; *l'Héritier ridi-*

*culc* ; le *Gardien de soi-même* ; le *Marquis ridicule* ; l'*Écolier de Salamanque* ; la *Fausse Apparence* ; le *Prince Corsaire* , tragi-comédie , et d'autres petites pièces de vers.

4°. Le *Roman Comique* , ouvrage en prose , qui mérite quelque attention ; il est écrit avec beaucoup de pureté et de gâité , et il n'a pas peu contribué à la perfection de la langue française. Il faut remarquer , à la gloire de Scarron , qu'il est antérieur aux *Lettres Provinciales*. Scarron aimait à lire ses ouvrages à ses amis , à mesure qu'il les composait : il appelait cela , *essayer ses livres*. Ségrais et un autre de ses amis étant venus un jour le voir : « Prenez un » siège , leur dit-il , et mettez-vous là , » que j'essaie mon *Roman Comique*. » En même temps , il prit plusieurs cahiers de son ouvrage , et leur en lut quelque chose. Lorsqu'il vit que la compagnie riait : « Bon , dit-il , voilà qui va bien ! mon livre

» sera reçu, puisqu'il fait rire des personnes aussi délicates, » et il ne se trompa point. Son *Roman Comique* eut un succès prodigieux.

Tout respire dans cet ouvrage, l'enjouement, une gaité vive et même quelquefois un peu triviale.

---

---

AU  
COADJUTEUR,  
C'EST TOUT DIRE.

---

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom seul porte avec soi tous les titres et tous les éloges que l'on peut donner aux personnes les plus illustres de notre siècle. Il fera passer mon livre pour bon, quelque méchant qu'il puisse être, et

ceux même qui trouveront que je le pouvais mieux faire , seront contraints d'avouer que je ne le pouvais mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous m'avez témoigné par tant de bontés et tant de visites , ne porterait pas mon inclination à rechercher soigneusement les moyens de vous plaire , elle s'y porterait d'elle-même. Aussi vous ai - je destiné mon roman , dès le temps que j'eus l'honneur de vous lire le commencement, qui ne vous déplut pas. C'est ce qui m'a encouragé à l'ache-

ver plus que tout autre chose, et ce qui m'empêche de rougir en vous faisant un si mauvais présent. Si vous le recevez pour plus qu'il ne vaut, ou si la moindre partie vous en plaît, je ne me changerais pas pour le plus dispos homme de France. Mais, MONSEIGNEUR, je n'oserais espérer que vous le lisiez, ce serait trop de temps perdu pour une personne qui l'emploie si utilement que vous, et qui a bien d'autres choses à faire. Je serai assez récompensé de mon livre, si vous daignez seulement le recevoir,



et si vous croyez sur ma parole  
(puisque c'est tout ce qui me reste)  
que je suis de toute mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-  
obéissant et très-obligé  
serviteur,

SCARRON.

---

# TESTAMENT

## DE PAUL SCARRON,

### EN VERS BURLESQUES.

Il n'est plus temps de rimailier,  
On m'a dit qu'il faut détalier :  
Moi, qui suis dans un cul de jatte,  
Qui ne remue ni pied ni patte,  
Et qui n'ai jamais fait un pas,  
Il faut aller jusqu'au trépas.  
Je ferai pourtant ce voyage,  
Ce me semble, d'un bon courage,  
Car la rigueur de mon tourment  
Adoucit fort mon monument :  
Je ne crains les eaux du Cocyte,  
Pourvu que la goutte me quitte,  
Et que je trouve du repos.  
Mais quand je vois cette Atropos,  
Et que mon mal est sans remède,  
Je la trouve encor bien plus laide  
Et bien plus affreuse que moi.  
Dieux ! que c'est une dure loi !  
Je n'y trouve rien de burlesque,

Rien de plaisant, rien de grotesque,  
Si ce n'était qu'assurément  
Je passerais pour un normand,  
Jè me dédirais bien encôre,  
A voir la mort, qui tout dévore ;  
Je resterais dans mon grabat,  
Sans manchettes, ni sans rabat,  
A composer quelques sprouttes,  
Tant cette vie a d'amourettes.  
Mais un médecin très-méchant  
M'a dit en son funeste chant,  
Comme oiseau de mauvaise augure,  
Qu'il fallait payer à nature  
Le tribut, vendredi prochain ;  
Ainsi j'ai signé de ma main  
Mon testament en ce langage,  
Que je vous ai laissé pour gage.

Au nom d'Apollon, mon seigneur,  
Moi, Scarron, malheureux rimeur,  
Sain d'esprit, de corps bien malade,  
Prêt de la mortelle estrapade,  
Ne voulant mourir intestat,  
Tout ainsi comme un apostat,  
J'ai déclaré devant les Muses,  
Sans dol, ni sans fard, ni sans ruses,

Mon ordonnance en équité,  
De ma dernière volonté :  
C'est à savoir ( mot de notaire ,  
Ici pourtant fort nécessaire )  
Que je dispose de mes biens ,  
Non en faveur des enfans miens :  
Car ce m'est bien de la disgrâce  
De ne laisser point de ma race ;  
Mais en faveur de mes amis ,  
De ce peu que le ciel a mis  
Légalement sous ma puissance ,  
J'en fais ici reconnaissance ,  
C'est-à-dire différens dons ,  
Selon que je les ai cru bons.  
Premièrement, je donne et lègue  
A ma femme, qui n'est pas bûgue  
Pouvoir de se remarier ,  
Sans aucun dessein pallier ,  
De crainte d'un plus grand désordre ;  
Mais pour moi je crois que cet ordre  
De ma dernière volonté  
Sera le mieux exécuté :  
Car il est vrai, malgré moi-même  
Je lui ai fait faire un carême  
Qui la doit mettre en appétit ;  
Qu'elle en use donc un petit ,

Et que sa sage politique  
N'use pas du paralytique,  
Mais qu'elle jouisse des biens  
Que permettent les sacrés liens.  
Mais, si quelque autre époux l'approche  
Qu'elle ne fasse point reproche  
Des vertus du premier mari;  
Pour rendre le second mari,  
Du reste selon la coutume,  
Si Dieu m'envoyait un posthume  
Quelque temps après mon trépas,  
Ce que pourtant je ne crois pas,  
Soit à neveux, soit à nièces,  
Lors je révoque mes largesses.  
ITEM, à mon ami Loret,  
Je donne un muid du vin clairer,  
Qui m'a cent fois sauvé la vie,  
Pour boire à sa première envie,  
Se souvenir du bon Scarron,  
En faisant rôtir le marron;  
Ma pie, qui des mieux caquette,  
Aussi pour joindre à sa gazette.  
ITEM, par libéralité,  
Cinq cents livres de gravité,  
A l'un et à l'autre Corneille,  
Pendant qu'ils chanteront merveilles,

Et mon jardin sur l'Hélicon ,  
 Qui rapporte un fruit bel et bon ,  
 Semé des plus belles pensées ,  
 Que Phébus ait jamais tracées.  
 Item , au sieur de Boisrobert ,  
 Que l'on ne prend jamais sans vert ,  
 Cent livres de galanteries ,  
 Et quatre cents de menteries.  
 Et des secrets prodigieux  
 Que notre art produit en tous lieux ;  
 Comme , par les eaux de Jouvence ,  
 Remettre les vieux en enfance ,  
 Donner une vive beauté  
 A l'affreuse difformité ;  
 Faire un Louvre d'une cabane ,  
 D'une coureuse une Susanne ,  
 D'un folâtre en faire un Caton ,  
 Et d'un gros âne un Cicéron :  
 Quelque chose de plus encore ,  
 Peser le vent , blanchir un maure ,  
 D'une farce en faire un sermon ,  
 Et canoniser un démon ,  
 Prédire les choses futures ,  
 Grossir ou moindrir les figures ,  
 Faire un nouveau calendrier ,  
 Et d'une buse un épervier ,

Faire un libéral d'un avare,  
 Comme d'un sot un homme rare,  
 Un Alexandre d'un poltron,  
 Et d'un petit nain un typhon.  
 IRAM, au sieur de Benserade  
 Quatre cents livres de pommade,  
 Avecque quatorze quintaux  
 De sonnets et de madrigaux,  
 Et la plus belle mélodie  
 Qu'ait jamais inventée Thalie;  
 Epigrammes, Odes, Ballets,  
 Epithalames, Triolets.  
 A Molière le cocuage;  
 Au gros Saint-Amand du fromage.  
 A prendre sur le Milanais,  
 Le Parmesan ou Modénais;  
 Et pour sa Rome ridicule  
 Une très-favorable bulle.  
 IRAM, je lègue au sieur Quinault,  
 Sur le trésorier Guénégault,  
 Six cents livres d'enthousiasme,  
 Avec la doctrine d'Erasme;  
 La fierté des vers ampoulés,  
 Dans des actes bien enrôlés.  
 Et comme un esprit charitable  
 Doit assister un misérable,

Je donne au poëte crotté  
Deux cents livres de vanité ;  
Pour contenter sa passion ,  
Une feinte approbation ,  
De ses plus ridicules œuvres ;  
Car il avale des couleurs  
Autant qu'on lui reprend de vers ,  
Tant il a l'esprit à l'envers.  
Mais je ne fais qu'un don funeste  
A cette épouvantable peste ,  
Au satirique hors de propos ,  
Et perturbateur du repos ,  
Empoisonneur d'eau d'Hippocrène  
Je donne et lègue la gangrène ,  
La fièvre-quarte, le hayt-mal,  
Le farcin même du cheval,  
Et, comme à moi , gouttes bien rudes ,  
Qui tourmentent les fous et prudes ;  
Ma chaise et mon infect bassin ,  
Au fort ignorant médecin ,  
Avecque tous les maux encore  
De cette boîte de Pandore ,  
D'un jaloux le fâcheux tourment ,  
Qui le ronge éternellement.



---

## CODICILLE.

MAIS pour n'user point d'apostille,  
Pour beaucoup que j'avais omis,  
Je fais ici mon Codicille  
Pour mes plus confidens amis:

Ce sont ceux de l'Académie,  
Où brillent les esprits du temps,  
Dont ma muse était tant amie ;  
Je veux tous les rendre contents.

Autant poètes qu'orateurs,  
Je donne quantité d'éloges  
A ces illustres correcteurs,  
Sans qui nous serions allobroges.

Je donne un fort bel équipage  
A Cottin, Testu, Balesdens,  
Pour bien corriger le langage  
De nos ancêtres ignorans ;

La netteté, la politesse,  
Pour retrancher le superflu,  
Eviter la molle bassesse  
Dedans un style résolu ;

**TESTAMENT DE SCARRON. XXXiiij**

**Pour corriger la comédie ,  
En toute manière d'écrits ,  
Je donne l'Encyclopédie  
A ces admirables esprits.**

**Pour Péliſſon n'est guère en peine  
D'être en mon testament écrit ;  
Il a fait comme Madeleine :  
OPTIMAM PARTEM ELEGIT.**

**Ainsi je ne fais nul outrage :  
Je donne à tous , selon la loi ;  
Mais pour achever mon ouvrage ,  
Et sous le bon plaisir du Roi ,**

**Je mets librement mon paraphe ,  
Pour recevoir mes pensions ,  
De qui joindra mon épitaphe  
A mes dernières actions.**

---

---

## **SUR LE PORTRAIT DE SCARRON.**

Toi qui vois en cette peinture  
Un plus bel esprit que Caton ,  
Sous le portrait d'un avorton ,  
Sache , lecteur , que la nature  
Mit son pouvoir et son crédit ,  
Pour rendre parfait cet esprit.  
Si bien que dans ce grand génie ,  
Ayant épuisé ses trésors ,  
Sa puissance se vit finie ,  
Sans pouvoir achever le corps.

---

## **SUR LE MÊME PORTRAIT.**

Lors que la nature entreprit ,  
Par l'ordre du Lance-tonnerre ,  
De faire le plus bel esprit  
Qui fût jamais dessus la terre ,  
Elle en vint enfin à l'effet ;  
Mais voulant donner davantage ,  
Pour rendre son œuvre parfait ,  
Au bel esprit un beau visage ,

PORTRAIT DE SCARRON. XXXV

Le même Jupiter, jaloux  
D'un esprit tout rempli de flammes,  
Lui fit casser tout en courroux,  
La façon de si belles ames.

Et de peur qu'il ne pénétrât  
Dans les secrets de l'empirée ;  
Il lui cria : NON PLUS ULTRA ;  
Il a l'ame assez éclairée.

Soudain la nature, à ces mots ,  
Quitta cette imparfaite trogne,  
Et de sa chair fit un chaos,  
N'osant achever sa besogne.

---



# LE ROMAN COMIQUE.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Une Troupe de Comédiens arrive dans la  
ville du Mans.*

**L**E soleil avait achevé plus de la moitié de sa course, et son char ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart-d'heure ; mais au lieu de tirer de toute leur force, ils ne

s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir, et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une damoiselle, habillée moitié ville, et moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil

sur son épaule , dont il avait assassiné plusieurs pies , geais et corneilles , qui faisait comme une bandouillière , au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison , qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau il n'avait qu'un bonnet de nuit , entortillé de jarretières de différentes couleurs ; et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché , et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette , ceinte avec une courroie , laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue , qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attache , comme celles des comédiens , quand ils représentent un héros de l'antiquité ; et il avait , au lieu de souliers , des brodequins à l'antique , que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard ;



vêtu plus régulièrement quoique très-mal , marchait à côté lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole ; et parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue , qui marchait sur les jambes de derrière. Quelque critique murmurerait de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme ; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, et de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot de la Biche , à la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail , et le bruit de la canaille qui s'était assemblée à l'entour de la charrette, furent cause que tous ces honorables Bourguemestres jetèrent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de Prévôt entre autres , nommé la Rappinière , les vint accoster et leur demanda, avec une autorité

de magistrat , quelles gens ils étaient ? Le jeune homme dont je vous viens de parler prit la parole , et sans mettre les mains au turban , parce que de l'une il tenait son fusil , et de l'autre la garde de son épée , de peur qu'elle ne lui battît les jambes , lui dit , qu'ils étaient Français de naissance , comédiens de profession : que son nom de théâtre était le Destin ; celui de son vieux camarade , la Rancune ; celui de la damoiselle , qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage , la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie ; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de Caverne ne devait pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit , que ceux de la montagne , la vallée , la rose , ou l'épine. La conversation finit par quelques coups de poing et juremens de Dieu , que l'on entendait au-devant de la charrette. C'était le valet du tripot qui avait battu le charretier sans dire garre , parce que ses

prince d'Orange, ou de son altesse d'Espéron, lui répondit-il; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de monsieur l'intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappinière. Que le feu Saint-Antoine les arde, dit la tripotière; ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieux comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits, et nous divertirions quatre ou cinq jours messieurs de la ville, devant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappinière offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotière deux ou trois paires d'habits

qu'elle avait en gage , à Destin et à la Rancune. Mais , ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois. J'ai joué une pièce moi seul , dit la Rancune , et j'ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine ; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et me tournais vers ma couronne que je posais sur une chaise ; et pour le roi , je reprenais mon siège, ma couronne et ma gravité , et grossissais un peu ma voix : et qu'ainsi soit , si vous voulez contenter notre charretier, et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouerons devant que la nuit vienne ; ou bien nous irons boire avec votre permission, et nous reposer , car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie ; et le diable de la Rappinière , qui s'avisait toujours de quelque malice , dit qu'il ne fallait point d'autres habits que ceux des deux jeunes hom-

mes de la ville , qui jouaient une partie dans le tripot , et que mademoiselle de la Caverne , en son habit d'ordinaire , pourrait passer pour tout ce que l'on voudrait en une comédie. Aussitôt dit , aussitôt fait ; en moins d'un demi-quart-d'heure les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups , furent travestis ; et l'assemblée , qui s'était grossie , ayant pris place en une chambre haute , on vit derrière un drap sale que l'on leva , le comédien Destin couché sur un matelas , un corbillon dans la tête , qui lui servait de couronne , se frottant un peu les yeux , comme un homme qui s'éveille , et récitant du ton de Mondori , le rôle d'Hérode , qui commence par :

**Fantôme injurieux qui trouble mon repos.**

**L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du visage , ne l'empêcha pas de faire voir qu'il était excellent comédien. Mademoiselle de**

la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Mariame et de Salome ; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce ; et elle s'en allait être conduite à bonne fin , quand le diable , qui ne dort jamais , s'en mêla , et fit finir la tragédie , non pas par la mort de Mariamne et par les désespoirs d'Hérode , mais par mille coups de poing , autant de soufflets , un nombre effroyable de coups de pied , des juremens qui ne se peuvent compter , et ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappinière , le plus expert de tous les hommes en pareille matière.

---

prévenu d'un coup , lui qui avait accoutumé d'en user ainsi , qu'il demeura comme immobile , ou d'admiration , ~~ou~~ parce qu'il n'était pas encore assez en colère , et qu'il lui en fallait beaucoup pour se résoudre à se battre , ne fût-ce qu'à coups de poing , et peut-être que la chose en fût demeurée-là , si son valet , qui avait plus de colère que lui , ne se fût jeté sur l'agresseur , en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances , et ensuite une grande quantité d'autres , où ils purent aller. La Rappinière le prit en queue , et se mit à travailler sur lui en coups de poing , comme un homme qui a été offensé le premier ; un parent de son adversaire prit la Rappinière de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappinière , pour faire diversion ; celui-ci le fut d'un autre , et celui-là d'un autre ; enfin , tout le monde prit parti dans la chambre. L'un

jurait , l'autre injuriait , tous s'entre-battaient. La tripotière , qui voyait rompre ses meubles , emplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous périr par coups d'escabeaux , de pieds et de poing , si quelques-uns des magistrats de la ville qui se promenaient sous les halles , avec le sénéchal du Maine , ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattans , et le remède eût peut-être réussi ; mais ils se séparèrent de lassitude ; outre que deux pères capucins , qui se jetèrent par charité dans le champ de bataille , mirent entre les combattans , non pas une paix bien affermie , mais firent au moins accorder quelques trêves , pendant lesquels on put négocier , sans préjudices des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing , dont l'on parle encore dans la ville du Mans , suivant ce qu'en



ont raconté les deux jouvenceaux , auteurs de la querelle , avec lesquels il eut particulièrement affaire, et qu'il pensa rouer de coups ; outre quantité d'autres du parti contraire , qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée ; et l'on remarqua qu'il avait le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglans furent lavés d'eau fraîche ; les collets déchirés furent changés ; on appliqua quelques cataplasmes , et même l'on fit quelques points d'aiguille, et les meubles furent aussi remis en leur place , non pas du tout si entiers qu' alors qu'on les désarrangea. Enfin , un moment après , il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paraissait sur le visage des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappinière , qui verbalisa le dernier. Comme ils passaient du tripot sous les halles , ils furent investis par sept ou huit braves l'épée à la main. La Rappi-

nière , selon sa coutume , eut grand'peur , et pensa bien avoir quelque chose de pis , si Destin ne se fût généreusement jeté au-devant d'un coup d'épée qu'ils lui allait passer au travers du corps ; il ne put pourtant si bien le parer , qu'il ne reçut une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même temps , et en moins de rien , fit voler à terre deux épées , ouvrit deux ou trois têtes , donna force coups sur les oreilles , et déconfit si bien messieurs de l'embuscade , que tous les assistans avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée , avait été dressée à la Rappinière par deux petits nobles , dont l'un avait épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette : et vraisemblablement la Rappinière était gâté , sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche ; et sans vouloir per-

mettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique, et s'en retourna en son village.

---

## CHAPITRE IV.

*Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.*

MADemoiselle de la Rappinière reçut la compagnie avec force de complimens, comme elle était la femme du monde qui se plaisait le plus à en faire. Elle n'était pas laide, quoique si maigre et si sèche, qu'elle n'avait jamais mouché de chandelle avec ses doigts, que le feu n'y prit. J'en pourrais dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entr'appelèrent ma chère et ma fidèle. La Rappinière, qui avait de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville, dit en entrant, qu'on allât à la cuisine, et à l'office, faire bâter

le souper. C'était une pure rodomontade ; outre son vieux valet qui pensait même les chevaux , il n'y avait dans le logis qu'une jeune servante, et une autre vieille boiteuse, et qui avait du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeait d'ordinaire au cabaret, aux dépens des sots, et sa femme et son train si réglé, étaient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Voulant paraître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derrière son dos quelque monnaie à son valet pour aller quérir de quoi souper : par la faute du valet, ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il était assis, et de la chaise en bas. La Rappinière en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, et pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et en attendant le souper, on fit

conversation. La Rappinière demanda au Destin pourquoi il se déguisait le visage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avait sujet ; et que se voyant travesti par accident , il avait voulu ôter aussi la connaissance de son visage à quelques ennemis qu'il avait. Enfin le souper vint , bon ou mauvais : la Rappinière but tant qu'il s'enivra , et la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Le Destin soupa fort sobrement en honnête homme , la Caverne en comédienne affamée , et mademoiselle de la Rappinière en femme qui veut profiter de l'occasion , c'est-à-dire , tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangèrent , et que l'on dressa les lits , la Rappinière les accabla de cents contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre ; la Caverne avec la fille-de-chambre , dans un cabinet , et la Rancune avec le valet , je ne sais où. Ils avaient tous envie de dormir ; les uns de lassitude , les autres d'avoir

trop soupé ; et cependant ils ne dormirent guère, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil, mademoiselle de la Rappinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne : son mari se réveilla bientôt après ; et quoiqu'il fût bien soulé, il sentit bien qu'il était seul. Il appela sa femme, et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colère, se lever en furie ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre, il entendit marcher devant lui ; il suivit quelque temps le bruit qu'il entendait ; et au milieu d'une petite galerie qui conduisait à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivait, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme, et la saisir en criant, ah, putain ! Ses mains ne trouvèrent rien ; et ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre, et se sentit enfoncer surs l'estomac quelque

chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, et on m'a poignardé, sans quitter sa femme, qu'il pensait tenir par les cheveux, et qui se débattait sous lui. A ses cris, ses injures, et ses juremens, toute la maison fut en rumeur, et tout le monde vint à son aide : en même temps la servante avec une chandelle ; la Rancune, et le valet, en chemises sales ; la Caverne, en jupe fort méchante ; le Destin, l'épée à la main, et mademoiselle de la Rappinière vint la dernière, et fut bien étonnée, aussi bien que les autres, de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chèvre, qui allaitait dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappinière. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avait eue, lui demanda s'il était fou. Il répondit sans savoir quasi ce qu'il disait, qu'il avait pris la chèvre pour un voleur : le Des-



tin devina ce qu'il en était ; chacun regagna son lit , et crut ce qu'il voulut de l'aventure , et la chèvre fut renfermée avec ses petits chiens.

---

## CHAPITRE V.

*Qui ne contient pas grand'chose.*

LE comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci : et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros, ou soi-disant tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un seul qui serait peut-être celui dont on parlerait le moins, comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc était de ces misantropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes ; et j'ai su de beaucoup de personnes, qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit, et faisait assez bien de méchans vers : d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe, et envieux

comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession. Bellerose était trop affecté, Modori rude, Floridor trop froid, et ainsi des autres; et je crois qu'il eût aisément laissé conclure, qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe, qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Au temps qu'on était réduit aux pièces de Hardi, il jouait en fausset, et sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidens, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille, il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talens-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à un raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait

point, et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisait craindre à ses compagnons : avec le seul Destin, il était doux comme un agneau, et se montrait devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvait permettre. On a voulu dire qu'il en avait été battu; mais ce bruit-là n'a pas duré long-temps, non plus que celui de l'amour qu'il avait pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir furtivement; avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'appelait Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi bien que Doguin, qui fut appelé par son maître, et passant devant la chambre de la Rappinière, lui alla donner le bonjour. La Rappinière reçut son compliment avec un faste

de prévôt provincial, et ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut; mais comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut guère. La Rappinière lui fit cent questions sur la comédie, et de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avaient le Destin dans leur troupe, et ajouta qu'il était excellent comédien. Ce qui revient n'est pas or, repartit la Rancune : du temps que je jouais les premiers rôles, il n'eût joué que les pages : comment saurait-il un métier qu'il n'a jamais appris ? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la comédie : on ne devient pas comédien comme un champignon ; parce qu'il est jeune, il plaît ; si vous le connaissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il était sorti de la côte de saint Louis ; et cependant il ne découvre point qui il est, ni

d'où il est , non plus qu'une belle Cloris , qui l'accompagne , qu'il appelle sa sœur , et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis , je lui ai sauvé la vie dans Paris aux dépens de deux coups d'épée ; et il en a été si méconnaissant , qu'au lieu de me suivre , quand on me porta à quatre chez un chirurgien , il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sais quels bijoux de diamans , qui n'étaient peut-être que d'Alençon , et qu'il disait que ceux qui nous attaquèrent , lui avaient pris. La Rappinière demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui était arrivé : ce fut le jour des Rois , sur le Pont-Neuf , répondit la Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappinière et son valet Doguin ; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre ; et la Rappinière changea le discours si vite , et avec un si grand désordre d'esprit , que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville , et quelques archers qui entrèrent dans la

chambre, rompirent la conversation, et firent grand plaisir à la Rancune, qui sentait bien que ce qu'il avait dit avait frappé la Rappinière en quelque endroit bien tendre, sans pouvoir deviner la part qu'il pouvait y prendre. Cependant le pauvre Destin, qui avait été si bien sur le tapis, était bien en peine. La Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêchée à faire avouer à un vieux tailleur, qu'il avait mal ouï, et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend était, qu'en déchargeant le bagage comique, le Destin avait trouvé deux pourpoints, et un haut-de-chausses fort usés; qu'il les avait donnés à ce vieux tailleur, pour en tirer une manière d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portait, et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre, et le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement indigne d'un homme qui avait raccommodé des

vieilles hardes toute sa vie , avait rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses; tellement que le pauvre Destin , avec tant de pourpoints et si peu de haut-de-chausses , se trouvait réduit à garder la chambre , ou à faire courir les enfans après lui , comme il avait fait déjà avec son habit comique. La libéralité de la Rappinière répara la faute du tailleur , qui profita des deux pourpoints rhabillés , et le Destin fut régalaé de l'habit d'un voleur qu'il avait fait roué depuis peu. Le bourreau , qui s'y trouva présent , et qui avait laissé cet habit en garde à la servante de la Rappinière , dit fort insolemment , que l'habit était à lui ; mais la Rappinière la menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour le Destin , qui sortit avec la Rappinière et la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avait affaire de la Rappinière. Mademoiselle de la Caverne s'a-



musa à savonner son collet sale, et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avait battu le jour de devant dans le tripot, et revint au logis avec deux bons coups d'épée, et force de coups de bâton; et à cause qu'il était bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant, avec son camarade le Destin, le sieur de la Rappinière, qui voulait avoir raison de son valet assassiné.

---

## CHAPITRE VI.

*L'aventure du pot-de-chambre; la mauvaise nuit que la Rancune donne à l'hôtellerie; l'arrivée d'une partie de la troupe; mort de Doguin, et autres choses mémorables.*

LA Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappinière qui le conduisait, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse; si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé. Taisez-vous, sotté, dit son mari, monsieur de la Rappinière nous fait trop d'honneur; que l'on dresse un lit à ce gentilhomme. Voir qui en aurait, dit l'hôtesse: il ne m'en restait qu'un que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine. Le marchand entra là-dessus,

et ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappinière, ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia, autant que sa sécheresse de civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'état, et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre, et le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il était affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'incommoder : à quoi le marchand lui répondit, qu'une nuit était bien-

tôt passée. Le lit n'avait point de ruelle, et joignait la muraille; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot-de-chambre. Et qu'en voulez-vous faire, dit le marchand? le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donnerait, quand il en aurait affaire, et la Rancune n'y consentit qu'à peine; lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui était homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant monsieur! oh monsieur! Le marchand, tout endormi, lui demanda en bâillant que vous plaît-il? donnez-moi un peu le pot-de-chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit,

et prenant le pot-de-chambre le mit entre les mains de la Rancune , qui se mit en devoir de pisser ; et après avoir fait cent efforts ou fait semblant de les faire , juré cent fois entre ses dents , et s'être bien plaint de son mal , il rendit le pot-de-chambre au marchand sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre , et dit , ouvrant la bouche aussi grande qu'un four , à force de bâiller : Vraiment , monsieur , je vous plains bien , et se rendormit tout aussitôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil , et quand il l'ouït ronfler , comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie , le perfide l'éveilla encore , et lui demanda le pot-de-chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait ; et la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse , avec aussi peu d'envie de pisser , que de laisser dormir le marchand.

Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait, et fut deux fois plus long-temps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot-de-chambre, et ajoutant que ce n'était pas la raison, et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût lors donné tout son bien pour dormir tout son soûl, lui répondit toujours en bâillant, qu'il en usât comme il lui plairait, et remit le pot-de-chambre en sa place. Ils se donnèrent le bonsoir fort civilement, et le pauvre marchand eût parié tout son bien, qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savait bien ce qui en devait arriver, le laissa dormir de plus belle, et sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, et avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le

malheureux marchand se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, cria horriblement : Hé, morbleu, monsieur, vous me tuez. La Rancune, d'une voix aussi douce et posée que celle du marchand avait été véhémence, lui répondit : Je vous demande pardon, je voulais prendre le pot-de-chambre : Ha vertubleu ! s'écria l'autre, j'aime bien mieux vous le donner, et ne dormir de toute la nuit ! vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, et se mit à pisser si largement et si roide, que le bruit seul du pot-de-chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot-de-chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitait le mieux qu'il pouvait de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisait espérer un sommeil qui ne serait plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faisant semblant de

vouloir remettre le pot-de-chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot-de-chambre, et tout ce qui était dedans, sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite : Hé, monsieur, je vous demande pardon ! Le marchand ne répondit rien à sa civilité ; car aussitôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un théatin, lui disait : Voilà un grand malheur ! Le marchand continua ses cris ; l'hôte, l'hôtesse, les servantes et les valets y vinrent. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec un diable, et pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait, il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes, et s'en alla sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avait



fait; il lui dit, feignant une grande ingénuité : je ne sais de quoi il se peut plaindre. Il s'est éveillé, et m'a réveillé criant au meurtre; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou; et, de plus, il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main et dit qu'il était vrai, que son matelas était tout percé, et jura son grand Dieu qu'il le paierait. Ils donnèrent le bonsoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien, et se récompensa de celle qu'il avait mal passée chez la Rappinière. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensait, parce que la servante de la Rappinière le vint quêrir à la hâte, pour venir voir Doguin qui se mourait, et qui demandait à le voir avant que de mourir. Il courut, bien en peine de savoir ce que lui voulait un homme qui se mourait, et qui ne le connaissait que du jour précédent. Mais la servante s'était trompée, ayant ouï demander le comédien

au pauvre moribond, elle avait pris la Rancune pour le Destin, qui venait d'entrer dans la chambre de Doguin, quand la Rancune arriva, et qui s'y était enfermé, ayant appris du prêtre qui l'avait confessé, que le blessé avait quelque chose à lui dire qu'il lui importait de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart-d'heure, que la Rappinière revint de la ville, où il était allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mourait; qu'on ne lui pouvait arrêter le sang, parce qu'il avait un gros vaisseau coupé, et qu'il avait demandé à voir le comédien Destin devant que de mourir. Et l'a-t-il vu, demanda tout ému la Rappinière? On lui répondit qu'ils étaient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue, et s'en courut, tout transporté, frapper à la porte de la chambre où Doguin se mourait, au même temps que le Destin l'ouvrait pour avertir que

l'on vint secourir le malade qui venait de tomber en faiblesse. La Rappinière lui demanda tout troublé ce que lui voulait son fou de valet. Je crois qu'il rêve, répondit froidement le Destin, car il m'a demandé cent fois pardon, et je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne garde à lui, car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin, sur le point qu'il rendait le dernier soupir, dont la Rappinière parut plus gai que triste. Ceux qui le connaissaient, crurent que c'était à cause qu'il devait les gages à son valet. Le seul Destin savait bien ce qu'il en devait croire. Là-dessus, deux hommes entrèrent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement au suivant chapitre.

## CHAPITRE VII.

*L'aventure des Brancards.*

LE plus jeune des comédiens qui entrèrent chez la Rappinière était valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe était arrivé, à la réserve de mademoiselle de l'Étoile, qui s'était démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, et qui vous a dit que nous y étions, lui demanda le Destin ? La peste qui était à Alençon nous a empêchés d'y aller, et nous a arrêtés à Bonnestable, répondit l'autre comédien, qui s'appelait l'Olive; et quelques habitans de cette ville que nous avons trouvés, nous ont dit que vous avez joué ici; que vous vous étiez battus, et que vous aviez été blessé : mademoiselle de l'Étoile en est fort en peine, et vous prie de lui envoyer un

brancard. Le maître de l'hôtellerie voisine, qui était venu là, au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il y avait un brancard chez lui, et pourvu qu'on le payât bien, qu'il serait en état de partir sur le midi, porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêterent le brancard à un écu, et des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappinière se chargea d'obtenir du lieutenant-général permission de jouer; et sur le midi, le Destin et ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisait un grand chaud; la Rancune dormait dans le brancard; l'Olive était monté sur le cheval de derrière, et un valet de l'hôte conduisait celui de devant. Le Destin allait de son pied, un fusil sur l'épaule, et son valet lui contait ce qui leur était arrivé depuis le Château-du-Loir, jusqu'au village auprès de Bonnestable, où mademoiselle de l'Étoile s'était démis un pied en descendant de cheval; quand

deux hommes bien montés, et qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approchèrent du brancard du côté qu'il était découvert; et n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormait, le mieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre : Je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi, et se sont déguisés en brancard pour me faire enrager. Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, et son camarade le suivit. L'Olive appela le Destin, qui était un peu éloigné, et lui conta l'aventure, en laquelle il ne put rien comprendre, et dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avait assoupi, alla planter le brancard dans un borbier, où la Rancune pensa se répandre; les chevaux y brisèrent leurs harnais, et il les en fallut tirer par le cou et par la queue, après qu'on les eût dételés. Ils ra-

massèrent les débris du naufrage, et gagnèrent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avait grand besoin de réparation; tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive et le valet de Destin, burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-dessus il arriva un autre brancard, conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre, qui venait cent pas après, du même côté. Je crois que tous les brancards de la province se sont ici donnés rendez-vous, pour une affaire d'importance, ou pour un chapitre général, dit la Rancune, et je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse; et en effet, ils en virent un quatrième qui venait du côté du Mans. Cela les fit rire de

bon courage, excepté la Rancune qui ne riait jamais, comme je vous ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt, étaient ici, ils auraient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des comédiens dit la même chose, et le dernier venu ajouta qu'il en avait pensé être battu. Et pourquoi, lui demanda le Destin ? A cause, lui répondit-il, qu'ils en voulaient à une demoiselle qui s'était démis un pied, et que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu de gens si colères ; ils se prenaient à moi de ce qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens ; et en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils surent que la femme du seigneur du village où mademoiselle de l'Étoile s'était blessée, lui avait



rendu visite, et l'avait fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque temps avec les brancards, et ils surent les uns des autres, qu'ils avaient été reconnus en chemin, par les mêmes hommes que les comédiens avaient vus. Le premier brancard portait le curé de Domfront, qui venait des eaux de Bel-lême, et passait au Mans pour faire faire une consultation de médecins sur sa maladie. Le second portait un gentilhomme blessé qui revenait de l'armée. Les brancards se séparèrent; celui des comédiens, celui du curé de Domfront retournèrent au Mans de compagnie, et les autres où ils avaient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie des comédiens, qui était la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, et verrons dans le suivant chapitre, ce qui se passait en celle des comédiens.

## CHAPITRE VIII.

*Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.*

LA troupe comique était composée de Destin , de l'Olive , et de la Rancune , qui avaient chacun un valet , prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi les valets il y en avait quelques-uns qui récitaient déjà sans rougir , et sans se défaire ; celui de Destin entre autres , faisait assez bien , et entendait assez ce qu'il disait , et avait de l'esprit. Mademoiselle de l'Etoile , et la fille de mademoiselle de la Caverne récitaient les premiers rôles. La Caverne représentait les reines et les mères , et jouait à la farce. Ils avaient de plus , un poète , ou plutôt un auteur , car toutes les boutiques d'épiciers du royaume , étaient

pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'était donné à la troupe, quasi malgré elle; et parce qu'il ne partageait point, et mangeait quelque argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles, dont il s'acquittait très-mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des deux comédiennes; mais il était si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avait pu découvrir encore laquelle des deux il devait suborner, sous espérance de l'immortalité. Il menaçait les comédiens de quantité de pièces; mais il leur avait fait grace jusqu'alors. On savait seulement par conjecture, qu'il en faisait une intitulée : *Martin Luther*, dont on avait trouvé un cahier, qu'il avait pourtant désavoué, quoiqu'il fût de son écriture. Quand nos comédiens arrivèrent, la chambre des comédiennes était déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étaient déjà refroidis du maigre accueil.

qu'on leur avait fait. Ils parlaient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs, et des romans; jamais on n'ouït plus de bruit en une chambre, à moins que d'y quereller. Le poète sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devaient être les beaux esprits de la ville, se tuait de leur dire qu'il avait vu Corneille; qu'il avait fait la débauche avec Saint-Amand et Bruéys, et qu'il avait perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne et mademoiselle Angélique sa fille, arrangeaient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'y eût eu personne dans la chambre. Les mains d'Angélique étaient quelquefois serrées, ou baisées, car les provinciaux sont fort endemenés et patients; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet, ou un coup de dent, selon qu'il était à propos, la délivraient bientôt de ces galans à toute outrance: ce n'est pas qu'elle fût dévergondée; mais son

humeur enjouée et libre l'empêchait d'observer beaucoup de cérémonies ; d'ailleurs, elle avait de l'esprit, et était très-honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile était d'une humeur toute contraire ; il n'y avait pas au monde une fille plus modeste, et d'une humeur plus douce ; et elle fut lors si complaisante, qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces gracieux hors de sa chambre, quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'était démis, et qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle était toute habillée sur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques qu'on appelle pointes dans les provinces, et souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisaient guère. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle jointe à celle d'être obligée de pleurer et de rire, lorsque l'on a envie de faire tout autre chose, diminue beaucoup le

plaisir qu'ont les comédiens, d'être quelquefois empereurs et impératrices, et être appelés beaux comme le jour, quand il s'en faut plus de la moitié ; et jeune beauté, bien qu'ils aient vieilli sur le théâtre, et que leurs cheveux et leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet ; mais il faut les ménager, et les placer en divers endroits de mon livre pour diversifier. Revenons à la pauvre mademoiselle de l'Etoile, obsédée de provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-impertineus, et entre lesquels il s'en trouvait de nouvellement sortis du collège. Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et

même de se faire prélat à beaux sermons comptans. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie ; et quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poëte pour être étouffé, s'il y avait de la police dans le royaume. Quand le Destin et ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon, intitulée : *Les Faits et Gestes de Charlemagne en vingt-quatre journées*. Cela fit dresser les cheveux en la tête à tous les assistans ; et le Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit en souriant, qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience devant le souper. Eh bien, ce dit-il, je m'en vais

vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les règles. On changea de discours deux ou trois fois, pour se garantir d'une histoire que l'on croyait devoir être une imitation de Peau d'Ane; mais le petit homme ne se rebuta point, et à force de recommencer son histoire autant de fois que l'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, et démentit la mauvaise opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin : c'était le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le suivant chapitre, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter, d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.



## CHAPITRE IX.

*Histoire de l'Amante invisible.*

Don Carlos d'Aragon était un jeune gentilhomme de la maison dont il portait le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple, aux noces de Philippe second, troisième, ou quatrième, car je ne sais pas lequel. Le lendemain d'une course de bague, dont il avait remporté l'honneur, le vice-roi permit aux dames d'aller par la ville, déguisées, et de porter des masques à la française, pour la commodité des étrangères, que ces réjouissances avaient attirées dans la ville. Ce jour-là don Carlos s'habilla le mieux qu'il put, et se trouva avec quantité d'autres tyrans des cœurs, dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ce

pays-là aussi bien qu'au nôtre , et le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux, et aux coquettes , à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises , et de s'ôter la pratique les uns aux autres ; on y devrait donner ordre , et établir des chasse-godelureaux et des chasse-coquettes dans les églises , comme des chasse-chiens et des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise , que tout homme est sot en ce bas monde , aussi bien que menteur , les uns plus , les autres moins ; et moi qui vous parle , peut-être plus sot que les autres , quoique j'aie plus de franchise à l'avouer , et que mon livré n'étant qu'un ramas de sottises , j'espère que chaque sot y trouvera un petit caractère de ce qu'il est , s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Don Carlos donc , pour reprendre mon conte , était dans une église avec quantité d'autres

gentilshommes italiens et espagnols , qui se miraient dans leurs belles plumes , comme des paons , lorsque trois dames masquées l'accostèrent au milieu de tous ces cupidons déchainés , l'une desquelles lui dit ceci , ou quelque chose qui en approche : Seigneur don Carlos , il y a une dame en cette ville à qui vous devez être bien obligé : dans tous les combats de barrière , et toutes les courses de bague , elle vous a souhaité d'en remporter l'honneur , comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites , répondit don Carlos , c'est que je l'apprends de vous , qui paraissez une dame de mérite ; et je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque damé se fût déclarée pour moi , j'aurais apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La dame inconnue lui dit qu'il n'avait rien oublié de tout ce qui le pouvait faire paraître un des plus adroits hommes du

monde ; mais qu'il avait fait voir par ses livrées de noir et de blanc , qu'il n'était point amoureux. Je n'ai jamais bien su ce que signifiaient les couleurs , répondit don Carlos ; mais je sais bien , que c'est moins par insensibilité que je n'aime point , que par la connaissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent encore cent belles choses , que je ne vous dirai point , parce que je ne les sais pas ; et que je n'ai garde de vous en composer d'autres , de peur de faire tort à don Carlos et à la dame inconnue , qui avaient bien plus d'esprit que je n'en ai , comme j'ai su depuis peu d'un honnête napolitain qui les a connus l'un et l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à don Carlos , que c'était elle qui avait eu inclination pour lui. Il demanda à la voir ; elle lui dit qu'il n'en était pas encore là , qu'elle en chercherait les occasions , et que pour lui témoigner qu'elle ne craignait point de se trouver

avec lui seul à seule, elle lui donnait un gage : en disant cela , elle découvrit à l'espagnol la plus belle main du monde et lui présenta une bague , qu'il reçut : il fut si surpris de l'aventure , qu'il oublia quasi à lui faire la révérence , lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes qui s'étaient éloignés de lui par discrétion , s'en approchèrent. Il leur conta ce qui lui était arrivé , et leur montra la bague qui était d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyait , et don Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue , que s'il l'eût vue au visage , tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir de nouvelles de la dame ; et je n'ai jamais su s'il s'en inquiéta bien fort. Cependant il allait tous les jours se divertir chez un capitaine d'infanterie , où plusieurs hommes de condition s'assemblaient souvent pour jouer. Un soir , qu'il n'avait point joué , et qu'il se reti-

rait de meilleure heure qu'il n'avait accoutumé, il fut appelé par son nom, d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui était grillée, et reconnut à la voix que c'était son amante invisible, qui lui dit d'abord : Approchez-vous, don Carlos ; je vous attends ici pour vider le différend que nous avons ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit don Carlos ; vous défiez avec insolence, et vous vous cachez huit jours, pour ne paraître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera temps, lui dit-elle : ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous ; j'ai voulu vous connaître avant que de me laisser voir. Vous savez que dans les combats assignés il se faut battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'était pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage ; et c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-

vous appris de moi, lui dit don Carlos ? Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la dame invisible. Don Carlos lui dit que la chose n'était pas égale : car, ajouta-t-il, vous me voyez, et savez qui je suis ; moi je ne vous vois point, et ne sais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guère quand on n'a que de bons desseins, et on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes ; mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, et que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugemens téméraires, lui dit l'invisible ? Ils ne sont pas sans apparence, répondit don Carlos. Sachez, lui dit-elle, que je suis très-véritable ; que vous me reconnaîtrez telle dans tous

les procédés que nous aurons ensemble, et que je veux que vous le soyez aussi. Cela est juste, lui dit don Carlos; mais il est justé aussi que je vous voie, et que je sache qui vous êtes. Vous le saurez bientôt, lui dit l'invisible, et cependant espérez sans impatience; c'est par là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure (afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement, et sans espoir de récompense) que je vous égale en condition, et que j'ai assez de bien pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je suis jeune; que je suis plus belle que laide; et pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non. Elle se retira en achevant ces paroles, laissant don Carlos la bouche ouverte, et prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyait point, et si embarrassé de ce procédé



étrange , qui pouvait aller à quelque tromperie , que sans sortir d'une place , il fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens sur une aventure si extraordinaire. Il savait bien qu'il y avait plusieurs princesses et dames de condition dans Naples ; mais il savait bien aussi qu'il y avait force courtisanes affamées , fort âpres après les étrangers , grandes friponnes , et d'autant plus dangereuses , qu'elles étaient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avait soupé , et s'il se coucha sans manger , comme font quelques faiseurs de romans , qui règlent toutes les heures du jour de leurs héros ; les font lever de bon matin , conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner ; dîner fort légèrement , et après dîner reprendre leur histoire ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tous seuls , si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers ; à l'heure de souper , se trouver à point nommé dans le

lieu où l'on mange , où ils soupirent , et rêvent au lieu de manger , et puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer , tandis qu'un écuyer révèle que son maître est un tel , fils d'un roi tel , et qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde ; et qu'encore qu'il soit pour lors le plus beau des mortels , qu'il était encore tout autre chose devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire , don Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'invisible était déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avait pas été bien embarrassé de la conversation passée , et s'il n'était pas vrai qu'il avait douté de tout ce qu'elle avait dit. Don Carlos , sans répondre à sa demande , la pria de lui dire quel danger il y avait pour elle à ne se montrer point , puisque les choses étaient égales de part et d'autre , et que leur galanterie ne se proposait qu'une fin qui serait approuvée de tout le monde. Le danger

Y est tout entier, comme vous le saurez avec le temps, lui dit l'invisible; contentez-vous, encore un coup, que je suis véritable, et que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très-modeste. Don Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque temps; ils s'entre-donnèrent de l'amour encore plus qu'ils n'avaient fait, et se séparèrent avec promesse de part et d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après il y eut un grand bal chez le vice-roi. Don Carlos espéra d'y reconnaître son invisible, et tâcha cependant d'apprendre à qui était la maison où l'on lui donnait de si favorables audiences. Il apprit des voisins, que la maison était à une vieille dame, fort retirée, veuve d'un capitaine espagnol, et qu'elle n'avait ni filles ni nièces. Il demanda à la voir: elle lui fit dire que depuis la mort de son mari elle ne voyait personne; ce qui l'embarrassa encore

davantage. Don Carlos se trouva le soir chez le vice-roi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement entre toutes les dames de l'assemblée qui pouvait être son inconnue. Il fit conversation avec celles qu'il put joindre, et n'y trouva pas ce qu'il cherchait. Enfin il se tint à la fille d'un marquis, de je ne sais quel marquisat, car c'est la chose du monde dont je voudrais le moins jurer, en un temps où tout le monde se marquise de soi-même : je veux dire de son chef. Elle était jeune et belle, et avait bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchait ; mais à la longue, il trouva si peu de rapport entre son esprit et celui de son invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de temps assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire sans se flatter qu'il n'était pas mal avec elle. Ils dansèrent souvent ensemble, et le bal étant fini avec peu de satisfaction de don

Carlos , il se sépara de sa captive , qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule , et en une si belle assemblée , un cavalier qui était envié de tous les hommes , et estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal , il s'en alla à la hâte en son logis , prendre des armes , et de son logis à la fatale grille qui n'était pas beaucoup éloignée. Sa dame , qui y était déjà , lui demanda des nouvelles du bal , encore qu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avait dansé plusieurs fois avec une fort belle personne , et qu'il l'avait entretenue tant que le bal avait duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions , qui découvrirent assez qu'elle était jalouse. Don Carlos , de son côté , lui fit connaître qu'il avait quelque scrupule , de ce qu'elle ne s'était point trouvée au bal , et que cela le faisait douter de sa condition. Elle s'en aperçut , et pour lui remettre l'esprit en repos , jamais elle ne fut si charmante , et elle le favorisa

autant que l'on le peut , en une conversation qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui serait bientôt visible. Ils se séparèrent là-dessus , lui fort en doute s'il la devait croire , et elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avait entretenue tant que le bal avait duré. Le lendemain , don Carlos étant allé ouïr la messe , en je ne sais quelle église , présenta de l'eau bénite à deux dames masquées , qui en voulaient prendre en même temps que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit , qu'elle ne recevait point de civilité d'une personne à qui elle voulait faire un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée , lui dit don Carlos , vous pouvez vous satisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle , lui répondit la dame inconnue : elle s'y en alla la première , et don Carlos la suivit , fort en doute si c'était sa dame , quoiqu'il la vit de même taille ; parce qu'il

trouvait quelque différencé en leurs voix , celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit , après s'être enfermée avec lui dans la chapelle : Toute la ville de Naples , seigneur don Carlos est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise , depuis le peu de temps que vous y êtes , et vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve seulement étrange que vous ne vous soyez point aperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition et de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous ont témoigné autant que la bienséance le peut permettre ; et bien qu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire , elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par insensibilité , que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entre autres de ma connaissance , qui vous estime assez , pour vous avertir , au péril de tout ce qu'on en

pourra dire , que vos aventures de nuit sont découvertes ; que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connaissez point ; et puisque votre maîtresse se cache , qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer , ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité et de beaucoup d'esprit , et qu'il ne se soit figuré une maîtresse toute adorable : mais , seigneur don Carlos , ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement ; défiez-vous d'une personne qui se cache , et ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage ? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme , qui trouve mauvais que vous lui parliez ; et , puisque je me suis déclarée , qui vais si bien lui rompre tous ses desseins , que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer , puisque



je ne lui suis point inférieure, ni en beauté, ni en richesse, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une personne aimable ; profitez de l'avis si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le temps à don Carlos de lui répondre. Il la voulut suivre ; mais il se trouva à la porte de l'église un homme de condition qui l'engagea en une conversation qui dura assez long-temps, et dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure, et soupçonna d'abord la demoiselle du bal d'être la dernière dame masquée qui lui était apparue ; mais songeant qu'elle lui avait fait voir beaucoup d'esprit, et se souvenant que l'autre n'en avait guère, il ne sut plus ce qu'il en devait croire, et souhaita quasi de n'être point engagé avec son obscure maîtresse, pour se donner tout entier à celle qui venait de le quitter ; mais enfin venant à considérer qu'elle ne lui était pas plus connue que son

invisible, de qui l'esprit l'avait charmé dans les conversations qu'il avait eu avec elle, il ne balançait point dans le parti qu'il devait prendre, et ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avait faites, n'étant pas homme à être poussé par là. Ce jour-là même, il ne manqua pas de se trouver à sa grille, à l'heure accoutumée, et il ne manqua pas aussi, au fort de la conversation qu'il eut avec son invisible, d'être saisi par quatre hommes masqués assez forts pour le désarmer, et le porter, quasi à force de bras, dans un carrosse qui les attendait au bout de la rue. Je laisse à penser au lecteur les injures qu'il leur dit, et les reproches qu'il leur fit, de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses; mais au lieu de les persuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, et à lui ôter tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage et de sa force. Ce-

pendant le carrosse allait toujours au grand trot de quatre chevaux : il sortit de la ville, et au bout d'une heure , il entra dans une superbe maison , dont l'on tenait la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec don Carlos , le tenant par-dessous les bras , comme un ambassadeur introduit à saluer le grand-seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie , et là deux demoiselles masquées le vinrent recevoir à la porte d'une grande salle , chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laissèrent en liberté , et se retirèrent après lui avoir fait une profonde révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laissèrent ni pistolet ni épée, et qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avaient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil ; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si

les flambeaux que tenaient les demoiselles étaient d'argent, c'est pour le moins : ils étaient plutôt de vermeil doré ciselé, et la salle était la plus magnifique du monde, et si vous voulez, aussi bien meublée que quelques appartemens de nos romans, comme le vaisseau de Zelmandre dans le Palexandre, le palais d'Ibrahim dans l'illustre Bassa, ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane, dans le Cyrus, qui est sans doute aussi bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement, avec deux demoiselles masquées qui ne parlaient point, et qui le conduisirent dans une chambre voisine, encore mieux meublée que la salle, où elles le laissèrent tout seul. S'il eût été de l'humeur de don Quixote, il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes, et il se fût cru,

pour le moins Esplandian ou Amadis, mais notre espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie, ou auberge : il est vrai qu'il regretta beaucoup son invisible; et que songeant continuellement à elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui voulait point de mal où l'on l'avait si bien logé, et ne douta point que la dame qui lui avait parlé le jour d'auparavant dans l'église, ne fût la magicienne de tous ces enchantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, et combien tôt elles exécutent leurs résolutions; et il se résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'aventure, et de garder fidélité à sa maîtresse de la grille, quelques promesses et quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque temps de là des officiers masqués, et fort bien vêtus, vinrent mettre le couvert, et

l'on servit ensuite le souper. Tout en fut magnifique ; la musique et les cassolettes n'y furent pas oubliées , et notre don Carlos, outre le sens de l'odorat et l'ouïe, contenta aussi celui du goût plus que je n'aurais pensé en l'état où il était ; je veux dire, qu'il soupa fort bien ; mais que ne peut un grand courage ? J'oubliais à vous dire , que je crois qu'il se lava la bouche ; car j'ai su qu'il avait grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque temps après le souper ; et tout le monde s'étant retiré, don Carlos se promena long-temps ; rêvant à tous ces enchantemens , ou à autre chose. Deux demoiselles masquées, et un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent déshabiller, sans savoir de lui s'il avait envie de se coucher. Il se soumit à tout ce que l'on voulut. Les demoiselles firent la couverture , et se retirèrent ; le nain le déchaussa ou débotta, et puis le déshabilla.

Don Carlos se mit au lit, et tout cela sans que l'on préférât la moindre parole de part et d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux ; les oiseaux d'une volière le réveillèrent au point du jour ; le nain masqué se présenta pour le servir, et lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi, et le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au dîner, qui valut bien le souper ; et allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avait gardé jusqu'alors. Ce fut une demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il aurait agréable de voir la maîtresse du palais enchanté. Il dit qu'elle serait la bienvenue. Elle entra bientôt après, suivie de quatre demoiselles fort richement vêtues.

Telle n'est point la Cythérée,  
Quand d'un nouveau feu s'allumant,  
Elle sort pompeuse et parée  
Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre espagnol n'avait vu une

personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi et si étonné en même temps , que toutes les révérences et les pas qu'il fit , en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine , où elle le fit entrer , furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avait vu de beau dans la salle et dans la chambre dont je vous ai déjà parlé , n'était rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci ; et tout cela recevait encore du lustre de la dame masquée. Ils passèrent sur la plus riche estrade que l'on ait jamais vue , depuis qu'il y a des estrades au monde. L'espagnol y fut mis en un fauteuil , en dépit qu'il en eût ; et la dame s'étant assise sur je ne sais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui , elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin , en lui disant à peu près ce que je vais vous dire : Je ne doute point , seigneur don Carlos , que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé



depuis hier en ma maison ; et si cela n'a pas fait grand effet sur vous , au moins aurez-vous vu par là , que je sais tenir ma parole ; et par ce que j'ai déjà fait , vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale , par ses artifices et par le bonheur de vous avoir attaqué la première , s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur ; mais une femme ne se rebute pas du premier coup ; et si ma fortune qui n'est pas à mépriser , et tout ce que l'on peut posséder avec moi , ne vous peuvent persuader de m'aimer , j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte , ou par finesse , et d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts , que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernières paroles elle se démasqua , et fit voir à don Carlos les cieux ouverts , ou si vous voulez , le ciel en petit , la plus belle tête du monde , soutenue

par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée; enfin, tout cela joint ensemble, une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage, on ne lui eût pas donné plus de seize ans; mais à je ne sais quel air galant et majestueux tout ensemble, que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connaissait qu'elle pouvait être en sa vingtième année. Don Carlos fut quelque temps sans lui répondre, se fâchant quasi contre sa dame invisible, qui l'empêchait de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue, et hésitant en ce qu'il devait dire, et en ce qu'il devait faire. Enfin, après un combat intérieur, qui dura assez long-temps pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avait dans l'ame; et ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont

trouvée bien crue : Je ne vous puis nier , madame , que je ne fusse trop heureux de vous plaire , si je le pouvais être assez pour vous pouvoir aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde , pour une autre qui ne l'est peut-être que par mon imagination ; mais , madame , m'auriez-vous trouvé digne de votre affection , si vous m'aviez cru capable d'être infidèle ? Et pourrais-je être fidèle , si je vous pouvais aimer ? Plaiguez-moi donc , madame , sans me blâmer , ou plutôt plaignons-nous ensemble : vous de ne pouvoir obtenir ce que vous desirez , et moi de ne voir point ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste , que la dame put aisément remarquer qu'il parlait selon ses véritables sentimens. Elle n'oublia rien de ce qui le pouvait persuader ; il fut sourd à ses prières , et ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois ; à bien attaqué bien défendu. Enfin , elle en vint

aux injures et aux reproches ; et lui dit

Tout ce que fait dire la rage,  
Quand elle est maîtresse des sens.

Et le laissa là, non pas pour reverdir, mais pour maudire cent fois son malheur, qui ne lui venait que de trop de bonnes fortunes. Une damoiselle lui vint dire un peu après qu'il avait la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartemens sans trouver personne, jusqu'à l'escalier, au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardaient la porte, armés de pertuisanes et de carabines. Comme il traversait la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui était aussi beau que le reste de la maison, un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder, et lui dit, comme ayant peut-être ouï : Qu'un vieux gentilhomme l'avait chargé d'une lettre pour lui, et qu'il avait promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allât de sa vie,

s'il était découvert ; mais qu'un présent de vingt pistoles, et la promesse d'autant lui avait fait tout hasarder. Don Carlos lui promit d'être secret, et entra vite dans le jardin pour lire cette lettre.

« DEPUIS que je vous ai perdu, vous  
» avez pu juger de la peine où je suis, par  
» celle où vous devez être, si vous m'aimez  
» autant que je vous aime. Enfin, je me  
» trouve un peu consolée depuis que j'ai  
» découvert le lieu où vous êtes. C'est la  
» princesse Porcia qui vous a enlevé. Elle  
» ne considère rien quand il y va de se  
» contenter, et vous n'êtes pas le premier  
» Renaud de cette dangereuse Armide ;  
» mais je romprai tous ses enchantemens ;  
» et vous tirerai bientôt d'entre ses bras,  
» pour vous donner entre les miens ce  
» que vous méritez, si vous êtes aussi cons-  
» tant que je le souhaite.

LA DAME INVISIBLE. »

Don Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame, dont il était véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, et revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avait donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avait au doigt. Il se promena encore quelque temps dans le jardin, ne se pouvant assez étonner de cette princesse Porcia, dont il avait souvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche, et pour être de l'une des meilleures maisons du royaume; et, comme il était fort vertueux, il conçut une telle aversion pour elle, qu'il résolut, au péril de sa vie, de faire tout ce qu'il pourrait pour se tirer hors de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une damoiselle démasquée (car on ne se masquait plus dans le palais) qui lui venait demander s'il aurait agréable que sa maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle serait la bien-venue.

On servit quelque temps après pour souper, ou pour dîner, car je ne me souviens plus lequel ce doit être. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit que la Cythérée, il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diversifier, plus belle que le jour, ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table, et fit paraître tant d'esprit à l'espagnol, qu'il eut un secret déplaisir de voir en une dame de si grande condition tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paraître de belle humeur, quoiqu'il songeât continuellement à son inconnue, et qu'il brûlât d'un violent désir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eut desservi, on les laissa seuls; et don Carloès ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la dame de parler la première, elle rompit le silence en ces termes : Je ne sais si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir

remarquée sur votre visage , et si le mien que je vous ai fait voir ne vous a point semblé assez beau pour vous faire douter si celui que l'on vous cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner , parce que je n'ai point voulu que vous vous puissiez repentir de l'avoir reçu ; et quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières se puisse aisément offenser d'un refus , je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous , pourvu que vous le répariez en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution , afin que si elle n'est pas à mon avantage , je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer. Don Carlos attendit quelque temps qu'elle reprît la parole , et voyant qu'elle ne parlait plus , et que les



yeux baissés contre terre, elle attendait l'arrêt qu'il allait prononcer, il suivit la résolution qu'il avait déjà prise de lui parler franchement, et de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit : Madame, devant que de répondre à ce que vous voulez savoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincèrement vos sentimens sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, et que par toutes les faveurs que peut accorder une dame, sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche et le plus traître de tous les hommes, s'il manquait à ce qu'il vous aurait promis ? Et ne serais-je pas ce lâche et ce traître, si je quittais pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il allait mettre quan-

tité de beaux argumens en forme pour la convaincre ; mais elle ne lui en donna pas le temps ; elle se leva brusquement en lui disant qu'elle voyait bien où il en voulait venir ; qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa constance , quoiqu'elle fût si contraire à son repos ; qu'elle le remettait en liberté ; et que s'il la voulait obliger , il attendrait que la nuit fût venue pour s'en retourner de la même façon qu'il était venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla , comme pour cacher ses larmes , et laissa l'espagnol un peu interdit , et pourtant si ravi de joie de se voir en liberté , qu'il n'eût pu la cacher , quand il eût été le plus grand hypocrite du monde ; et je crois que si la dame y eût pris garde , elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sais si la nuit fut longue à venir ; car , comme je vous ai déjà dit , je ne prends plus la peine de remarquer ni le temps ni les heures. Vous saurez

seulement qu'elle vint, et qu'il se mit en un carrosse fermé, qui le laissa en son logis après un assez long chemin. Comme il était le meilleur maître du monde, ses valets pensèrent mourir de joie quand ils le virent, et l'étouffèrent à force de l'embrasser; mais ils n'en jouirent pas long-temps. Il prit des armes, et accompagné de deux des siens, qui n'étaient pas gens à se laisser battre, il alla vite à sa grille, et si vite, que ceux qui l'accompagnaient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plus tôt fait le signal accoutumé, que sa déité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin, l'invisible lui dit qu'elle venait de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle était; qu'elle avait envoyé quérir un carrosse pour en sortir; et, parce qu'il serait long-temps à venir, et que le sien pourrait être plus tôt prêt,

qu'elle le priaît de l'envoyer quérir pour la mener en un lieu où elle ne lui cacherait plus son visage. L'espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois ; courut comme un fou à ses gens qu'il avait laissés au bout de la rue , et envoya quérir son carrosse. Le carrosse venu , l'invisible tint sa parole , et se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carrosse elle-même , enseignant au cocher le chemin qu'il devait prendre , et le fit arrêter auprès d'une grande maison dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand escalier dans une salle haute , où il ne fut pas sans inquiétude ; voyant qu'elle ne se démasquait point encore. Enfin , plusieurs demoiselles richement parées les étant venues recevoir , chacune un flambeau à la main , l'invisible ne le fut plus , et ôtant son masque , fit voir à don Carlos que la dame de la

grille et la princesse Porcia n'étaient qu'une même personne. Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de don Carlos. La belle napolitaine lui dit qu'elle l'avait enlevé une seconde fois pour savoir sa dernière résolution ; que la dame de la grille lui avait cédé les prétentions qu'elle avait sur lui, et ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Don Carlos se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et lui pensa manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ses premiers transports furent passés, il se servit de tout son esprit et de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse, et s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée en son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'était pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-

même d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer, et qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus, les parens de la princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein, arrivèrent. Comme ils étaient des principaux du royaume, et don Carlos, homme de condition, on n'avait pas eu grand'peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage. Ils furent mariés la même nuit par le curé de la paroisse, qui était un bon prêtre, et grand prédicateur; et cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se levèrent bien tard le lendemain, ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le vice-roi qui était proche parent de don Carlos, fut si aise, que les réjouissances publiques recommencèrent dans Naples, où l'on parle encore de don Carlos d'Aragon et de son amante invisible.

## CHAPITRE X.

*Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.*

L'HISTOIRE de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde ; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention ; et cela ajouté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas, et s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, voulut un peu patiner ; galanterie provinciale, qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Étoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues ; et sa compagne, mademoiselle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire, tout rouge de dépit

et de honte , et rejoignit la compagnie , où chacun parlait de toute sa force , sans entendre ce que disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie , tant il haussa sa voix , pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme , dont j'ai oublié le nom , lui répondit qu'elle n'était pas à lui plutôt qu'à un autre , puisqu'il l'avait prise dans un livre ; et en disant cela , il en fit voir un qui sortait à demi-hors de la pochette de Ragotin et s'en saisit brusquement. Ragotin lui égratigna toutes les mains pour le ravoir ; mais , malgré Ragotin , il le mit entre les mains d'un autre , que Ragotin saisit aussi vainement que le premier , le livre ayant déjà convolé en troisième main. Il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes , lesquelles Ragotin ne put atteindre , parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin , s'étant alongé cinq ou six fois fort inutilement , ayant dé-



chiré autant de manchettes, et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde s'éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent d'aplomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton, dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé, qu'il ne savait plus où il était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le cul, aux pieds des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, qu'elle dut être la

fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, en un temps où il se faisait tout blanc de son épée, c'est-à-dire, de son histoire, et devant les comédiennes dont il voulait devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignorait encore laquelle lui touchait le plus au cœur. En vérité, son petit corps, tombé sur le cul, témoigna si bien la fureur de son ame, par les divers mouvemens de ses bras et de ses jambes, qu'encore que l'on ne pût voir son visage, à cause que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble, et de faire comme une barrière entre Rago-tin et celui qui l'avait offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennent relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau, dans son chapeau, parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche, et lui empêchait

la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre, et l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force, et dont le nez était très-grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur là fut cause d'un grand bien; car, vraisemblablement, il était au plus haut point de sa colère, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle, si son chapeau, qui le suffoquait, ne l'eût fait songer à sa conservation plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler; mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à sa tête, pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violens, qu'il crut qu'on lui

voulait arracher la tête : enfin , n'en pouvant plus , il fit signe avec les doigts qu'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture , et la Rancune , qui fut opérateur de cette belle cure , après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage ( ce qui ne lui fit pas une petite peur ) fendit le feutre par derrière la tête , depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné l'air à son visage , toute la compagnie s'éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever , pour la quantité d'esprits qui lui étaient montés au visage ; et de plus , de ce qu'il avait le nez écorché. La chose en fut pourtant demeurée là , si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il lui fallait faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colère , qui n'était pas tout-à-fait éteinte , qu'il saisit un des chenets de la cheminée , et faisant semblant de le

jeter au travers de toute la troupe, causa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se pressèrent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde : on lui rendit son livre, et les comédiens lui prêtèrent un vieux chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avait si maltraité ; mais comme il était plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il voulait faire une comédie de son histoire, et que de la façon qu'il la traiterait, il était assuré d'aller d'un seul saut où les autres poètes n'étaient parvenus que par degré. Le Destin lui dit que l'histoire qu'il avait contée était fort agréable, mais qu'elle n'était pas bonne

pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin ; ma mère était filleule du poète Garnier, et moi, qui vous parle, j'ai encore chez moi son écritoire. Le Destin lui dit que le poète Garnier, lui-même, n'en viendrait pas à son honneur. Et qui trouvez-vous de si difficile, lui demanda Ragotin ? Que l'on n'en peut faire une comédie dans les règles sans beaucoup de fautes contre la bienséance ; et contre le jugement, répondit le Destin. Un homme comme moi peut faire des règles quand il voudra, dit Ragotin. Considérez, je vous prie, ajouta-t-il, si ce ne serait pas une chose nouvelle et magnifique tout ensemble, de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre devant lequel une vingtaine de cavaliers, tant plus que moins, avec autant de demoiselles, feraient mille galanteries : cela ravirait tout le monde. Je suis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienséance, ou



les bonnes mœurs; et c'est pour cela que je ne voudrais pas faire parler mes acteurs au-dedans de l'église. Le Destin l'interrompit pour lui demander où ils pourraient trouver tant de cavaliers et tant de dames. Et comment fait-on dans les collèges, où l'on fait des batailles, dit Ragotin? J'ai joué à la Flèche la déroute du Pont-de-Cé, ajouta-t-il; plus de cent soldats du parti de la reine-mère parurent sur le théâtre, sans ceux de l'armée du roi, qui étaient encore en plus grand nombre; et il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête, on disait que toutes les plumes de la noblesse du pays, que l'on avait empruntées, n'en releveraient jamais. Destin, qui prenait plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses lui répartit que les collèges avaient assez d'écoliers pour cela; et pour eux, qu'ils n'étaient que sept ou huit quand leur troupe était bien forte. La Rancune qui ne valait rien, comme vous

savez, se mit du côté de Ragotin, pour aider à le jouer, et dit à son camarade qu'il n'était pas de son avis; qu'il était plus vieux comédien que lui; qu'un portail d'église serait la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue; et pour la quantité nécessaire de cavaliers et de dames, qu'on en louerait une partie, et l'autre serait faite de carton. Ce bel expédient de carton, de la Rancune, fit rire toute la compagnie: Ragotin en rit aussi, et jura qu'il le savait bien; mais qu'il ne l'avait pas voulu dire. Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nouveauté serait-ce en une comédie? J'ai fait autrefois le chien de Tobie, et je fis si bien que toute l'assistance en fut ravie; et pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pirame et Thisbé, je n'ai pas tant été touché de la mort de Pirame, qu'effrayé du lion. La Rancune appuya les raisons



de Ragotin par d'autres aussi ridicules, et se mit par là si bien en son esprit, que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laissèrent aussi les comédiens en liberté, qui avaient plus envie de souper que d'entretenir les fainéans de la ville.

---

---

## CHAPITRE XI.

*Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.*

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret où il se fit donner tout ce qu'il y avait de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'était pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires ; et je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine ; et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui était homme de grand discernement, et qui connaissait d'abord son monde, ne vit pas plus tôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin ne le traitait pas si bien pour son seul mérite,

ou pour le payer de la complaisance qu'il avait eue pour lui, en soutenant que son histoire était un beau sujet de théâtre, mais qu'il avait quelque autre dessein. Il se prépara donc à ouïr quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avait dans l'ame, et continua à parler de son histoire. Il récita force vers satiriques qu'il avait faits contre la plupart de ses voisins; contre des cocus qu'il ne nommait point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, et lui montra quantité d'anagrammes; car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes gens. La Rancune acheva de le gêner; il exagéra tout ce qu'il ouït en levant les yeux au ciel. Il jura, comme un homme qui perd, qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau, et fit même semblant de s'arracher les cheveux, tant il était transporté. Il lui disait de

temps en temps : vous êtes bien malheureux et nous aussi, que vous ne vous donniez tout entier au théâtre; dans deux àns on ne parlerait non plus de Corneille, que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sais ce que c'est que de flatter, ajouta-il ; mais pour vous donner courage, il faut que je vous avoue qu'en vous voyant, j'ai bien connu que vous étiez un grand poète, et vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guère, je sens un poète d'une demi-lieue de loin ; aussi, d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avais nourri. Ragotin avalait cela doux comme du lait, conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivraient encore plus que les louanges de la Rancune, qui, de son côté, mangeait et buvait d'une grande force, s'écriant de temps en temps : au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent ; encore un coup vous

êtes un méchant homme de ne vous enrichir pas, et nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi bien que les autres ; mais si je faisais des vers aussi bons la moitié que ceux que vous me venez de lire, je ne serais pas réduit à tirer le diable par la queue, et je vivrais de mes rentes aussi bien que Mondori. Travaillez donc, M. Ragotin, travaillez ; et si dès cet hiver nous ne jetons de la poudre aux yeux de messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, je veux ne monter jamais sur le théâtre, que je ne me rompe un bras ou une jambe : après cela, je n'ai plus rien à dire, et buvons. Il tint sa parole ; et ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de monsieur Ragotin à monsieur Ragotin même, qui lui fit raison, et renvia de la santé des comédiennes, qu'il but tête nue, et avec un si grand transport, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en

aviser ; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin il le jeta par-dessus sa tête, et tira la Rancune par le bras afin qu'il y prît garde, pour ne perdre pas la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point ; mais comme je vous ai déjà dit, il était plutôt animal envieux, qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disait de leurs comédiennes : le petit homme rougit sans lui répondre ; et la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant, rougissant et s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaisait infiniment. Et laquelle, lui dit la Rancune ? Le petit homme était si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit : Je ne sais. Ni moi aussi, dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage, et lui fit ajouter, tout interdit, c'est. . . . c'est. . . . Il répéta

quatre ou cinq fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit : Vous avez raison, c'est une fort belle fille ; cela acheva de le défaire. Il ne put jamais dire celle à qui il en voulait, et peut-être qu'il n'en savait rien encore, et qu'il avait moins d'amour que de vice. Enfin la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Étoile, il dit que c'était elle dont il était amoureux ; et pour moi, je crois que s'il eût nommé Angélique, ou sa mère la Caverne, qu'il eût oublié le coup de busc de l'une, et l'âge de l'autre, et se serait donné corps et ame à celle que la Rancune lui aurait nommée, tant le bouquin avait la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, et en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystère, et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort, et

vous vous êtes adressé à un homme qui vous peut guérir, pourvu que vous le puissiez croire, et que vous soyez secret : ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile ; mademoiselle de l'Étoile est une tigresse, et son frère Destin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, et je sais bien ce que je sais faire : achevons notre vin, et demain il fera jour. Un verre de vin bu de part et d'autre, interrompit quelque temps leur conversation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, dit à la Rancune qu'il avait un neveu commis d'un financier ; que ce neveu avait fait une grande amitié avec le partisan la Raillerie, durant le temps qu'il avait été au Mans pour établir une maltôte, et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des comédiens du roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que s'il avait



des parens qui eussent des enfans , il leur ferait donner des bénéfices , parce que sa nièce avait épousé le frère d'une femme qui était entretenue du maître d'hôtel d'un abbé de la province , qui avait de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contait ses prouesses , la Rancune , qui s'était altéré à force de boire , ne faisait autre chose qu'emplir les deux verres qui étaient vidés en même temps , Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devait faire tant de bien : enfin , à force d'avalier , ils s'emplirent. La Rancune n'en fut que plus sérieux , selon sa coutume , et Ragotin en fut si hébété et si pensant qu'il se pencha sur la table , et s'y endormit. La Rancune appela une servante pour se faire dresser un lit , parce qu'on était couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y aurait point de danger d'en dresser deux , et qu'en l'état où était monsieur Ragotin , il

n'avait pas besoin d'être veillé. Il ne veillait pas cependant , et jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits , de trois qui étaient dans la chambre , sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante , et menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit était prêt. Enfin , la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise devers le feu que l'on avait allumé pour chauffer les draps , il ouvrit les yeux , et se laissa déshabiller sans rien dire On le monta sur son lit le mieux que l'on put , et la Rancune se mit dans le sien après avoir fermé la porte. A une heure de là , Ragotin se leva et sortit hors de son lit : je n'ai pas bien su pourquoi. Il s'égara si bien dans la chambre , qu'après en avoir renversé tous les meubles et s'être renversé lui-même plusieurs fois , sans pouvoir trouver son lit , enfin il trouva celui de la Rancune , et l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchait :

je cherche mon lit , dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien , dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite , et s'alla fourrer entre la couverture et la paille du troisième , qui n'avait ni matelas , ni lit de plume , où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla devant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'était par mortification qu'il avait quitté son lit pour dormir sur une paille : Ragotin soutint qu'il ne s'était point levé , et qu'assurément il revenait des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier , qui prit le parti de sa maison , et le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop long-temps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin : retournons à l'hôtellerie des comédiens.

---

## CHAPITRE XII.

### *Combat de nuit.*

**J**E suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole, que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusque ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage; car, en conscience, il n'y verra pas d'autres choses, quand le livre serait aussi gros que le Cyrus; et si, parce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui; qu'un chapitre attire l'autre, et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux, et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté, et que sans emplir mon livre d'exemples à imiter par des peintures d'actions et

de choses tantôt ridicules , tantôt blâmables , j'instruirai en divertissant de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice, et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivrognerie. Finissons la moralité , et reprenons nos comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussitôt que leur chambre fut débarrassée, et que Ragotin eut emmené la Rancune , le portier qu'ils avaient laissé à Tours entra dans l'hôtellerie , conduisant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux , et par sa relation , et parce qu'ils apprirent les uns des autres , on sut de quelle façon l'intendant de la province ne leur avait pu faire de mal , ayant lui-même bien eu de la peine à se retirer des mains du peuple , lui et ses fusiliers. Le Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'était sauvé avec son habit à la turque , dont il pensait représenter le

soliman de Mairet ; et qu'ayant appris que la peste était à Alençon , il était venu au Mans avec la Caverne et la Rancune , en l'équipage que l'on a pu voir dans le commencement de ces très-véritables et très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Étoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avait reçues d'une dame de Tours , dont le nom n'est pas venu à ma connaissance , et comme par son moyen elle avait été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable , où elle s'était démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe était au Mans , elle s'y était fait porter dans la litière de la dame du village , qui la lui avait libéralement prêtée. Après le souper , le Destin seul demeura dans la chambre des dames. La Caverne l'aimait comme son propre fils ; mademoiselle de l'Étoile ne lui était pas moins chère ; et Angélique sa fille , et son unique héritière , aimait le Destin et

l'Étoile comme son frère et sa sœur. Elle ne savait pas encore au vrai ce qu'ils étaient , et pourquoi ils faisaient la comédie ; mais elle avait bien reconnu , quoiqu'ils s'appelassent mon frère et ma sœur , qu'ils étaient plus grands amis que proches parens ; que le Destin vivait avec l'Étoile dans le plus grand respect du monde ; qu'elle était fort sage ; et que si le Destin avait bien de l'esprit , et faisait voir qu'il avait été bien élevé , mademoiselle de l'Étoile paraissait plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si le Destin et l'Étoile étaient aimés de la Caverne et de sa fille , ils s'en rendaient dignes par une amitié réciproque qu'ils avaient pour elles , et ils n'y avaient pas beaucoup de peine , puisqu'elles méritaient d'être aimées autant que comédiennes de France , quoique par malheur , plutôt que faute de mérite , elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de

l'hôtel de Bourgogne, ou du Marais, qui sont et l'un et l'autre le *non plus ultra* des comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots latins (à qui je n'ai pu refuser place ici, tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digression, le Destin et l'Étoile ne se cachèrent point des deux comédiennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimèrent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avaient eues l'un pour l'autre. Le Destin apprit à mademoiselle de l'Étoile, qu'il croyait avoir vu, la dernière fois qu'ils avaient représenté à Tours, leur ancien persécuteur; qu'il l'avait discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau; et que, pour cette raison là, il s'était mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnaissable à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre



s'il en était attaqué la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avaient trouvés en allant au-devant d'elle, et qu'il se trompait fort si leur même ennemi n'était un homme inconnu qui avait exactement visité les brancards, comme on a pu voir dans le septième chapitre. Tandis que le Destin parlait, la pauvre l'Étoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes : Destin en fut extrêmement touché; et après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajouta que si elle voulait lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun, qu'il en avait eu jusque alors à l'éviter, elle se verrait bientôt délivrée de ses persécutions, ou qu'il y perdrait la vie. Ces dernières paroles l'affligèrent encore davantage : le Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne s'affliger pas aussi; et la Caverne et sa fille, très-pitoyables de leur naturel, s'affligèrent par

complaisance , ou par contagion , et je crois même qu'elles en pleurèrent. Je ne sais si le Destin pleura , mais je sais bien que les comédiennes et lui furent assez long-temps à ne se rien dire ; et cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pause que les larmes avaient fait faire ; et reprocha à Destin et à l'Étoile , que depuis le temps qu'ils étaient ensemble , ils avaient pu reconnaître jusqu'à quel point elle était de leurs amies ; et toutefois qu'ils avaient eu si peu de confiance en elle et en sa fille , qu'elles ignoraient encore leur véritable condition. Et elle ajouta qu'elle avait été persécutée en sa vie pour conseiller des malheureux tels qu'ils paraissaient être. A quoi le Destin répondit que ce n'était point par déliance qu'ils ne s'étaient pas encore découverts à elle , mais qu'il avait cru que le récit de leurs malheurs ne pouvait être que fort ennuyeux. Il lui offrit , après cela , de l'en entretenir

quand elle voudrait, et quand elle aurait quelque temps à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de satisfaire sa curiosité ; et sa fille, qui souhaitait ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle sur le lit de l'Étoile, le Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit et la noise, au lieu de cesser, augmentèrent, et même l'on cria au meurtre, à l'aide, on m'assassine. Le Destin, en trois sauts, fut hors de la chambre aux dépens de son pourpoint, que lui déchirèrent la Caverne et sa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte, et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes, qui s'entre-battaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient

une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattans imprudemment, et reçut d'abord un coup de poing d'un côté, et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins, en un violent désir de se venger: il se mit à jouer des mains, et fit un moulinet de ses deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez long-temps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta ses mains, et rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien: mais la Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin, et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemise qui se défaisaient l'une l'autre très-

cruellement , et qui se décramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt que la lumière parut : le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte , qui était un de ces sept pénitens blancs , se reprit avec le poète ; l'Olive , qui en était aussi , fut attaqué par le valet de l'hôte , autre pénitent. Le Destin les voulut séparer , mais l'hôtesse , qui était la bête qui l'avait mordu , et qu'il avait prise pour un chien , à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts , lui sauta aux yeux , assistée de deux servantes aussi nues , et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencèrent , les soufflets et les coups de poing sonnèrent de plus belle , et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avait fait. Enfin , plusieurs personnes , qui s'étaient éveillées à ce bruit , entrèrent dans le champ de bataille , déprimèrent les combattans les uns d'avec les autres , et furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut question de savoir la cause de la querelle , et quel

était le différend qui avait rassemblé sept personnes nues en une même chambre. L'Olive , qui paraissait le moins ému , dit que le poète était sorti de la chambre , et qu'il l'avait vu revenir plus vite que le pas , suivi de l'hôte qui le voulait battre ; que la femme de l'hôte avait suivi son mari , et s'était jetée sur le poète ; que les ayant voulu séparer , un valet et deux servantes s'étaient jetés sur lui , et que la lumière qui s'était éteinte là-dessus , était cause que l'on s'était battu plus long-temps que l'on n'eût fait. Ce fut au poète à plaider sa cause. Il dit qu'il avait fait les deux plus belles stances que l'on eût jamais ouï depuis que l'on en fait , et que de peur de les perdre , il avait été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie , qui s'étaient moqués de lui ; que l'hôte l'avait appelé danseur de corde , et que pour ne pas demeurer sans répartie , il l'avait appelé cocu. Il n'eut pas plus tôt lâché le mot ,

que l'hôte, qui était en mesure, lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étaient concertés ensemble ; car tout aussitôt que le soufflet fut donné, la femme de l'hôte, son valet et ses servantes se jetèrent sur les comédiens, qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude, et dura plus long-temps que les autres. Le Destin s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avait troussée, lui donna plus de cent claques sur les fesses : l'Olive, qui vit que cela faisait rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte était occupé par le poète, et l'hôtesse, qui était la plus furieuse, avait été saisie par quelques-uns des spectateurs, dont elle se mit en si grande colère qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillèrent la Rappinière, qui logeait vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes, et ne croyant pas, selon le bruit qu'il avait entendu, qu'il n'y eût pour le moins sept ou huit personnes

sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du roi; et ayant appris la cause de tout le désordre, il exhorta le poëte de ne faire plus de vers la nuit, et pensa battre l'hôte et l'hôtesse, parce qu'ils chantèrent cent injures aux pauvres comédiens, les appelant bâteleurs et baladins, et jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappinière, à qui l'hôte devait de l'argent, le menaça de le faire exécuter, et par cette menace lui ferma la bouche. La Rappinière s'en retourna chez lui, les autres s'en retournèrent dans leurs chambres, et Destin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne différer pas davantage de lui apprendre ses aventures et celles de sa sœur. Il leur dit qu'il ne demandait pas mieux, et commença son histoire de la façon que vous allez voir dans le suivant chapitre.



## CHAPITRE XIII.

PLUS LONG QUE LE PRÉCÉDENT.

*Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Etoile.*

JE suis né dans un village auprès de Paris : je vous ferais bien croire, si je voulais, que je suis d'une maison très-illustre, comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connaît point ; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon père était des premiers et des plus accommodés de son village. Je lui ai ouï dire qu'il était né pauvre gentilhomme, et qu'il avait été à la guerre en sa jeunesse, où n'ayant gagné que des coups, il s'était fait écuyer, ou meneur d'une dame de Paris assez riche ; et qu'ayant amassé quelque chose avec elle, parce qu'il était

aussi maître d'hôtel, et faisait la dépense, c'est-à-dire ferrait peut-être la mule, il s'était marié avec une vieille demoiselle de la maison, qui était morte quelque temps après, et l'avait fait son héritier. Il se lassa bientôt d'être veuf, et n'étant guère moins las de servir, il épousa, en secondes noces, une femme des champs, qui fournissait de pain la maison de sa maîtresse; et c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon père s'appelait Garigues; je n'ai jamais su de quel pays il était; et pour le nom de ma mère, il ne fait rien à mon histoire. Il suffit qu'elle était plus avare que mon père, et mon père plus avare qu'elle, et l'un et l'autre de conscience assez large. Mon père a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine, en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je vous pourrais bien apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis, à bon titre, la réputation d'être homme

d'esprit et d'invention ; mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire, et néanmoins très-véritables. Il avait ramassé quantité de blé pour le vendre bien cher durant une année mauvaise. L'abondance ayant été universelle, et le blé étant amendé, il fut si possédé de désespoir, et si abandonné de Dieu, qu'il se voulut pendre. Une de ses voisines, qui se trouva dans la chambre quand il y entra pour ce noble dessein, et qui s'était cachée de peur d'être vue, je ne sais pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui, criant au secours, coupa la corde, et à l'aide de sa mère, qui arriva là-dessus, la lui ôta du col. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une si bonne action, car il les battit l'une et l'autre comme plâtre, et fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avait coupée, en lui retenant quel-

que argent qu'il lui devait. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année que la cherté fut si grande , que les vieilles gens du village ne se souvenaient pas d'en avoir vu une plus grande , il avait regret à tout ce qu'il mangeait ; et sa femme étant accouchée d'un garçon , il se mit dans la tête qu'elle avait assez de lait pour nourrir son fils , et pour le nourrir lui-même aussi ; et espéra que tétant sa femme , il épargnerait du pain , et se nourrirait d'un aliment aisé à digérer. Ma mère avait moins d'esprit que lui , et n'avait pas moins d'avarice : tellement qu'elle n'inventait pas les choses comme mon père , mais les ayant une fois conçues , elle les exécutait encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils et son mari en même temps , et hasarda aussi de s'en nourrir soi-même avec tant d'opiniâtreté , que le petit innocent en mourut martyr de pure faim , et mon père et ma mère furent

si affaiblis, et ensuite si affamés, qu'ils mangèrent trop, et eurent chacun une longue maladie. Ma mère devint grosse de moi quelque temps après; et ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon père alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésiastique, qui se tenait dans son village, où il avait un bénéfice. Comme il s'en retournait la nuit pour éviter la chaleur du jour, et qu'il passait par une grande rue du faubourg, dont la plupart des maisons se bâtissaient encore, il aperçut de loin, aux rayons de la lune, quelque chose de brillant qui traversait la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'était; mais ayant entendu quelques gémissemens, comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avait vu de loin s'était dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'était pas encore achevé, où il trouva une femme

assise contre terre. Le lieu où elle était recevait assez de clarté de la lune pour faire discerner à mon père qu'elle était fort jeune et fort bien vêtue; et c'était ce qui avait brillé de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon père, qui était assez hardi de son naturel, ne fût moins surpris que cette jeune demoiselle; mais elle était en un état où il ne lui pouvait rien arriver de pis que ce qu'elle avait. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la première, et pour dire à mon père que s'il était chrétien il eût pitié d'elle; qu'elle était prête d'accoucher; que se sentant pressée de son mal, et ne voyant point revenir une servante qui lui était allée quérir une sage-femme affidée, elle s'était sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne, sa servante ayant laissé la porte ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit. A peine achevait-

elle sa courte relation , qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon père reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put , et cette jeune fille le conjura d'emporter vite ment la petite créature , d'en avoir soin , et de ne manquer pas , à deux jours de là , d'aller voir un vieux homme d'église , qu'elle lui nomma , qu'il lui donnerait de l'argent et tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent , mon père , qui avait l'ame avare , voulut déployer son éloquence d'écuyer , mais elle ne lui en donna pas le temps. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir d'enseigne au prêtre qu'il devait aller trouver de sa part ; lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de col , et le fit partir avec grande précipitation , quelque résistance qu'il fit pour ne l'abandonner pas dans l'état où elle était. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis :

pour mon père, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, et ne manqua pas, deux jours après, d'aller trouver le vieux prêtre, et de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mère de l'enfant était une fille de fort bonne maison, et fort riche; qu'elle l'avait eu d'un grand seigneur écossais, qui était allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi, et que ce seigneur étranger lui avait promis mariage. Ce prêtre lui dit, de plus, qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'était trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie; et qu'en cette extrémité, elle avait tout déclaré à son père et à sa mère, qui l'avaient consolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle était leur fille unique; que la chose était ignorée dans le logis; et ensuite il assura mon père que pourvu qu'il eût soin de l'enfant, et qu'il fût secret, sa fortune était faite. Là-dessus



il lui donna cinquante écus et un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon père s'en retourna en son village après avoir bien dîné avec le prêtre. Je fus mis en nourrice, et l'étranger fut mis en la place du fils de la maison. A un mois de là, le seigneur écossais revint, et ayant trouvé sa maîtresse en un si mauvais état qu'elle n'avait plus guère à vivre, il l'épousa un jour devant qu'elle mourût; et ainsi fut aussitôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village avec le père et la mère de sa femme. Les pleurs recommencèrent, et on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon père eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur écossais, et les parens de l'enfant ne l'oublièrent pas. Ils s'en retournèrent à Paris fort satisfaits du soin que mon père et ma mère avaient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir à Paris encore, parce que le mariage était tenu secret pour

des raisons que je n'ai pas sues. Aussitôt que je pus marcher , mon père me retira en sa maison, pour tenir compagnie au petit comte de Glaris (c'est ainsi qu'on l'appela du nom de son père). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob et Esaü dès le ventre de leur mère, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune comte et moi. Mon père et ma mère l'aimaient tendrement et avaient de l'aversion pour moi , quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête homme , que Glaris en donnait peu. Il n'y avait rien que de très-commun en lui ; pour moi je paraissais être ce que je n'étais pas , et bien moins le fils de Garigues, que celui d'un comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien , c'est sans doute que la fortune s'est voulu venger de la nature , qui avait voulu faire quelque chose de moi sans son consentement ; ou , si vous voulez , que la nature prend quel-

quefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance de deux petits paysans; car Glaris l'était d'inclination plus que moi, et aussi bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. En toutes les querelles que nous avons ensemble, j'avais toujours de l'avantage, si ce n'est lorsque mon père et ma mère se mettaient de la partie; ce qu'ils faisaient si souvent, et avec tant de passion, que mon parrain, qui s'appelait M. de Saint-Sauveur, s'en scandalisa et me demanda à mon père. Il lui fit un don de moi avec grande joie, et ma mère eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort caressé et point battu. Il n'épargna rien à me faire apprendre à lire et à écrire; et sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du seigneur du village, qui était un fort honnête gentilhomme,

et fort riche, que j'étudierais avec deux fils qu'il avait, sous un homme savant qu'il avait fait venir de Paris, et à qui il donnait de bons gages. Ce gentilhomme, qui s'appelait le baron d'Arques, faisait élever ses enfans avec grand soin. L'aîné avait nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans remède, s'il y en eut jamais au monde; et le cadet en récompense, outre qu'il était mieux fait que son frère, avait la vivacité de l'esprit et la grandeur de l'ame égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnait en ce temps-là ce jeune gentilhomme, qui s'appelait Verville. Il m'honora de son amitié, et moi je l'aimais comme un frère, et le respectais toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'était capable que de passions mauvaises; et je ne puis mieux exprimer les sentimens

qu'il avait dans l'ame pour son frère et pour moi , qu'en vous disant qu'il n'aimait pas son frère plus que moi , et qu'il lui était fort indifférent , et qu'il ne me haïssait pas plus que son frère qu'il n'aimait guère. Ses divertissemens étaient différens des nôtres. Il n'aimait que la chasse , et haïssait fort l'étude. Verville n'allait que rarement à la chasse , et prenait grand plaisir à étudier ; en quoi nous avons ensemble une conformité merveilleuse , aussi bien qu'en toute autre chose. Et je puis dire que pour m'accommoder à son humeur , je n'avais pas besoin de beaucoup de complaisance , et n'avais qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avait une bibliothèque de romans fort ample. Notre précepteur , qui n'en avait jamais lu dans le pays latin , qui nous en avait d'abord défendu la lecture , et qui les avait cent fois blâmés devant le baron d'Arques , pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trou-

vait divertissans , en devint lui-même si féru , qu'après avoir dévoré les vieux et les modernes , il avoua que la lecture des bons romans instruisait en divertissant , et qu'il ne les croyait pas moins propres à donner de beaux sentimens aux jeunes gens , que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire , autant qu'il nous en avait détournés , et nous proposa d'abord de lire les modernes ; mais ils n'étaient pas encore selon notre goût , et jusqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaisions bien plus à lire les Amadis de Gaule , que les Astrée et les autres beaux romans que l'on a fait depuis , par lesquels les Français ont fait voir aussi bien que par mille autres choses , que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations , ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du temps que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far , il nous appelait les liseurs , et s'en allait à la chasse ,

ou battre les paysans, à quoi il réussissait admirablement bien. L'inclination que j'avais à bien faire m'acquiesça la bienveillance du baron d'Arques, et il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfans quand il les envoya à l'académie; et ainsi, j'y fus mis avec eux plutôt comme un camarade que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices; on nous en tira au bout de deux ans, et à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far et Verville persuadèrent si bien leur père, qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore; et M. de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimait extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable pour m'en servir si j'en avais besoin, et pour n'être pas à charge à

ceux que j'avais l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome et les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres. Dans Rome, je tombai malade, et les deux frères poursuivirent leur voyage, celui qui les menait ne pouvant laisser échapper l'occasion des galères du Pape, qui allaient joindre l'armée des Vénitiens au passage des Dardanelles, où elle attendait celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, et moi je pensai me désespérer d'être séparé de lui en un temps où j'aurais pu, par mes services, me rendre digne de l'amitié qu'il me portait. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu; et je ne songeai en lui qu'à cause qu'il était frère de Verville, qui me laissa, en se séparant de moi, le plus d'argent qu'il put; je ne sais pas si ce



fut du consentement de son frère. Me voilà donc malade dans Rome , sans aucune connaissance que celle de mon hôte , qui était un apothicaire flamand , et de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'était pas ignorant de la médecine ; et autant que je suis capable d'en juger , je l'y trouvais plus entendu que le médecin italien qui me venait voir. Enfin , je guéris , repris assez de forces pour visiter les lieux remarquables de Rome , où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire à leur curiosité. Je me plaisais extrêmement à visiter les vignes ( c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg , ou les Tuileries. Les cardinaux , et autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin , plutôt par vanité que par le plaisir qu'ils y prennent , n'y allant jamais , au moins fort rarement ). Un jour , que je me promenais dans une des plus belles , je

vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes français avaient arrêtées, et ne voulaient pas laisser passer outre, que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvrait le visage. Un de ces français, qui paraissait être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, pendant que celle qui n'était point voilée était retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avais à faire : je dis d'abord à ces incivils que je ne souffrirais point la violence qu'ils voulaient faire à ces femmes. Ils se trouvèrent assez étonnés l'un et l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand ils auraient eu leurs épées, comme j'avais la mienne. Les deux femmes se rangèrent auprès de moi ; et ce jeune français, préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant : Monsieur le brave, nous nous verrons autre

part où les épées ne seront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherais pas ; son valet le suivit, et je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'était point voilée paraissait avoir trente-cinq ans. Elle me remercia en français qui ne tenait rien de l'italien, et me dit, entre autres choses : que si tous ceux de ma nation me ressemblaient, les femmes italiennes ne feraient point de difficulté de vivre à la française. Après cela, comme pour me récompenser du service que je lui avais rendu, elle ajouta qu'ayant empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il était juste que je la visse de son bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur sache que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plus tôt achevé de parler, que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les

yeux sur moi comme à la dérobee ; et rencontrant toujours les miens , il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mère l'aimait extrêmement , car elle me parut participer au plaisir que je prenais à regarder sa fille. Comme je n'étais pas accoutumé à de pareilles rencontres , et que les jeunes gens se défont aisément en compagnie , je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allèrent , et je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure , et de ne m'être pas offert à les y conduire ; mais il n'y avait plus d'apparence de courir après. Je voulus m'enquérir du concierge s'il les connaissait. Nous fûmes long-temps sans nous entendre , parce qu'il ne savait pas mieux le français que moi l'italien. Enfin , plutôt par signes qu'autrement , il me fit savoir qu'elles lui étaient inconnues , ou bien il

ne voulut pas m'avouer qu'il les connaissait. Je m'en retournai chez mon apothicaire flamand tout autre que je n'en étais sorti, c'est-à-dire fort amoureux et fort en peine de savoir si cette belle Léonore était courtisane, ou honnête fille, et si elle avait autant d'esprit que sa mère m'avait témoigné d'en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, et me flattai de mille belles espérances qui me divertirent un peu de temps, et m'inquiétèrent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir fait mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être longtemps invisibles en une ville si peu peuplée que Rome, et à un homme si amoureux que moi. Dès le même jour je cherchai partout où je crus les pouvoir trouver, et m'en revins au logis plus las et plus chagrin que je n'en étais sorti. Le lendemain je cherchai encore avec plus de soin, et je

ne fis que me lasser et m'inquiéter davantage. De la façon que j'observai les jalousies et les fenêtres, et de l'impétuosité avec laquelle je courais après toutes les femmes qui avaient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois dans les rues et dans les églises pour le plus fou de tous les français qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne sais comment je pus reprendre mes forces en un temps où j'étais une vraie ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon esprit demeura malade, et si partagé entre l'honneur qui m'appelait en Candie et l'amour qui me retenait à Rome, que je doutai quelquefois si j'obéirais aux lettres que je recevais souvent de Verville, qui me conjurait par notre amitié de l'aller trouver, sans se servir du droit qu'il avait de me commander. Enfin, ne pouvant avoir des nouvelles de mon inconnue, quelque diligence que j'y

apportasse, je payai mon hôte, et préparai mon petit équipage pour partir. La veille de mon départ, le seigneur Stéphano Vambergue (c'est ainsi que s'appelait mon hôte) me dit qu'il me voulait donner à dîner chez une de ses amies, et me faire avouer qu'il n'avait pas mal choisi pour un flamand, ajoutant qu'il ne m'y avait pas voulu mener qu'à la veille de mon départ, parce qu'il en était un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance, plutôt qu'autrement, et nous y allâmes à l'heure de dîner. Le logis où nous entrâmes n'avait ni la mine ni les meubles de celui de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore et par sa mère. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mère de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la fran-

çaise , et je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étais si interdit que je ne voyais goutte , et que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin , l'esprit et la vue me revinrent , et je vis Léonore plus belle et plus charmante que je ne l'avais encore vue , mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussitôt que je l'eus faite , et sans songer à la réparer , la honte fit monter autant de rouge à mon visage que la pudeur avait fait monter d'incarnat à celui de Léonore. Sa mère me dit que , devant que je partisse , elle avait voulu me remercier du soin que j'avais eu de chercher sa demeure , et ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle , parée à la française , où sa fille ne nous accompagna point , me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stéphano , tandis que je faisais auprès de



sa mère mon vrai personnage, c'est-à-dire le paysan. Elle eut la bonté de fournir à la conversation toute seule, et s'en acquitta avec beaucoup d'esprit; quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paraître avec une personne qui n'en a point. Pour moi je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre, et si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit, après plusieurs choses auxquelles à peine répondis-je oui et non, qu'elle était française de naissance, et que je saurais du seigneur Stéphano les raisons qui la retenaient dans Rome. Il fallut aller dîner et me traîner encore dans la salle, comme on avait fait dans la ruelle; car j'étais si troublé que je ne savais pas marcher. Je fus toujours le même stupide devant et après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance; que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée, et pour me punir, elle eut

toujours les yeux baissés. Si sa mère n'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la chartreuse ; mais elle discourut avec le seigneur Stéphano , des affaires de Rome , au moins je me l'imagine , car je ne donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin , on sortit de table pour le soulagement de tout le monde , excepté de moi qui empirais à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller , elles me dirent cent choses obligeantes , à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant , de plus que je n'avais fait en arrivant , c'est que je baisai Léonore , et que je m'achevai de perdre. Stéphano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi en tout le temps que nous mîmes à retourner en son logis. Je m'enfermai dans ma chambre , où je me jetai sur mon lit sans quitter mon manteau ni mon épée. Là , je fis réflexion sur tout ce qui m'était arrivé.

Léonore se présenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avait fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avais témoigné devant la mère et la fille; et toutes les fois que cela me venait dans l'esprit, la honte me mettait le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles aventures avantageuses à ma fortune et à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne m'en aller pas, et n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étais déjà que trop disposé. Je lui voulus écrire, mais tout ce que j'écrivis ne me satisfit point, et je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurais peut-être osé envoyer quand je l'aurais achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle

m'apparut la première fois , pour m'abandonner tout entier à ma passion , et je fis aussi dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin était en un lieu des plus écartés de la ville au milieu de plusieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je passais en rêvant , sous les ruines d'un portique , j'entendis marcher derrière moi , et en même temps je me sentis donner un coup d'épée au-dessous des reins. Je me retournai brusquement , mettant l'épée à la main ; et me trouvant en tête le valet du jeune français dont je vous ai tantôt parlé , je pensais bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avait donné en trahison ; mais comme je le poussais assez loin sans le pouvoir joindre , parce qu'il lâchait le pied en parant , son maître sortit d'entre les ruines du portique , et m'attaquant par derrière , me donna un grand coup sur la tête , et un autre dans la cuisse , qui me fit tomber. Il n'y avait

pas apparence que j'échappasse de leurs mains , ayant été surpris de la sorte ; mais comme en une mauvaise action , on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement , le valet blessa le maître à la main droite , et en même temps deux pères minimes de la Trinité-du-Mont qui passaient auprès de là , et qui virent de loin qu'on m'assassinait , étant accourus à mon secours , mes assassins se sauvèrent et me laissèrent blessé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étaient français , pour mon grand bonheur ; car en lieu si écarté , un italien qui m'aurait vu en si mauvais état se serait éloigné de moi plutôt que de me secourir , de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office , on ne le soupçonât d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables religieux me confessa , l'autre courut en mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce : il vint aussitôt à moi , et me fit porter demi-

mort, dans mon lit ; avec tant de blessures et tant d'amour, que je ne fus pas longtemps sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie , et je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore ne me quittait point ; au contraire, il augmentait toujours à mesure que mes forces diminuèrent. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire savoir à Léonore que je n'aurais voulu vivre que pour elle, je demandai une plume et de l'encre. On crut que je rêvais ; mais je le fis avec une si grande instance , et je protestai si bien que l'on me mettrait au désespoir si l'on me refusait ce que je demandais , que le seigneur Stéphano , qui avait bien reconnu ma passion, et qui était assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il me fallait pour écrire ; et comme s'il eût su

mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avais écrits un peu auparavant, pour me servir des pensées que j'avais déjà eues sur le même sujet. Enfin voici ce que j'écrivis à Léonore :

« Aussitôt que je vous vis, je ne puis  
» m'empêcher de vous aimer. Ma raison  
» ne s'y oppose point; elle me dit aussi  
» bien que mes yeux, que vous étiez la  
» plus aimable personne du monde, au  
» lieu de me représenter que je n'étais pas  
» digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait  
» qu'irriter mon mal par des remèdes inu-  
» tiles; et après m'avoir fait faire quelque  
» résistance, il aurait toujours fallu céder  
» à la nécessité de vous aimer, que vous  
» imposez à tous ceux qui vous voient.  
» Je vous ai donc aimé, belle Léonore,  
» et d'un amour si respectueux, que vous  
» ne m'en devez pas haïr; bien que j'ai

» la hardiesse de vous le découvrir. Mais  
» le moyen de mourir pour vous est de ne  
» s'en glorifier pas ? Et quelle peine pou-  
» vez-vous avoir à me pardonner un crime  
» que vous aurez si peu de temps à me re-  
» procher ? Il est vrai que vous avoir pour  
» la cause de sa mort est une récompense  
» qui ne se peut mériter que par un grand  
» nombre de services, et vous avez peut-  
» être regret de m'avoir fait ce bien là  
» sans y penser. Ne me plaignez point,  
» aimable Léonore, puisque vous ne me le  
» pouvez plus faire perdre, et que c'est  
» la seule faveur que j'aie jamais reçue  
» de la fortune, laquelle ne pourra jamais  
» s'acquitter de ce qu'elle doit à votre  
» mérite, qu'en vous donnant des adora-  
» teurs autant au-dessus de moi, que  
» toutes les beautés du monde sont au-  
» dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas  
» assez vain pour espérer que le moindre  
» sentiment de pitié.... »



Je ne pus achever ma lettre ; tout d'un coup les forces me manquèrent, et la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui allait si vite. Sans cela, ce long commencement de lettre que je viens de vous réciter n'aurait été que la moindre partie de la mienne, tant la fièvre et l'amour m'avaient échauffé l'imagination. Je demurai long-temps évanoui sans donner aucun signe de vie. Le seigneur Stéphano, qui s'en aperçut, ouvrit la porte de la chambre pour envoyer quérir un prêtre. Au même temps, Léonore et sa mère me vinrent voir. Elles avaient appris que j'avais été assassiné ; et, parce qu'elles crurent que cela ne m'était arrivé que pour les avoir voulu servir, et ainsi qu'elles étaient la cause innocente de ma mort, elles n'avaient point fait difficulté de venir me voir en l'état où j'étais. Mon évanouissement dura si long-temps qu'elles s'en allèrent devant

que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger; et, dans la croyance que je n'en reviendrais pas. Elles lurent ce que j'avais écrit; et la mère, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avais laissés sur mon lit, entre lesquels il y avait une lettre de mon père Garigues. Je fus long-temps entre la mort et la vie; mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, et au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disait souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mère et elle m'avaient rendue, dont j'eus une extrême joie; et si je fus un peu en peine de ce qu'on avait lu la lettre de mon père, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avait été lue aussi. Je ne pouvais parler d'autre chose que de Léonore, toutes les fois que je me trouvais seul avec

Stéphano. Un jour, me souvenant que la mère de Léonore m'avait dit qu'il me pourrait apprendre qui elle était et ce qui la retenait dans Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en savait. Il me dit qu'elle s'appelait mademoiselle de la Boissière ; qu'elle était venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de France ; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambassadeur était devenu amoureux d'elle ; qu'elle ne l'avait point haï, et que d'un mariage clandestin il en avait eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus que ce seigneur en avait été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur ; que cela l'avait obligé de quitter Rome, et d'aller demeurer quelque temps à Venise avec cette demoiselle de la Boissière, pour laisser passer le temps de l'ambassade ; que l'ayant ramenée dans Rome, il lui avait meublé une maison, et donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne

de condition, tandis qu'il serait en France, où son père le faisait revenir, et où il n'avait osé mener sa maîtresse, ou si vous voulez, sa femme, sachant bien que son mariage ne serait approuvé de personne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentai bientôt d'une pensée si criminelle, et lui souhaitais une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritait, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car l'aimant plus que ma vie, je prévoyais bien que je ne pourrais jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevais de me guérir, et que d'un si grand mal il ne me restait que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la

grande quantité de sang que j'avais perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectait tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus long-temps leur courage. Verville m'aimait encore, comme il m'a toujours aimé, et Saint-Far ne me témoignait point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'était arrivé, à la réserve de l'amour que j'avais pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connaître, et je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mère et de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'ame aussi bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent bien fait du mal à ceux qui s'y sont laissés aller. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint-Far

me demandait tous les jours quand je le menerais chez mademoiselle de la Boissière. Un jour qu'il me pressait plus qu'il n'avait jamais fait, je lui dis que je ne savais pas si elle l'aurait agréable, parce qu'elle vivait fort retirée. Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, me répartit-il; et ajoutant qu'il irait bien la voir sans moi, il me rompit si rudement en visière, et je parus si étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnait pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries, et me mit en un tel désordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, et me mena au Cours où je fus extrêmement triste, quelque peine que prît Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une personne de son âge et d'une condition si éloignée de la mienne. Cependant son brutal de frère travaillait à sa satisfaction, ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez made-

moiselle de la Boissière, où l'on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avait avec lui le valet de mon hôte, qui m'y avait accompagné plusieurs fois, et je crois que sans cela on ne l'y aurait pas reçu. Mademoiselle de la Boissière fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far que, ne le connaissant point, elle ne savait à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisait de la visiter. Saint-Far lui dit sans marchander qu'il était le maître d'un jeune garçon qui avait été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mère ni à la fille, comme j'ai su depuis, et ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avait d'abord fait voir qu'il n'en avait guère, le brutal se divertit fort peu avec elle, et elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui. Ce qui le

pensa faire enrager, c'est qu'il n'eût pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelques instantes prières qu'il lui fit de lever le voile qu'elle portait d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin, ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, et s'en retourna chez le seigneur Stéphano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avait rendu. Depuis ce temps-là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris insupportables; me désobligea si souvent que j'eusse cent fois perdu le respect que je devais à sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frère. Je ne savais point encore le mal qu'il m'avait fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je

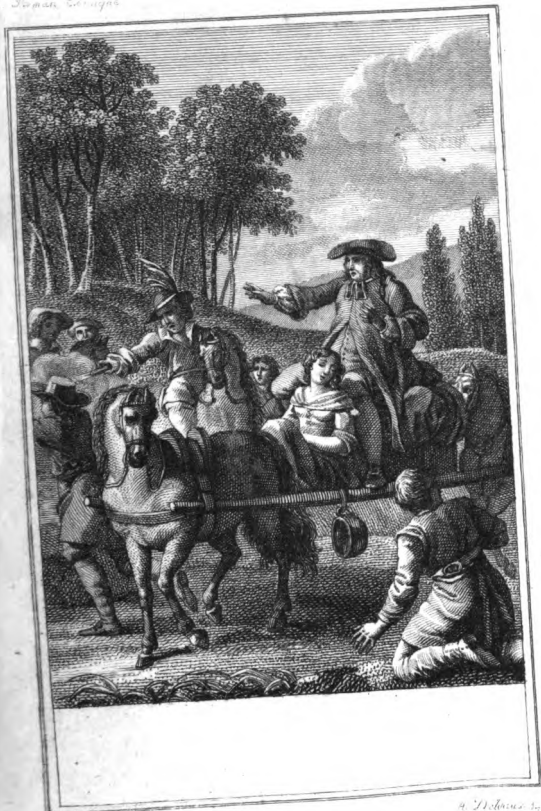


## CHAPITRE XIV.

*Enlèvement du curé de Domfront.*

CEUX qui auront eu assez de temps à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédens, doivent savoir, s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Domfront était dans l'un des brancards qui se trouvèrent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'était peut-être jamais faite; mais, comme tout le monde sait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc, qui s'était logé dans la même hôtellerie de nos comédiens, fit consulter sa gravelle par les médecins du Mans, qui lui dirent en latin fort élégant, qu'il avait la gravelle (ce que le pauvre homme ne savait que trop); et ayant aussi achevé d'autres affaires qui ne

*Indian Scourge*



*A. Delmonico sculp.*

*L. V. Scourge*



sont pas venues à ma connaissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune nièce qu'il avait habillée en demoiselle, soit qu'elle le fût ou non, se mit au-devant du brancard aux pieds du bon homme, qui était gros et court. Un paysan nommé Guillaume, conduisait par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du curé, de peur que ce cheval ne mît le pied en faute; et le valet du curé, nommé Julien, avait soin de faire aller le cheval de derrière, qui était si rétif que Julien était souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot-de-chambre du curé, qui était de cuivre jaune, reluisant comme de l'or, parce qu'il avait été écuré dans l'hôtellerie, était attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendait bien plus recommandable que le gauche, qui n'était paré que d'un chapeau dans un étui de carton, que le curé avait

retiré du messager de Paris , pour un gentilhomme de ses amis qui avait sa maison auprès de Domfront. A une lieue et demie de la ville , comme le brancard allait son petit train , dans un chemin creux , revêtu de haies plus fortes que des murailles , trois cavaliers , soutenus de deux fantasins , arrêterent le vénérable brancard. L'un d'eux , qui paraissait être le chef de ces coureurs de grand chemin , dit d'une voix effroyable : Par la mort , le premier qui soufflera , je le tue , et présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guillaume , qui conduisait le brancard. Un autre en fit autant à Julien , et un des hommes de pied coucha en joue la nièce du curé , qui cependant dormait dans son brancard fort paisiblement ; et ainsi fut exempté de l'effroyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite que les méchans che-

voux qui le portaient n'en avaient envie. Jamais le silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La nièce du curé était plus morte que vive; Guillaume et Julien pleuraient sans oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroyable vision des armes à feu, et le curé dormait toujours, comme je vous ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop, et prit le devant. Cependant le brancard gagna un bois à l'entrée duquel le cheval de devant, qui mourait peut-être de peur aussi bien que celui qui le menait, ou par belle malice, ou parce que l'on le faisait aller plus vite qu'il ne lui était permis par sa nature pesante et endormie; ce pauvre cheval donc mit le pied dans une ornière, et broncha si rudement que monsieur le curé s'en éveilla, et sa nièce tomba du brancard sur la maigre croupe de la haridelle. Le bon homme appela Julien, qui n'osa lui répondre; il appela sa nièce qui

n'avait garde d'ouvrir la bouche ; le paysan eut le cœur aussi dur que les autres ; et le curé se mit en colère tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu, mais je ne puis croire cela d'un curé du Bas-Maine. La nièce du curé s'était relevée de dessus la croupe du cheval, et avait repris sa place sans oser regarder son oncle ; et le cheval s'étant relevé vigoureusement, marchait plus fort qu'il n'avait jamais fait, nonobstant le bruit du curé qui criait de sa voix de lutin : Arrête, arrête. Ses cris redoublés excitaient le cheval et le faisaient aller encore plus vite, et cela faisait crier le curé encore plus fort. Il appelait tantôt Julien, tantôt Guillaume, et plus souvent que les autres, sa nièce, au nom de laquelle il joignait souvent l'épithète de double carogne. Elle eut pourtant bien parlé si elle eût voulu ; car celui qui lui faisait garder le silence si exactement, était allé joindre les gens de cheval, qui avaient

pris le devant , et qui étaient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas ; mais la peur de la carabine la rendait insensible aux injures de son oncle, qui se mit enfin à hurler , et à crier à l'aide et au meurtre , voyant qu'on lui désobéissait si opiniâtrement. Là-dessus les deux cavaliers qui avaient pris le devant , et que le fantassin avait fait revenir sur leurs pas , rejoignirent le brancard et le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume : Qui est le fou qui crie là-dedans ? Hélas ! monsieur , vous le savez mieux que moi , répondit le pauvre Guillaume. Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents , et le présenta à la nièce , lui commanda de se démasquer , et de lui dire qui elle était. Le curé qui voyait de son brancard tout ce qui se passait , et qui avait un procès avec un gentilhomme de ses voisins nommé de Laune , crut que c'était lui qui le voulait assassiner. Il se



mit donc à crier : Monsieur de Laune , si vous me tuez , je vous cite devant Dieu ; je suis sacré prêtre indigne , et vous serez excommunié comme un loup-garou . Cependant sa pauvre nièce se démasquait , et faisait voir au cavalier un visage effrayé qui lui était inconnu . Cela fit un effet à quoi l'on ne s'attendait point . Cet homme colère lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portait le devant du brancard , et d'un autre pistolet qu'il avait à l'arçon de sa selle , donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied , en disant : Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis . Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé et à son train . Il demanda confession ; Julien et Guillaume se mirent à genoux , et la nièce du curé se rangea auprès de son oncle . Mais ceux qui leur faisaient tant de peur les avait déjà quittés , et s'étaient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avaient pu courir , leur laissant en

dépôt celui qui avait été tué d'un coup de pistolet. Julien et Guillaume se levèrent en tremblant, et dirent au curé et à sa nièce, que les gens d'armes s'en étaient allés. Il fallut dételer le cheval de derrière afin que le brancard ne pencha pas tant sur le devant, et Guillaume fut envoyé en un bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le curé ne savait que penser de ce qui lui était arrivé; il ne pouvait deviner pourquoi on l'avait enlevé, pourquoi on l'avait quitté sans le voler, et pourquoi ce cavalier avait tué un des siens même dont le curé n'était pas si scandalisé que de son propre cheval tué, et qui, vraisemblablement, n'avait jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluait toujours que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner; et qu'il en aurait raison. Sa nièce lui soutenait que ce n'était point de Laune, qu'elle le connaissait bien; mais le curé voulait que ce fût

lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut-être aux témoins à gages qu'il espérait de trouver à Goron où il avait des parens. Comme ils contes-  
taient là-dessus, Julien, qui vit paraître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La nièce du curé, qui vit fuir Julien, crut qu'il en avait du sujet, et s'enfuit aussi : ce qui fit perdre au curé, la tramontane, ne sachant plus ce qu'il devait penser de tant d'événemens extraordinaires. Enfin, il vit aussi la cavalerie que Julien avait vue; et qui pis est, il vit qu'elle venait droit à lui. Cette troupe était composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avait un homme lié et garotté sur un méchant cheval, et défait comme ceux qu'on mène pendre. Le curé se mit à prier Dieu, et se recommanda de bon cœur à sa toute bonté, sans oublier le cheval qui lui restait; mais il fut bien étonné et rassuré tout ensemble

quand il reconnut la Rappinière et quelques-uns de ses archers. La Rappinière lui demanda ce qu'il faisait là, et si c'était lui qui avait tué l'homme qu'il voyait roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui était arrivé, et conclut encore que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner, de quoi la Rappinière verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort, et revint avec la nièce du curé et Julien qui s'étaient rassurés, et qui avaient rencontré Guillaume remenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre, où, tant qu'il vivra il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avait été tué, fut enterré je ne sais où; et la Rappinière, le Destin, la Rancune et l'Olive, les

archers et le prisonnier s'en retournèrent au Mans. Et voilà le succès de la chasse de la Rappinière et des comédiens , qui prirent un homme au lieu de prendre un lièvre.

## CHAPITRE XV.

*Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. Suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile.*

## SÉRÉNADE.

IL vous souviendra, s'il vous plaît, que dans le précédent chapitre, l'un de ceux qui avait enlevé le curé de Domfront avait quitté ses compagnons, et s'en était allé au galop je ne sais où. Comme il pressait extrêmement son cheval dans un chemin fort creux et fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venaient à lui. Il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, et tourna son cheval si court, et avec tant de précipitation, qu'il se cabra et se renversa sur son maître. La Rappinière et sa troupe (car c'étaient ceux qu'il avait vus) trouvèrent fort étrange

qu'un homme qui venait à eux si vite, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappinière, qui, de son naturel, en était fort susceptible, outre que sa charge l'obligeait à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon s'augmenta beaucoup quand, étant auprès de cet homme qui avait une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paraissait pas tant effrayé de sa chute, que de ce qu'il en avait des témoins. Comme il ne hasardait rien en augmentant sa peur, et qu'il savait faire sa charge mieux que prévôt du royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avait fait sa chute ; et la Rappinière et les siens remarquèrent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre moins entrepre-

nant que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de lui aider à se relever, et le fit lier et garotter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après, du curé de Domfront, dans le désordre que vous avez vu auprès d'un homme mort, et d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assurèrent qu'il ne s'était pas mépris ; à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Le Destin le regardait plus attentivement que les autres, pensant le connaître, et ne pouvant se remettre en mémoire où il l'avait vu. Il travailla en vain sa réminiscence durant le chemin ; il ne put y trouver ce qu'il recherchait. Enfin, ils arrivèrent au Mans, où la Rappinière fit emprisonner le prétendu criminel ; et les comédiens qui devaient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'hôte :



le poëte , qui était libéral comme un poëte , voulut payer le souper. Ragotin , qui se trouva dans l'hôtellerie , et qui ne s'en pouvait éloigner depuis qu'il était amoureux de l'Étoile , en fut convié par le poëte , qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avaient été spectateurs de la bataille qui s'était donnée la nuit précédente , en chemise , entre les comédiens et la famille de l'hôte. Un peu devant le souper , la bonne compagnie , qui était déjà dans l'hôtellerie , augmenta d'un opérateur et de son train , qui était<sup>e</sup> composé de sa femme , d'une vieille servante maure , d'un singe et de deux valets. La Rancune le connaissait il y avait long-temps , ils se firent force caresse ; et le poëte , qui faisait aisément connaissance , ne quitta point l'opérateur et sa femme , qu'à force de complimens pompeux , et qui ne disaient pourtant pas grand'chose , il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feraient l'honneur de souper avec

lui. On soupa ; il ne s'y passa rien de remarquable ; on y but beaucoup , et on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Étoile , ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala , et parla fort peu durant le souper , quoique le poète lui donnât une belle matière à contester , blâmant tout net les vers de Théophile , dont Ragotin était grand admirateur. Les comédiennes firent quelque temps conversation avec la femme de l'opérateur , qui était espagnole , et n'était pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre , où le Destin les conduisit pour achever son histoire , que la Caverne et sa fille mouraient d'impatience d'entendre. L'Étoile cependant se mit à étudier son rôle ; et le Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit , où la Caverne et sa fille s'assirent , reprit son histoire en cette sorte :

Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux et bien en peine de l'effet que ma lettre

aurait fait dans l'esprit de Léonore , et de sa mère; vous m'allez voir encore plus amoureux, et le plus désespéré de tous les hommes. J'allais voir tous les jours mademoiselle de la Boissière et sa fille, si aveuglé de ma passion, que je ne remarquais point la froideur que l'on avait pour moi, et considérais encore moins que mes trop fréquentes visites pouvaient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissière s'en trouvait fort importunée depuis que Saint-Far lui avait appris qui j'étais; mais elle ne pouvait civilement me défendre sa maison, après ce qui m'était arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que je puis juger parce qu'elle a fait depuis, je lui faisais pitié, et elle ne suivait pas, en cela, les sentimens de sa mère, qui ne la perdait jamais de vue, afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que

sa mère, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi, je souffrais comme une ame damnée, et mes fréquentes visites ne me servaient qu'à me rendre plus odieux à ceux à qui je voulais plaire. Un jour que mademoiselle de la Boissière reçut des lettres de France, qui l'obligeaient à sortir aussitôt qu'elle les eût lues, elle envoya louer un carrosse, et chercher le seigneur Stéphanon pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule depuis la fâcheuse rencontre où je l'avais servie. J'étais plus prêt et plus propre à lui servir d'écuyer que celui qu'elle envoyait chercher; mais elle ne voulait pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle se voulait défaire. Par bonheur Stéphanon ne se trouva point, et elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle était de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrissse; ce que je fis avec autant de joie qu'elle avait de dépit d'être réduite à me

mener avec elle. Je la menai chez un cardinal qui était lors protecteur de France, et qui lui donna heureusement audience aussitôt qu'elle la lui eût fait demander. Il fallait que son affaire fût d'importance, et qu'elle ne fût pas sans difficulté; car elle fut long-temps à lui parler en particulier dans une espèce de grotte, où plutôt une fontaine couverte qui était au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avaient suivi ce cardinal, se promenaient dans les endroits du jardin qui leur plaisaient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, seul avec la belle Léonore, comme j'avais tant souhaité de fois, et pourtant encore moins hardi que je n'avais jamais été. Je ne sais si elle s'en aperçut, et si ce fut par bonté qu'elle parla la première. Ma mère, me dit-elle, aura bien du sujet de quereller le seigneur Stéphano de nous avoir aujourd'hui manqué, et d'être cause que nous vous donnons tant de peinc. Et

moi, je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, sans y penser, la plus grande félicité dont je jouirai jamais. Je vous ai assez d'obligation, repartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux : dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. J'aurais peur, lui dis-je, que vous ne la fissiez cesser. Moi ! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse ; et quand je la serais pour tout autre, je ne la serais jamais pour une personne qui a mis sa vie au hasard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. Et par quelle autre motif m'opposerais-je à votre félicité, reprit-elle ? Par mépris, lui dis-je. Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserais, et de quelle façon le mépris que je ferais de quelque chose, vous la rendrait moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expli-

quer, lui répondis-je; mais je ne sais si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point, me dit-elle; car quand on doute si on voudra bien entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est pas intelligible, ou qu'elle peut déplaire. Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je lui pouvais répondre, songeant bien moins à ce qu'elle me disait, qu'à sa mère qui pouvait revenir, et me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin, je m'enhardis, et sans employer plus de temps en une conversation qui ne me conduisait pas assez vite où je voulais aller, je lui dis, sans répondre à ses dernières paroles : qu'il y avait long-temps que je cherchais l'occasion de lui parler pour lui confirmer ce que j'avais pris la hardiesse de lui écrire, et que je ne me serais jamais hasardé à cela, si je n'avais su qu'elle avait lu ma lettre. Je lui ai redit ensuite une grande partie de ce que je lui

avais écrit; et ajoutai qu'étant prêt de partir pour la guerre que le pape faisait à quelques princes d'Italie, et étant résolu d'y mourir, puisque je n'étais pas digne de vivre pour elle, je la priais de m'apprendre les sentimens qu'elle aurait eus pour moi, si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avais eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougissant, que ma mort ne lui serait pas indifférente; et si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, ajouta-t-elle, conservez-nous-en un qui nous a été si utile; ou du moins si vous êtes si pressé de mourir, pour une raison plus forte que celle que vous me venez de dire, différez votre mort jusque à tant que nous nous soyons revus en France, où je dois bientôt retourner avec ma mère. Je la pressai de me dire plus clairement les sentimens qu'elle avait pour moi; mais sa mère se trouva lors si près de nous, qu'elle n'eût pu me répondre quand



elle eût voulu. Mademoiselle de la Boissière me fit une mine assez froide, à cause, peut-être, que j'avais eu le temps d'entretenir Léonore en particulier ; et cette belle fille même me parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de temps chez elles. Je les quittai le plus content du monde, et tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour, de la réponse de Léonore. Le lendemain je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume : on me dit qu'elles étaient sorties ; et on me dit la même chose trois jours de suite que j'y retournai sans me rebuter. Enfin, le seigneur Stéphanon me conseilla de n'y aller plus, parce que mademoiselle de la Boissière ne permettait pas que je visse sa fille ; ajoutant qu'il me croyait trop raisonnable pour m'aller faire donner un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mère de Léonore l'avait trouvée qui m'écrivait une lettre, et après

l'avoir fort maltraitée, elle avait donné ordre à ses gens de me dire qu'elles n'y étaient pas, toutes les fois que je les viendrais voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avait rendu Saint-Far, et que depuis ce temps-là mes visites avaient fort importuné la mère. Pour la fille, Stéphanon m'assura de sa part que son mérite lui eût fait oublier ma fortune, si sa mère eût été aussi peu intéressée qu'elle. Je ne vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles : je m'affligeai autant que si l'on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder ; je m'emportai contre Saint-Far, et je songeai même à me battre contre lui ; mais enfin, me remettant devant les yeux ce que je devais à son père et à son frère, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, et je m'ennuyais partout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes

une campagne dans l'armée du pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle avait toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchais, et j'acquis quelque réputation que je ne cherchais point, et qui m'aurait satisfait en un autre temps; mais pour lors, rien ne me pouvait satisfaire que le souvenir de Léonore. Verville et Saint-Far furent obligés de retourner en France, où le baron d'Arques les reçut en père idolâtre de ses enfans. Ma mère me reçut fort froidement. Pour mon père, il se tenait à Paris chez le comte de Glaris, qui l'avait choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques, qui avait su ce que j'avais fait dans la guerre d'Italie, où même j'avais sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon père à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avait fait sa femme.

Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au comte écossais; mais mon père me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étais trop brave, que j'avais la mine d'être glorieux, et que j'aurais mieux fait d'apprendre un métier que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours-là n'étaient guère agréables à un jeune homme qui avait été bien élevé, qui s'était mis en quelque réputation à la guerre, et enfin, qui avait osé aimer une fort belle fille, et même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentimens de respect et d'amitié que l'on doit avoir pour un père, n'empêchèrent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me caressant de la sorte que je vous viens de

dire ; et puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir. Je n'eus pas grand'peine à me résoudre de lui obéir. Je le quittai, et m'en allai voir monsieur de Saint-Sauveur, qui me reçut en père. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, et me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligèrent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, en une fort belle maison que l'on avait bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres, qui ont rendu ce faubourg-là aussi beau que la ville. Saint-Far et Verville faisaient leur cour, allaient au Cours, ou en visite, et faisaient tout ce que font les jeunes gens de leur condition, en cette grande ville, qui fait passer pour campagnards les habitans des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnais point, je m'allais exercer dans toutes les salles des tircurs d'armes,

ou bien j'allais à la comédie : ce qui est cause, peut-être, de ce que je suis passable comédien. Un jour Verville me tira en particulier, et me découvrit qu'il était devenu fort amoureux d'une demoiselle qui demeurait dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avait un frère nommé Saldagne, qui était aussi jaloux d'elle, et d'une autre sœur qu'elle avait, que s'il eût été leur mari ; et il me dit, de plus, qu'il avait fait assez de progrès auprès d'elle pour l'avoir persuadé de lui donner, la nuit suivante, entrée dans son jardin, qui répondait par une porte de derrière à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner et de faire tout ce que je pourrais pour me mettre aux bonnes grâces de la fille qu'elle devait avoir avec elle. Je ne pouvais refuser à l'amitié que m'avait toujours témoigné Verville, de faire tout ce qu'il voulait. Nous sortîmes par la porte

de derrière de notre jardin, sur les dix heures du soir, et fûmes reçus dans celui où l'on nous attendait, par la maîtresse et la suivante. La pauvre demoiselle de Saldagne tremblait comme la feuille, et n'osait parler; Verville n'était guère plus assuré; la suivante ne disait mot, et moi qui n'étais là que pour accompagner Verville, je ne parlais point et n'en avais pas envie. Enfin, Verville s'évertua et mena sa maîtresse dans une allée couverte, après avoir bien recommandé à la suivante et à moi, de faire bon guet; ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes assez long-temps sans nous dire la moindre parole l'un à l'autre. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amans. Verville me demanda assez haut, si j'avais bien entretenu madame Madelon. Je lui répondis que je ne croyais pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non assurément, dit aussitôt la soubrette, car il ne m'a encore

rien dit : Verville s'en mit à rire , et assura cette Madelon que je valais bien la peine que l'on fit conversation avec moi, quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole, et dit que sa femme-de-chambre n'était pas aussi une fille à mépriser ; et là dessus ces amans bienheureux nous quittèrent , nous recommandant bien de prendre garde que l'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante qui m'allait demander, sans doute, combien je gagnais de gages ; quelles servantes je connaissais dans le quartier ; si je savais des chansons nouvelles, et si j'avais bien des profits avec mon maître. Je m'attendais, après cela, d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne, et tous les défauts, tant de lui, que de ses sœurs ; car peu de suivans se rencontrent ensemble sans se dire tout ce qu'ils savent de leurs maîtres, et sans trouver à redire au peu de



soin qu'ils ont de faire leur fortune ; et celles de leurs gens ; mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante qui me dit d'abord : Je te conjure , esprit muet , de me confesser si tu es valet ; et si tu es valet , par quelle vertu admirable tu t'es empêché jusqu'à cette heure de me dire du mal de ton maître. Ces paroles si extraordinaires en la bouche d'une femme-de-chambre , me surprirent : je lui demandai de quelle autorité elle se mêlait de m'exorciser. Je vois bien , me dit-elle , que tu es un esprit opiniâtre , et qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc , esprit rebelle , par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisans et glorieux , dis-moi qui tu es ? Je suis un pauvre garçon , lui répondis-je , qui voudrais bien être endormi dans mon lit. Je vois bien , répartit-elle , que j'aurai bien de la peine à te connaître ; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guère galant ; car , ajouta-t-elle , ne me de-

vais-tu pas parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main, te faire donner deux ou trois soufflets, autant de coups de pieds, te faire bien égratigner; enfin, t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune? Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serais ravi de porter les marques; mais il y en a aussi que je ne voudrais pas seulement envisager, de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire, reprit-elle, que je suis peut-être laide: hé! monsieur le difficile, ne sais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris? Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je me puisse repentir le jour. Et si je suis belle, me dit-elle? Je ne vous aurais pas porté assez de respect, lui dis-je; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paraître, vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes. Et servirais-tu bien une fille de mérite dans les formes, me demanda-t-elle? Mieux qu'homme du



monde , lui dis-je , pourvu que je l'aimasse. Que t'importe , ajouta-t-elle , pourvu que tu en fusses aimé. Il faut que l'un et l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerais , lui repartis-je. Vraiment , dit-elle , si je dois juger du maître par le valet , ma maîtresse a bien choisi en monsieur Verville , et sa servante , pour qui tu te radouciras , aurait grand sujet de faire l'importante. Ce n'est pas assez de m'ouïr parler , lui dis-je , il faut aussi me voir. Je crois répartit-elle , qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage ; car monsieur de Saldagne heurtait à grands coups à la porte de la rue , que l'on ne se hâtait point d'ouvrir par l'ordre de sa sœur , qui voulait avoir le temps de regagner sa chambre. La demoiselle et la femme-de-chambre se retirèrent si troublées , et avec tant de précipitation , qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que

je l'accompagnasse en sa chambre aussitôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux et plus satisfait. Il m'exagera l'esprit de sa maîtresse, et me dit qu'il n'aurait point l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin, il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses, et je ne pus m'aller coucher qu'alors que le point du jour commença de paraître. Pour moi, j'étais fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation, et je vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle était belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyais tous les jours dans Paris. Nous dormîmes, Verville et moi, jusqu'à midi. Il écrivit, aussitôt qu'il fut éveillé, à mademoiselle de Saldaque, et envoya sa lettre par son valet, qui en avait déjà porté d'autres, et qui avait correspondance avec sa femme-de-cham-

bre. Ce valet était bas-breton , d'une figure fort désagréable , et d'un esprit qui l'était encore plus. Il me vint en l'esprit , quand je le vis partir , que si la fille que j'avais entretenue le voyait vilain comme il était , et parlait un moment à lui , qu'assurément elle ne le soupçonnerait point d'être celui qui avait accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot : il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée , qui s'appelait mademoiselle de Lery , à qui elle avait fait confidence de l'amour que Verville avait pour elle. Comme il attendait sa réponse , monsieur de Saldagne fut ouï chanter sur le degré. Il venait à la chambre de ses sœurs , qui cachèrent à la hâte notre breton dans une garde-robe. Le frère ne fut pas longtemps avec ses sœurs , et le breton fut tiré de sa cachette. Mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville , et mademoiselle de

Lery fit conversation avec le breton, qui, sans doute, ne la divertit guère. Sa sœur, qui avait achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet par lequel elle lui promettait de l'attendre à la même heure dans le même jardin. Aussitôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avait donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, et je me vis en tête la même personne que j'avais entretenue, et que j'avais trouvée si spirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avait fait; et je vous avoue que le son de sa voix, et la façon dont elle disait les choses, me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvait croire que je fusse le bas-breton qu'elle avait vu, ni comprendre pourquoi j'avais plus d'esprit la nuit que le jour; car le breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui

avait fait grande peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui protestant que je n'avais pas tant eu de peur pour moi, que pour mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvait avoir que je ne fusse pas le valet de Verville, et je remarquai que depuis cela, elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne était un terrible homme; et que s'étant trouvé fort jeune sans père ni mère, avec beaucoup de biens et peu de parens, il exerçait une grande tyrannie sur ses sœurs, pour les obliger à se faire religieuses, les traitant non pas seulement en père injuste, mais en mari jaloux et insupportable. Je lui allais parler à mon tour du baron d'Arques et de ses enfans, quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit, et nous vîmes entrer monsieur de Saldagne, suivi de deux laquais, dont l'un lui portait un flambeau.

Il revenait d'un logis qui était au bout de la rue, dans la même ligne du sien et du nôtre, où l'on jouait tous les jours, et où Saint-Far allait souvent se divertir. Ils y avaient joué ce jour-là l'un et l'autre; et Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure, était rentré dans son logis par la porte de derrière contre sa coutume, et l'ayant trouvée ouverte, nous avait surpris, comme je vous viens de dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne et de ses gens. La demoiselle demeura dans le jardin sous prétexte de prendre le frais, et pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser. Cependant Verville, ayant escaladé la muraille par une treille, s'était jeté de l'autre côté; mais un troisième laquais de Saldagne, qui n'était pas encore entré, le vit sauter, et ne manqua



pas de venir dire à son maître qu'il venait de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même temps on m'ouït tomber dans le jardin fort rudement; la même treille par laquelle s'était sauvé Verville, s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chute, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étaient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avait entendu, suivi de ses trois laquais, et voyant un homme l'épée à la main (car aussitôt que je fus relevé, je m'étais mis en état de me défendre), il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étais pas aisé à battre. Le laquais qui portait le flambeau s'avança plus que les autres : cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même français qui m'avait voulu autrefois assassiner dans Rome pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous ai tantôt dit. Il me reconnut

aussi; et ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperais pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts, et alors je me trouvai fort pressé, outre que je m'étais quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, en lâchant le pied, un cabinet dans lequel j'avais vu entrer la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet, quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage quand je vis que je ne pouvais être attaqué que par la porte du cabinet, qui était assez étroite. Je blessai Saldagne à une main, et le plus opiniâtre de ses laquais en un bras; ce qui me fit donner un peu de relâche. Je n'espérais pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tuerait à coups de pistolets, quand je leur aurais bien donné de la peine, à coups d'épée; mais Verville vint à mon

secours. Il ne s'était point voulu retirer dans son logis sans moi ; et ayant ouï la rumeur et le bruit des épées , il était venu me tirer du péril où il m'avait mis , ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avait déjà fait connaissance, crut qu'il le venait secourir comme son ami et son voisin ; il s'en tint fort obligé , et lui dit en l'abordant, vous voyez, monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter : qu'il était son serviteur contre tout autre , mais qu'il n'était-là qu'en l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne, enragé de s'être trompé, lui dit en jurant qu'il viendrait bien à bout lui seul de deux traîtres , et en même temps chargea Verville de furie , qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami ; et surprenant le laquais qui portait le flambeau, je ne le voulus pas tuer , je me contentai de lui

donner un estremaçon sur la tête , qui l'effraya si fort qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne , criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne, au même temps que la lumière du flambeau nous manqua , je le vis tomber dans une palissade , soit que Verville l'eût blessé, ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever , mais bien de nous retirer bien vite. La sœur de Saldagne, que j'avais vue dans le cabinet, et qui savait bien que son frère était homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors, et vint nous prier , parlant bas, et fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, et nous ne la fermâmes point , pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir si nous étions obligés de sortir. Il y avait dans notre jardin une salle

basse peinte , et fort enjolivée , où l'on mangeait en été , et qui était détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres et moi y faisons quelquefois des armes ; et comme c'était le lieu le plus agréable de la maison , le baron d'Arques , ses enfans et moi en avions chacun une clef , afin que les valets n'y entrassent point , et que les livres et les meubles qui y étaient fussent en sûreté. Ce fut-là où nous mêmes notre demoiselle , qui ne pouvait se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté et à la nôtre , et que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller son valet breton , qui avait fait la débauche. Aussitôt qu'il nous eut allumé de la chandelle , nous songeâmes quelque temps à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne ; enfin , nous résolûmes de la mettre dans ma chambre , qui était au haut du logis , et qui n'était fréquentée que de mon valet et de moi. Nous

retournâmes à la salle du jardin avec de la lumière. Verville fit un grand cri en y entrant, ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il avait; car j'ouis parler à la porte de la salle que quelqu'un ouvrit à l'instant que j'éteignais ma chandelle. Verville demanda, qui va là? Son frère Saint-Far nous répondit: c'est moi; que diable faites vous ici sans chandelle à l'heure qu'il est? Je m'entretenais avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville; et moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir aussi, et viens occuper la salle à mon tour, je vous prie de m'y laisser tout seul. Nous ne nous fîmes pas prier deux fois. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entre elle et Saint-Far, qui entra en même temps. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer, et revins trouver Verville dans la sienne, où son valet ralluma de la

chandelle. Verville me dit , avec un visage affligé , qu'il fallait incessamment qu'il retournât chez Saldagne ; et qu'en voulez-vous faire , lui dis-je , l'achever ? Ah ! mon pauvre Garigues , s'écria-t-il , je suis le plus malheureux homme du monde si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frère : et y est-elle encore , puisqu'elle est dans ma chambre , lui répondis-je ? Plût à Dieu que cela fût , me dit-il en soupirant. Je crois que vous rêvez , lui répartis-je ? Je ne rêve point , reprit-il ; nous avons pris la sœur aînée de mademoiselle de Saldagne pour elle. Quoi , lui dis-je aussitôt , n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus assuré , me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frère , lui répondis-je , puisque la sœur que vous demandez est dans ma chambre. Ah ! Garigues , s'écria-t-il encore , je sais bien

ce que j'ai vu. Et moi aussi, lui dis-je ; et pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiselle de Saldagne. Il me dit que j'étais fou , et me suivit le plus affligé homme du monde . Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction , quand je vis dans ma chambre une demoiselle que je n'avais jamais vue , et qui n'était point celle que j'avais amenée. Verville en fut aussi étonné que moi ; mais en récompense le plus satisfait homme du monde , car il se trouva avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'était lui qui s'était trompé : mais je ne pouvais lui répondre , ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avais toujours accompagnée , s'était transformée en une autre , à venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardais attentivement la maîtresse de Verville , qui n'était point assurément celle que nous avions tirée de



chez Saldagne, et qui même ne lui ressemblait pas. Verville, me voyant si éperdu : Qu'as-tu donc, me dit-il ? Je te confesse, encore une fois, que je me suis trompé. Je le suis plus que vous ; si mademoiselle de Saldagne est entrée céans avec nous, lui répondis-je. Et avec qui donc, reprit-il ? Je ne sais, lui dis-je, ni qui le peut savoir que mademoiselle même. Je ne sais pas aussi avec qui je suis venue, si ce n'est avec monsieur, nous dit alors mademoiselle de Saldagne, parlant de moi, car, continua-t-elle, ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frère ; c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti ; je ne sais pas si les plaintes de mon frère en furent cause, ou si nos laquais, qui entrèrent en même temps que lui, l'avaient averti de ce qui s'était passé. Il fit porter mon frère dans sa chambre, et ma femme-de-chambre m'étant venu apprendre ce que je vous

viens de dire, et qu'elle avait remarqué que cet homme était de la connaissance de mon frère et de nos voisins, je l'allai attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez lui jusqu'au lendemain, que je me ferais conduire chez une dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frère, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire partout où je voudrais, et me promit de me protéger contre mon frère, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez. Ce que nous dit mademoiselle de Saldague ne m'éclaircit pas entièrement; mais, au moins, aida-t-elle beaucoup à me faire devenir à peu près de quelle façon la chose était arrivée. Pour

Verville, il avait été si attentif à considérer sa maîtresse, qu'il ne l'avait été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il se mit à lui dire cent douceurs, sans se mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle était venue dans ma chambre. Je pris de la lumière, et les laissant ensemble, je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far, quand bien il me devrait dire quelque chose de désobligeant, selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver, au lieu de lui, la même demoiselle que je savais très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir tout en désordre, comme une personne à qui on a fait une violence : sa coiffure était toute dé faite, et le mouchoir qui lui couvrait la gorge était sanglant en quelques endroits, aussi bien que son visage. Verville, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit paraître, ne m'approche point, si ce n'est pour me

tuer : tu feras bien mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disais avoir pour ma sœur ? O que la complaisance que j'ai eue pour ses folies me coûte bon ! et quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus ! Mais que délibères-tu, me dit-elle encore, me voyant tout étonné ? as-tu quelques remords de ta mauvaise action ? si cela est, je l'oublierai de bon cœur : tu es jeune, et j'ai été trop imprudente de me fier en la discrétion d'un homme de ton âge.

Remets-moi donc chez mon frère, je t'en conjure ; tout violent qu'il est, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal, ou plutôt un ennemi mortel de notre

maison , qui n'a pu être satisfait d'une fille séduite et d'un gentilhomme assassiné , si tu n'y ajoutais un plus grand crime. En achevant ces paroles , qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence , elle se mit à pleurer avec tant de violence , que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut là où j'achevais de perdre le peu d'esprit que j'avais conservé en une si grande confusion; et si elle n'eût cessé de parler d'elle-même , je n'eusse jamais osé l'interrompre , de la façon que j'étais étonné ; et de l'autorité avec laquelle elle m'avait fait tous ces reproches. Mademoiselle , lui répondis-je , non-seulement je ne suis point Verville , mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action comme celle dont vous vous plaignez. Quoi , reprit-elle , tu n'es point Verville ? Je ne t'ai point vu aux mains avec mon frère ? Un gentilhomme n'est point venu à ton secours ? Et tu ne

m'as point conduite céans à ma prière, où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi et de moi? Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la suffoquait. Pour moi, je ne fus jamais en plus grande peine, ne pouvant comprendre comme elle connaissait Verville, et ne le connaissait point. Je lui dis que la violence qu'on lui avait faite m'était inconnue; et puisqu'elle était sœur de monsieur de Saldagne, que je la menerais, si elle le voulait, où était sa sœur. Comme j'achevais de parler, je vis entrer dans la salle Verville et mademoiselle de Saldagne, qui voulait absolument qu'on la ramenât chez son frère: je ne sais pas d'où lui était venu une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussitôt qu'elles se virent, et se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y aurait de faire

ouvrir chez monsieur de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle était, outre le péril qu'il y avait pour elles entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvait être découvertes; que le jour allait bientôt paraître; et que selon les nouvelles que l'on aurait de Saldagne, on aviserait à ce qu'on aurait à faire. Verville n'eut pas grande peine à les faire descendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre, où, après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettaient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avait faite à mademoiselle de Lery venait infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop, Verville et moi, qu'il était encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avait

joné dans la même maison où Saldagne avait perdu son argent, et passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'était rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avaient fait le récit de ce qui était arrivé à leur maître, qu'ils assuraient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avaient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, et ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avait prié de la mettre à couvert des violences de son frère, et était venue avec lui, comme avait fait sa sœur avec nous. Il avait donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous ai dit; et parce qu'il n'avait pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle, que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, et que



par hasard les deux sœurs se trouvèrent l'une auprès de l'autre quand il entra , et quand nous sortîmes , je trouvai sous ma main la sienne au même temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre ; et ainsi les demoiselles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faisable , que j'avais éteint la lumière , et qu'elles étaient vêtues l'une comme l'autre ; et si éperdues , aussi bien que nous , qu'elles ne savaient ce qu'elles faisaient. Aussitôt que nous l'eûmes laissé dans la salle , se voyant seul avec une fort belle fille , et ayant bien plus d'instinct que de raison , et pour parler de lui comme il mérite , étant la brutalité même , il avait voulu profiter de l'occasion sans considérer ce qui en pourrait arriver , et qu'il faisait une outrage irréparable à une fille de condition qui s'était mise entre ses bras comme dans un asile. Sa brutalité fut punie comme elle le méritait. Mademoiselle de Lery se défendit en lionne , le

mordit, l'égratigna, et le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher, et s'endormait aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de savoir comment mademoiselle de Lery se trouvait dans le jardin quand son frère nous y surprit, elle qui n'y était point venue comme avait fait sa sœur. C'est ce qui m'embarassait aussi bien que vous ; mais j'appris de l'une et de l'autre, que mademoiselle de Lery avait accompagné sa sœur dans le jardin, pour ne se lier à la discrétion d'une servante ; et c'était elle que j'avais entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avais trouvé tant d'esprit en une femme-de-chambre ; et mademoiselle de Lery m'avoua qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin, et m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de

Verville qui lui avait fait voir qu'il n'avait guère d'esprit, et qu'elle prenait encore le lendemain pour moi, l'avait extrêmement étonné. Depuis ce temps-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime, et j'ose dire qu'elle était pour le moins aussi aise que moi de ce que nous nous pouvions aimer avec plus d'égalité et de proportion, que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre, où elles s'endormirent si elles voulurent, et nous allâmes songer, Verville et moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi, qui n'étais point amoureux comme Verville, je mourais d'envie de dormir; mais il n'y avait pas apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avais un laquais aussi avisé que le valet-de-chambre de Verville était maladroit. Je l'instruisis

autant que je pus , et l'envoyai découvrir ce qui se passait chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit , et nous rapporta que les gens de Saldagne disaient que les voleurs l'avaient fort blessé , et que l'on ne parlait non plus de ses sœurs que si jamais il n'en eût eu , soit qu'il ne se souciât point d'elles , ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler pour étouffer le bruit d'une chose qui lui était si désavantageuse. Je vois bien qu'il y aura ici du duel , me dit alors Verville. Et peut-être de l'assassinat , lui répondis-je : et là-dessus je lui appris que Saldagne était le même qui m'avait voulu assassiner dans Rome ; que nous nous étions reconnus l'un l'autre ; et j'ajoutai que s'il croyait que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie , comme il y avait grande apparence , qu'absolument il ne soupçonnait rien encore de l'intelligence que ses sœurs avaient avec nous. J'allai rendre compte à ces

pauvres filles de ce que nous avons appris ; et cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentimens, et si nous avons bien deviné. Il trouva qu'il avait le visage fort égratigné ; mais quelque question que Verville lui pût faire, il n'en put tirer autre chose , sinon que, revenant de jouer , il avait trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte , sa maison en rumeur, et lui fort blessé entre les bras de ses gens , qui le portaient dans sa chambre. Voilà un grand accident , lui dit Verville, et ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles , je veux leur aller rendre visite. Que m'importe , lui répondit ce brutal , qui se mit ensuite à siffler sans plus rien répondre à son frère, pour tout ce qu'il lui put dire. Verville le quitta , et revint dans ma chambre , où j'employais toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéraient, et n'attendaient que des violences

extrêmes de l'étrange humeur de leur frère, qui était sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla quérir à manger dans le prochain cabaret, ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tinmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle était au haut du logis, et éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse; mais à cause de l'aventure fâcheuse qui leur était arrivée, elles avaient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudraient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissaient, et Saint-Far, que nous observions, l'allait visiter tous les jours. Verville ne bougeait de ma chambre, à quoi on ne prenait pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent des

jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentait tous les jours pour mademoiselle de Saldagne, et elle l'aimait autant qu'elle en était aimée. Je ne déplaisais pas à sa sœur aînée, et elle ne m'était pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avais pour Léonore fût diminuée, mais je n'espérais plus rien de ce côté-là; et quand je l'aurais pu posséder, j'aurais fait conscience de la rendre malheureuse. Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui le voulait voir l'épée à la main, et qui l'attendait avec un de ses amis, dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville était prié de ne se servir point d'un autre que de moi; ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous voulait prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon était assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il savait faire; mais Verville ne s'y voulut pas arrêter, ayant résolu de lui donner

toutes sortes de satisfactions , et d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya quérir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Salda-gne nous attendait, et où Verville fut bien étonné de trouver son frère qui serrait son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions ni prières pour faire passer les choses par accommodement; il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étais au désespoir de tirer l'épée contre lui, et je ne répondis qu'avec des soumissions et des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin, il me dit brutalement que je lui avais toujours déplu, et que pour regagner ses bonnes grâces, il fallait que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelques temps, résolu d'éviter d'en venir aux prises, au



péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention ; il tomba à mes pieds. Je le laissai relever, et cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin, m'ayant blessé légèrement à une épaule, il me cria comme aurait fait un laquais, que j'en tenais, avec un emportement si insolent, que ma patience se lassa. Je le pressai, et l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui, que je pus lui saisir la garde de son épée. Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il était, quoique je lui représentasse que nous devons aller séparer son frère et Saldagne, qui se roulaient l'un sur l'autre ; mais je vis bien qu'il fallait agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, et je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée, que je jetai assez loin de lui. Je courus aussitôt au

secours de Verville, qui était aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venaient à nous. Saldagne fut désarmé, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'était le généreux Saint-Far qui se servait si lâchement de l'épée que je lui avais laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment; je lui en portai un qui lui fit une grande blessure. Le baron d'Arques qui survint à l'heure même, et qui vit que je blessais son fils, m'en voulait d'autant plus de mal, qu'il m'avait toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi, et me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étaient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis; mais il eût fallu céder au nombre si Verville, le plus généreux ami du monde, ne se fût mis entre eux et moi, au péril de sa vie. Il donna un grand es-

tramaçon sur les oreilles de son valet, qui me pressait plus que les autres, pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au baron d'Arques : cela ne le fléchit point. Il m'appela coquin, ingrat, et me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté, que tout coquin et tout ingrat que j'étais, j'avais donné la vie à son fils, et que je ne l'avais blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son père que je n'avais pas tort ; mais il dit toujours qu'il ne me voulait jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le carrosse où l'on avait mis Saint-Far ; et Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos princes, où il avait des amis, et se retira chez son père. Monsieur de Saint-Sauveur m'envoya, la nuit même, un carrosse, et me reçut en son

logis secrètement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, et me conta que son père avait été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne, qu'il avait trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite, avec grande joie, que l'affaire s'accommoderait par un double mariage, aussitôt que son frère serait guéri, qui n'était pas blessé en lieu dangereux ; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne ; et pour son père, qu'il n'était plus en colère, et était bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri pour avoir part à tant de réjouissances ; mais je lui répondis que je ne pouvais plus demeurer dans un pays où l'on pouvait me reprocher ma basse naissance, comme avait fait son père, et que je quitterais bientôt le royaume pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentimens d'honneur

que son exemple m'avait donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea ; mais un homme amoureux n'est pas long-temps occupé par une autre passion que l'amour. Le Destin continuait ainsi son histoire, quand on ouït tirer dans la rue un coup d'arquebuse , et tout aussitôt jouer des orgues. Cet instrument, qui peut-être n'avait point encore été ouï à la porte d'une hôtellerie , fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuse avait éveillés. On continuait toujours de jouer des orgues , et ceux qui s'y connaissaient remarquèrent même que l'organiste jouait au chant d'église. Personne ne pouvait rien comprendre en cette dévote sérénade , qui , pourtant, n'était pas encore bien reconnue pour telle ; mais on n'en douta plus quand on ouït deux méchantes voix , dont l'une chantait le dessus , et l'autre râlait une basse. Ces deux voix de lutin se joignirent aux orgues , et firent un concert à faire

hurler tous les chiens du pays. Ils chantèrent :

Allons de nos voix et de nos luts d'ivoire  
Ravir les esprits.

et le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on ouït la voix de quelqu'un qui parlait bas le plus haut qu'il pouvait, en reprochant aux chantres qu'ils chantaient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait qu'ils chantassent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même personne ; il faut chanter, puisqu'on vous paie bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changèrent de ton, et on ouït un bel *Exaudiat* qui fut chanté fort dévotement. Personne des auditeurs n'avait encore osé parler de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tû en une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut : on fait donc ici

le service divin dans les rues ? Quelqu'un des écoutans prit la parole , et dit que l'on pouvait proprement appeler cela chanter ténèbres. Un autre ajouta que c'était une procession de nuit ; enfin , tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musique , sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnait , et encore moins à qui , ni pourquoi. Cependant l'*Exordiat* avançait toujours chemin , lorsque dix ou douze chiens , qui suivaient une chienne de mauvaise vie , vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des musiciens ; et comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas long-temps d'accord , après avoir grondé et juré quelque temps les uns contre les autres , enfin , tout d'un coup , ils se pillèrent avec tant d'auimosité et de furie , que les musiciens craignirent pour leurs jambes , et gagnèrent au pied , laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amans immodérés n'en usèrent

pas bien ; ils renversèrent une table à tréteaux qui soutenait la machine harmonieuse, et je ne voudrais pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe, et ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connaissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce. Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, et voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table et les tréteaux. Comme ses valets et lui s'occupaient à cette œuvre charitable, l'organiste revint à ses orgues accompagné de trois personnes, entre lesquelles il y avait une femme et un homme qui se cachait le nez de son manteau. Cet homme était le véritable Ragotin, qui avait voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Étoile, et s'était adressé pour cela à un petit châtre, or-



ganiste d'une église. Ce fut ce monstre, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, et qui joua des orgues que sa servante avait apportées : un enfant de chœur, qui avait déjà mué, chanta la basse, et tout cela pour le prix et somme de deux testons, tant il faisait cher vivre dans ce bon pays du Maine. Aussitôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade, il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étaient aux fenêtres de l'hôtellerie : c'est donc vous, M. Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte ? Vous feriez bien mieux de dormir, et de laisser dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit qu'il le prenait pour un autre ; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignait de vouloir nier. Cependant l'organiste, qui trouva ses orgues rompues, et qui était fort en colère, comme sont tous les animaux imberbes, dit à Ragotin, en jurant, qu'il les lui fallait payer. Ra-

gotin lui répondit qu'il se moquait de cela. Ce n'est pourtant pas moquerie , répartit le châtré , je veux être payé. L'hôte et ses valets donnèrent leurs voix pour lui ; mais Ragotin leur apprit , comme à des ignorans , que cela ne se pratiquait point en sérénade ; et cela dit, s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré , qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, et suivi de l'enfant de chœur qui portait les deux tréteaux. L'hôtellerie fut fermée ; le Destin donna le bon soir aux comédiennes , et remit la fin de son histoire à la première occasion.

---

## CHAPITRE XVI.

*L'ouverture<sup>1</sup> du théâtre , et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.*

LE lendemain, les comédiens s'assemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupaient dans l'hôtellerie pour répéter la comédie qui se devait représenter après dîner. La Rancune, à qui Ragotin avait déjà fait confidence de la sérénade, et qui avait fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manquerait pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée ; et ajouta, que toutes les fois qu'il en voudrait parler, il fallait en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même temps ; et après avoir salué les comédiens

en général, il voulut parler de la sérénade à mademoiselle de l'Étoile, qui fut alors pour lui une Étoile errante ; car elle changea de place sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'était couchée, et comment elle avait passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angélique, qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, suivirent exactement l'ordre qu'avait donné la Rancune, et ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changèrent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité, et ne pouvant laisser languir sa réputation davantage, il dit tout haut, parlant à tout le monde : voulez-vous que je vous avoue une vérité ? Vous en userez comme il vous plaira, répondit quelqu'un. C'est moi, ajouta-t-il,

qui vous ai donné cette nuit une sérénade. On les donne donc en ce pays avec des orgues, lui dit le Destin ; et à qui la donniez-vous ? N'est-ce pas , continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble ? Il n'en faut pas douter, dit l'Olive ; car ces animaux de nature mordante , n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse , à moins que d'être rivaux, et même jaloux de monsieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole, et dit qu'il ne doutait point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse , et qu'il ne l'aimât à bonne intention , puisqu'il y allait si ouvertement. Enfin tous ceux qui étaient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune qui lui fit grace, ayant été honoré de l'honneur de sa confiance ; et il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étaient dans la chambre , si le poëte, qui en son espèce était

aussi sot et aussi vain que Ragotin, et qui, de toutes les choses, tirait matière de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens, en disant du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui le fait à fausses enseignes : à propos de sérénade, il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite ; qui était composée de plus de cent sortes d'instrumens. Elle courut par tout le Marais : les plus galantes dames de la Place-Royale l'adoptèrent ; plusieurs galans s'en firent honneur, et elle donna même de la jalousie à un homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnaient, mais ils n'y trouvèrent pas leur compte ; car ils étaient tous de mon pays, braves gens s'il en est au monde, et dont la plus grande partie avaient été officiers dans un régiment que je mis sur pied, quand les communes de nos quartiers se soulevèrent. La Rancune,

en faveur de Ragotin , n'eut pas la même bonté pour le poëte , qu'il persécutait continuellement. Il prit donc la parole , et dit au nourrisson des muses : votre sérénade , de la façon que vous nous la représentez , était plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné , et envoya la canaille de sa maison pour le faire taire , ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage , c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hymenée , pour parler en vos termes. Elle mourut pourtant du mal de mère , dit le poëte. Dites plutôt de grand'mère , d'aïeule , ou de bis-aïeule , répondit la Rancune. Dès le règne d'Henri quatrième , la mère ne lui faisait plus de mal , ajouta-t-il , et pour vous montrer que j'en sais plus de nouvelles que vous-même , quoique vous nous la prôniez si souvent , je veux vous apprendre une chose d'elle , qui n'est jamais venue à votre

connaissance. Dans la cour de Reine-Marguerite ... Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étaient dans la chambre, qui savaient bien qu'il avait des mémoires contre tout le genre humain. Le poète, qui le redoutait extrêmement, l'interrompit en lui disant : je gage cent pistoles que non. Ce défi de gager fait si à propos, fit rire toute la compagnie, et le fit sortir hors de la chambre. C'était toujours ainsi par des gageures de sommes considérables que le pauvre homme défendait ses hyperboles quotidiennes, qui pouvaient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cents impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune était le contrôleur général, tant de ses actions, que de ses paroles; et l'ascendant qu'il avait sur lui était si grand, que je l'ose comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine; cela s'entend prix



pour prix, et sans faire comparaison de deux comédiens de campagne, à deux romains de ce calibre là. La Rancune ayant donc commencé son conte, et en ayant été interrompu par le poète, comme je vous ai dit, chacun le pria instamment de l'achever; mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poète toute entière, et que celle de sa femme y serait comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devait jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîner, et on joua fort bien. Mademoiselle de l'Étoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle; et l'une et l'autre s'acquitta de son personnage à la satisfaction de tout le monde. Le Dessin et ses camarades firent des merveilles; et ceux de l'assistance qui avaient souvent oui la comédie dans Paris, avouèrent que

les comédiens du Roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia en sa tête la donation qu'il avait faite de son corps et de son ame à mademoiselle de l'Étoile, passée par-devant la Rancune, qui lui promettait tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. Je ne dirai point si les comédiens plurent autant aux dames du Mans que les comédiennes avaient fait aux hommes ; quand j'en saurais quelque chose , je n'en dirais rien ; mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue , je finirai le présent chapitre pour m'ôter tout sujet de tentation.

---

---

## CHAPITRE XVII.

*Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.*

Aussitôt que le Destin eut quitté sa vieille broderie, et repris son habit de tous les jours, la Rappinière le mena aux prisons de la ville, à cause que l'homme qu'ils avaient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé, demandait à lui parler. Cependant les comédiens s'en retournèrent en leur hôtellerie, avec un grand cortège de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiselle de la Caverne dans le temps qu'elle sortait du jeu de paume, où l'on avait joué, lui présenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service là à sa chère l'Étoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique; tellement qu'il se trouva écuyer

à droite et à gauche. Cette double civilité fut cause d'une incommodité triple ; car la Caverne , qui avait le haut de la rue , comme de raison , était pressée par Rago-tin , afin qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus le petit homme qui ne leur venait qu'à la ceinture , tirait si fort leurs mains en bas , qu'elles avaient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodait encore davantage , c'est qu'il se tournait à tout moment pour regarder mademoiselle de l'Etoile , qu'il entendait parler derrière lui à deux godelureaux qui la remenaient malgré elle. Les pauvres comédionnes essayèrent souvent de se dépêtrer les mains ; mais il tint toujours si ferme , qu'elles eussent autant aimé avoir les os-selets. Elles le prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répon-dait seulement : serviteur , serviteur (c'é-tait son compliment ordinaire) , et leur

serra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre, où elles espérèrent d'être remises en liberté ; mais Ragotin n'était pas homme à cela. En disant toujours serviteur, serviteur, à tout ce qu'elles lui purent dire, essaya premièrement de monter de front avec les deux comédiennes ; ce qui s'étant trouvé impossible, parce que l'escalier était trop étroit, la Caverne se mit le dos contre la muraille, et monta la première, tirant après soi Ragotin, qui tirait après soi Angélique, qui ne tirait rien, et qui riait comme une folle. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouvèrent un valet de l'hôte, chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive, qui leur dit à grande peine, tant il était accablé de son fardeau qu'ils eussent à descendre, parce qu'il ne pouvait remonter chargé comme il était. Ragotin voulut répliquer ; le valet jura

tout net, qu'il laisserait tomber son sac sur eux. Ils défirent donc, avec précipitation, ce qu'ils avaient fait fort posément, sans que Ragotin voulût encore quitter les mains des comédiennes. Le valet chargé d'avoine, les pressait étrangement, ce qui fut cause que Ragotin fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, se tenant comme il faisait, aux mains des comédiennes; mais il s'attira sur le corps la Caverne, laquelle se soutenait davantage que sa fille, à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui, et lui marcha sur l'estomac et sur le ventre, se donnant de la tête contre celle de sa fille, si rudement, qu'elles en tombèrent et l'une et l'autre. Le valet, qui crut que tant de monde ne se releverait pas sitôt, et qui ne pouvait plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine, le déchargea enfin sur les degrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia, ou se rompit par

malheur. L'hôte y arriva, qui pensa enrager contre son valet ; le valet enrageait contre les comédiennes ; les comédiennes enrageaient contre Ragotin, qui enrageait plus que pas un de ceux qui enragèrent, parce que mademoiselle de l'Étoile, qui arriva en même-temps, fut encore témoin de cette disgrâce, presque aussi fâcheuse que celle du chapeau que l'on lui avait coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la menerait jamais, et montra à mademoiselle de l'Étoile ses mains, qui étaient toutes meurtries. L'Étoile lui dit que Dieu l'avait punie de lui avoir ravi monsieur Ragotin, qui l'avait retenue devant la comédie pour la ramener ; et ajouta qu'elle était bien aise de ce qui était arrivé au petit homme, puisqu'il lui avait manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela ; car l'hôte parlait de lui faire payer le déchet de son avoine ; ayant

déjà, pour le même sujet, voulut battre son valet, qui appela Ragotin avocat de causes perdues. Angélique lui fit la guerre à son tour, et lui reprocha qu'elle avait été son pis aller. Enfin, la fortune fit bien voir jusque-là qu'elle ne prenait encore nulle part dans les promesses que la Rancune avait faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine, à y comprendre même le Perche et Laval. L'avoine fut ramassée, et les comédiennes montèrent dans leur chambre l'une après l'autre, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point, et je n'ai pas bien su où il alla. L'heure du souper vint : on soupa dans l'hôtellerie; chacun prit parti après le souper, et le Destin s'enferma avec les comédiennes pour continuer son histoire.



## CHAPITRE XVIII.

*Suite de l'Histoire de Destin et de l'Étoile.*

J'AI fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-ci sera plus long; je n'en suis pourtant pas bien assuré; nous allons voir. Le Destin se mit en sa place accoutumée, et reprit son histoire en cette sorte : Je m'en vais vous achever le plus succinctement que je pourrai, une vie qui ne vous a déjà ennuyé que trop long-temps. Verville m'étant venu voir, comme je vous ai dit, et n'ayant pu me persuader de retourner chez son père, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me parut, et s'en retourna chez lui, où quelque temps après, il se maria avec mademoiselle de Saldagne, et Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Lery. Elle était aussi spirituelle que Saint-Far l'était peu; et

j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux esprits si disproportionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entièrement, et le généreux M. de Saint-Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avais prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage; et Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval et de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome, et après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie, pour n'être pas long-temps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui était proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure, et ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenaient aussi, dont l'une, qui paraissait

être malade , s'appuyait sur l'autre , ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles , et me promenaï quelque temps sur le pont , songeant à ma malheureuse fortune , et plus souvent à mon amour. J'étais assez bien vêtu , comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes , j'entendis dire à demi haut : pour moi , je croirais que ce serait lui , s'il n'était point mort. Je ne sais pourquoi je tournai la tête , n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avait pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissière , le visage fort pâle et défait , qui s'appuyait sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles avec plus d'assurance que je n'eusse fait dans Rome , m'étant beaucoup formé le corps et l'esprit durant le temps que j'avais demeuré à Paris. Je les trouvais si sur-

prises et si effrayées , que je crois qu'elles se fussent mises en fuite, si mademoiselle de la Boissière eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvais avec les personnes du monde qui m'étaient les plus chères. Elles se rassurèrent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissière me dit que je ne devais pas trouver étrange si elles me regardaient avec quelque sorte d'étonnement; que le seigneur Stéphanon leur avait fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnais dans Rome , par lesquelles on lui mandait que j'avais été tué durant la guerre de Parme , et ajouta qu'elle était ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avait si fort affligée , ne se trouvait pas véritable. Je lui répondis que la mort n'était pas le plus grand malheur qui me pouvait arriver, et que je m'en allais à Venise faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution ; et la mère

me fit alors des caresses extraordinaires, dont je ne pouvais deviner la cause. Enfin, j'appris d'elle-même ce qui la rendait si civile. Je pouvais encore lui rendre service, et l'état où elle se trouvait ne lui permettait pas de me mépriser, et de me faire mauvais visage, comme elle avait fait dans Rome. Il leur était arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étaient fort beaux et en quantité, elles étaient parties de Rome avec une servante française qui les servait il y avait long-temps; et le seigneur Stéphano leur avait donné son valet, qui était flamand comme lui, et qui voulait retourner dans son pays. Ce valet et cette servante s'aimaient à dessein de se marier ensemble, et leur amour n'était connu de personne. Mademoiselle de la Boissière étant arrivée à Roanne, se mit sur la rivière. A Nevers, elle se trouva si mal qu'elle ne put passer outre. Durant

sa maladie elle fut assez difficile à servir, et sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin le valet et la servante ne se trouvèrent plus ; et ce qui fut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie, et elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers pour attendre des nouvelles de Paris, d'où elle espérait recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les remenai en leur hôtellerie, qui était aussi la mienne ; et après avoir été quelque temps avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point, et je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. Je les allai voir aussitôt qu'elles m'eurent fait dire que je serais le bienvenu. Je trouvai la mère dans son lit ; et la fille me parut avec un visage aussi triste que je l'avais trouvée

gaie un moment auparavant. Sa mère était encore plus triste qu'elle , et je le devins aussi. Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Enfin , mademoiselle de la Boissière me montra des lettres qu'elle avait reçues de Paris , qui les rendaient, sa fille et elle , les plus affligées personnes du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes , et sa fille que je vis pleurer aussi fort que sa mère me toucha tellement , que je ne crus pas leur témoigner assez bien mon ressentiment , quoique je leur offrissse tout ce qui dépendait de moi , d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je ; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois , vous pouvez-vous mettre l'esprit en repos : dites-moi donc , madame , ce qu'il faut que je fasse ; j'ai de l'argent si vous en manquez ; j'ai du courage si vous avez des

ennemis; et je ne prétends de tous les services que je vous offre, que la satisfaction de vous avoir servies. Mon visage et mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avais dans l'ame, que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissière me lut une lettre par laquelle une femme de ses amies lui mandait qu'une personne qu'elle ne nommait point, et que je m'aperçus bien être le père de Léonore, avait eu le commandement de se retirer de la cour, et qu'il s'en était allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvait dans un pays inconnu, sans argent et sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'en avais, qui pouvait monter à cinq cents écus, et lui dis que je la conduirais en Hollande, et au bout du monde, si elle y voulait aller. Enfin, je l'assurai qu'elle avait retrouvé en moi une personne qui la servirait comme un valet, et de qui elle serait aimée et respectée comme d'un fils. Je



rougis extrêmement en prononçant le mot de fils ; mais je n'étais plus cet homme odieux à qui l'on avait refusé la porte dans Rome, et pour qui Léonore n'était pas visible , et mademoiselle de la Boissière n'était plus pour moi une mère sévère. A toutes les offres que je lui fis , elle me répondit toujours que Léonore me serait fort obligée. Tout se passait au nom de Léonore , et vous eussiez dit que sa mère n'était plus qu'une suivante qui parlait pour sa maîtresse : tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées , et me retirai en ma chambre le plus satisfait homme du monde. Je passai la nuit fort agréablement , quoiqu'en veillant ; ce qui me retint au lit assez tard , n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'était le jour de devant , et elle put bien remarquer que je ne m'é-

tais pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mère , qui était encore trop faible. Nous dînâmes ensemble , et depuis ce temps-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissière me témoignait beaucoup de reconnaissance des services que je lui rendais , et me protestait souvent qu'elle n'en mourrait pas ingrate. Je vendis mon cheval , et aussitôt que la malade fut assez forte , nous prîmes une cabane et baisâmes jusqu'à Orléans. Durant le temps que nous fûmes sur l'eau , je jouis de la conversation de Léonore , sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mère. Je trouvai des lumières dans l'esprit de cette belle fille , aussi brillantes que celles de ses yeux ; et le mien , dont peut-être elle avait pu douter dans Rome , ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage ? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimais ; et vous avez bien pu reconnaître depuis le temps que vous nous voyez l'un et l'autre , que cet

amour réciproque n'est point encore diminué. Quoi ! interrompit Angélique ; mademoiselle de l'Etoile est donc Léonore ? Et qui donc , lui répondit le Destin ? Mademoiselle de l'Etoile prit la parole , et dit que sa compagne avait raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont le Destin avait fait une beauté de roman. Ce n'est point par cette raison-là , repartit Angélique , mais c'est à cause que l'on a toujours de la peine à croire une chose que l'on a beaucoup désirée. Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avait point douté , et ne voulut pas que ce discours allât plus avant , afin que le Destin poursuivît son histoire , qu'il reprit de cette sorte Nous : arrivâmes à Orléans , où notre entrée fut si plaisante , que je vous en veux à apprendre les particularités. Un tas de faquin qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau , pour porter leurs hardes , se jetèrent à la foule dans notre cabane. Ils se présentèrent plus de

trente à se charger de deux ou trois petits paquets que le moins fort d'entr'eux eût pu porter sous ses bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne m'emporter point contre ces insolens. Huit d'entr'eux saisirent une petite cassette qui ne pesait pas vingt livres, et ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre ; enfin , ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes , chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille , qui était sur le port, se mit à rire, et nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étais pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil ; car le reste de nos hardes , qu'un seul homme pouvait porter, en occupa une vingtaine , et mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes dans la ville dans l'ordre que je vais vous dire : huit grands pendarts ivres, ou qui le devaient être , portaient au milieu d'eux

une petite cassette , comme je vous ai déjà dit. Mes pistolets suivaient l'un après l'autre, chacun portés par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageait aussi bien que moi , allait immédiatement après. Elle était assise dans une grande chaise de paille soutenue sur deux grands bâtons de batelier, et portée par quatre hommes qui se relayaient les uns et les autres, et qui lui disaient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivait, qui était composé d'une petite valise, et d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jetaient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je conduisais la queue du triomphe tenant Léonore par la main, qui riait si fort qu'il fallait, malgré moi, que je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche les passans s'arrêtaient dans les rues pour nous considérer, et le bruit que l'on y faisait à cause de nous, attirait tout le monde aux

fenêtres. Enfin, nous arrivâmes au faubourg qui est du côté de Paris, suivis de force canaille, et nous logeâmes à l'enseigne des empereurs. Je fis entrer mes dames dans une salle basse, et menaçai ensuite ces coquins si furieusement, qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte et l'hôtesse les ayant querelés. Mademoiselle de la Boissière, que la joie de n'être plus sans argent avait guérie plutôt qu'autre chose, se trouva assez forte pour aller en carrosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partait le lendemain, et en deux jours nous arrivâmes heureusement à Paris. En descendant à la maison des coches, je fis connaissance avec la Rancune qui était venu d'Orléans, aussi bien que nous, dans un coche qui accompagnait notre carrosse. Il ouït que je demandais où était l'hôtellerie des coches de Calais; il me dit qu'il y allait à l'heure même, et que si nous n'avions pas de logis

arrêté, il nous menerait loger, si nous voulions, chez une femme de sa connaissance qui logeait en chambre garnie, où nous serions fort commodément. Nous le crûmes, et nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme était veuve d'un homme qui avait été toute sa vie, tantôt portier, et tantôt décorateur d'une troupe de comédien, et même avait tâché autrefois de réciter, et n'y avait pas réussi. Ayant ramassé quelque chose en servant les comédiens, il s'était mêlé de loger en chambre garnie, et de prendre des pensionnaires; par là s'était mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avait eues du père de Léonore, et en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque temps notre voyage de Hollande, où elle avait résolu que je la

conduirais ; et la Rancune, qui allait y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière était souvent visitée par une de ses amies qui avait suivi en même temps qu'elle la femme de l'ambassadeur de France à Rome, en qualité de femme-de-chambre, et qui avait même été sa confidente pendant le temps qu'elle fut aimée du père de Léonore. C'était d'elle qu'elle avait appris l'éloignement de son prétendu mari ; et nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le temps que nous fûmes à Paris. Je ne sortais que le moins souvent que je pouvais, de peur d'être vu de quelqu'un de ma connaissance, et je n'avais pas grande peine à garder le logis, puisque j'étais avec Léonore, et que par les soins que je rendais à sa mère, je me mettais toujours de mieux en mieux en son esprit. A la persuasion de cette femme, dont je vous viens de parler,



nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie , et la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins ; et après avoir fait collation , la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau , tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable , qui me retint plus longtemps que je ne pensais. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus , et m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la rivière qui ramenait mes gens à Paris sans moi , et sans me laisser même un petit laquais qui portait mon épée et mon manteau. Comme j'étais sur le bord de l'eau , bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avait pas attendu , j'ouïs une grande rumeur dans un bateau , et m'en étant approché , je vis deux ou trois gentils-

hommes, ouï qui avaient mine de l'être, qui voulaient battre un batelier, parce qu'il refusait d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans le temps qu'il quittait le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avais été en peine de ce que ma compagnie m'avait laissé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisait cette violence était le même Saldagne à qui j'avais tant de sujet de vouloir du mal. Dans le moment que je le reconnus, il passa du bout du bateau où il était à celui où j'étais, fort empêché de ma contenance. Je lui cachai mon visage le mieux que je pus; mais me trouvant si près de lui, qu'il était impossible qu'il ne me reconnût, et me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable, si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnaissait, et me je-

taï dans la rivière avec lui. Il ne put se prendre à moi , soit que ces gants l'en empêchassent , ou par ce qu'il fut surprit. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allèrent à son secours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident, et Saldagne seul sachant de quelle façon la chose était arrivée , et n'étant pas en état de s'en plaindre sitôt , ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine , n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager ; et l'affaire valant bien la peine d'aller vite, je fus éloigné de Saint-Cloud devant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le sauver , je pense qu'on n'en eût pas moins à le croire lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étais hasardé pour le perdre ; car je ne vois pas pourquoi il en aurait fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris , où je n'entrai que de nuit,

sans avoir eu besoin de me faire sécher ; le soleil et l'exercice violent que j'avais fait en courant, n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin, je me revis avec ma chère Léonore que je trouvais véritablement affligée. La Rancune et notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi bien que mademoiselle de la Boissière, qui, pour mieux faire croire que j'étais son fils à la Rancune et à notre hôtesse, avait bien fait la mère affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avait pas attendu ; et m'avoua que la peur qu'elle avait eu de Saldagne, l'avait empêchée de songer à moi ; outre qu'à la réserve de la Rancune, le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarrasser si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie, ou du cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avait suivies jusqu'au bateau ; qu'il avait prié fort incivilement Léonore

de se démasquer, et que sa mère l'ayant reconnu pour le même homme qui avait attenté la même chose dans Rome, elle avait regagné son bateau fort effrayée, et l'avait fait avancer dans la rivière sans m'attendre. Saldagne cependant avait été joint par deux hommes de même trempe; et après avoir quelque temps tenu conseil sur le bord de l'eau, il était entré avec eux dans le bateau où je le trouvai, menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avais fait. Mademoiselle de la Boissière devint malade quelque temps après, la mélancolie y contribuant beaucoup, et cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un prélat italien, qui revenait d'Espagne, passait en Flandre par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passe-port, en qualité de comédiens. Un jour que nous

allâmes chez ce prélat italien , qui était logé dans la rue de Seine , nous soupâmes , par complaisance , dans le faubourg Saint-Germain , avec des comédiens de la connaissance de la Rancune. Comme nous passions , lui et moi , sur le Pont-Neuf , bien avant dans la nuit , nous fûmes attaqués par cinq ou six tire-lames. Je me défendis le mieux que je pus ; et pour la Rancune , je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvait faire , et me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fusse saisi par ces voleurs , mon épée m'étant malheureusement tombée. La Rancune , qui se démêla vaillamment d'entr'eux , en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi , j'y perdis tout , à la réserve de mon habit ; et ce qui me pensa désespérer , il me prirent une boîte de portrait dans laquelle celui du père de Léonore était en émail , et dont mademoiselle de la Boissière m'avait prié de vendre les

diamans. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien au bout du Pont-Neuf. Il était blessé au bras et au visage; et moi, je l'étais fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissière s'affligea fort de la perte de son portrait; mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin, nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne nous allâmes à Bruxelles, et de Bruxelles à la Haie. Le père de Léonore en était parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre, où il était allé servir le roi contre les parlementaires. La mère de Léonore en fut si affligée qu'elle en tomba malade, et en mourut. Elle me vit, en mourant, aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, et me fit promettre que je ne l'abandonnerais point, et que je ferais ce que je pourrais pour trouver son père, et la lui remettre entre les mains. A quelque temps de là, je fus volé par un français de tout ce qui me

restait d'argent ; et la nécessité où je me trouvais avec Léonore, fut telle, que nous primes parti dans votre troupe, qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le reste de mes aventures ; elles ont été, depuis ce temps-là, communes avec les vôtres, jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne ; et si je ne me trompe, je ne serai pas long-temps en ce pays sans le trouver ; ce que je crains moins pour moi que pour Léonore, qui serait abandonnée d'un serviteur fidèle, si elle me perdait, ou si quelque malheur me séparait d'avec elle. Le Destin finit ainsi son histoire ; et après avoir consolé quelque temps mademoiselle de l'Étoile, que le souvenir de ses malheurs faisait alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des comédiennes, et s'alla coucher.

•



## CHAPITRE XIX.

*Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, et autres choses que vous lirez, s'il vous plaît.*

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes, et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie, et de tant d'autres, dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit, il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappinière, qui en était fort susceptible, et rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure et

poésie , une quatrième folie , ou plutôt lui faisant faire une double infidélité ; car il avait parlé d'amour long-temps auparavant à l'Étoile et à Angélique , qui lui avaient conseillé l'une et l'autre de ne pas prendre la peine de les aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune , qui devint amoureux de l'opératrice ; et ainsi le poète Roquebrune , pour ses péchés, et pour l'expiation des livres réprouvés qu'il avait mis en lumière ; eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette opératrice avait nom dona Inezilla del Prado , native de Malaga , et son mari , ou soi-disant tel , le seigneur Ferdinando Ferdinandi , gentilhomme vénitien , natif de Caen en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal aussi dangereusement , pour le moins , que ceux dont je viens de vous

révéler le secret ; mais nous vous les ferons connaître en temps et lieu. La Rappinière était devenu amoureux de mademoiselle de l'Étoile, en lui voyant représenter Chimène, et avait fait dessein en même temps de découvrir son mal à la Rancune, qu'il jugeait capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'était imaginé la conquête d'une espagnole digne de son courage. Pour la Rancune, je ne sais pas bien par quels charmes cette étrangère put rendre capable d'aimer un homme qui haïssait tout le monde. Ce vieux comédien devenu ame damnée devant le temps, je veux dire amoureux devant sa mort, était encore au lit, quant Ragotin, pressé de son amour comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passerait pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappinière en-

tra en même temps dans la chambre de la Rancune, qui achevait de s'habiller; et l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, et lui dit que s'il le pouvait mettre aux bonnes grâces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avait rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'archer, et une sienne nièce en mariage, qui serait son héritière, parce qu'il n'avait point d'enfans. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avait fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'oracle : il était le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne, et il s'était imaginé que l'on croyait tout ce qu'il disait de sa bonne maison, richesse, poésie et valeur; si bien qu'il ne s'offensait point des persécutions et des rompemens de visière que lui faisait continuellement la Rancune. Il croyait que ce qu'il en faisait n'était que

pour alonger la conversation , outre qu'il entendait la raillerie mieux qu'homme du monde , et la souffrait en philosophe chrétien , quand même elle allait au solide. Il se croyait donc admiré de tous les comédiens , voire de la Rancune , qui avait assez d'expérience pour n'admirer guère de choses , et qui , bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier , s'était instruit amplement de ce qu'il était , pour savoir si les évêques et grands seigneurs de son pays , qu'il alléguait à tous momens comme ses parens , étaient véritablement des branches d'un arbre généalogique que ce fou d'alliances et d'armoiries , aussi bien que de beaucoup d'autres choses , avait fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie , quoique cela le dût embarrasser moins qu'un autre , ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes , et de faire secret de tout , et fort souvent de rien. Il

tira donc la Rancune en particulier, et n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il était bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avait beaucoup d'esprit, parce qu'il avait aimé des femmes de toutes les nations, excepté des espagnoles, et si elle valait la peine qu'il s'y amusât; qu'il ne serait pas plus pauvre quand il lui aurait fait un présent de cent pistoles qu'il offrait de gagner à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisait toujours tomber à propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connaissait pas assez dona Inezilla pour lui répondre de son esprit; qu'il s'était trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume, où il vendait le mithridate; et que pour s'informer de ce qu'il désirait savoir, il n'y avait qu'à faire conversation avec elle, puisqu'elle parlait français passablement. Roquebrune lui voulut confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'espagnole la

splendeur de sa race ; mais la Rancune lui dit que cela était meilleur à faire un chevalier de Malte qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main , et dit à la Rancune : vous savez bien quel homme je suis. Oui, oui , lui répondit la Rancune ; je sais bien quel homme vous êtes, et quel homme vous serez toute votre vie. Le poète s'en retourna comme il était venu , et la Rancune , son rival et son confident tout ensemble , se rapprocha de la Rappinière et de Ragotin , qui étaient rivaux aussi sans le savoir. Pour le vieux la Rancune , outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi , et que naturellement il haïssait tout le monde , il avait , de plus , toujours eu grande aversion pour le poète , qui , sans doute , ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune fit donc dessein à l'heure même de lui faire tous les plus

méchans tours qu'il pourrait, à quoi son esprit de singe était fort propre. Pour ne perdre point de temps, il commença dès le jour même, par une insigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent, dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête, et se donna du linge. Il avait été mal propre toute sa vie ; mais l'amour qui fait de grands miracles, le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenait à un vieux comédien de campagne, et commença de se teindre et raser le poil si souvent, et avec tant de soin, que ses camarades s'en aperçurent. Ce jour-là les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin, et donnait le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il avait quelque part à



une lieue de la ville ; je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en alla en deux carrosses, et partit du Mans sur les dix heures du matin pour arriver à l'heure du dîner, où ils devaient jouer la comédie. L'espagnole dona Inezilla, fut de la partie, aux prières des comédiens, et de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse en une hôtellerie qui était au bout du faubourg, et attacha un beau cheval, qu'il avait emprunté, aux grilles d'une salle basse qui répondait sur la rue. A peine se mettait-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté, et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande munition d'armes offensives ; et la Rancune

même , son cher confident ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval , les carrosses se trouvèrent si près de lui , qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint-George. Comme il n'était pas fort bon écuyer , et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde , il s'en acquitta de fort mauvaise grace , le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier , et porta la jambe droite de l'autre côté de la selle : mais les sangles , qui étaient un peu lâches , nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensa monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là ; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière , et qui lui pendait au col comme un collier , s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût : tellement qu'il s'en

fallait beaucoup que son cul ne touchât au siège de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Ainsi, il ne se trouva pas à son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus, les éperons qui armaient ses jambes courtes, se firent sentir au cheval en un endroit où jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes; le cheval leva le derrière, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesans, se trouva sur le col du cheval, et s'y froissa le nez; le cheval ayant levé la tête pour une furieuse saccade que l'imprudent lui donna : mais pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta : ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle, et le mit sur la croupe, toujours la carabine

entre les jambes. Le cheval , qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose , fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes , et le cheval releva le cul encore plus fort ; et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses , où nous le laisserons comme sur un pivot , pour nous reposer un peu ; car , sur mon honneur , cette description m'a plus coûté que tout le reste du livre , et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

---

## CHAPITRE XX.

## LE PLUS COURT DU PRÉSENT LIVRE.

*Suite du trébuchement de Ragotin , et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.*

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance, et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père, que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne; et s'il ne lui en coûta pas la vie, comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre, si je n'étais obligé en conscience de le tirer vite du péril où il se trouve; car nous en aurons beau-

coup à faire tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Ragotin ne se sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps, qui étaient les plus charnues, et sur lesquelles il avait accoutumé de s'asseoir, comme font tous les autres animaux raisonnables, je veux dire qu'aussitôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose; il quitta la bride en homme de jugement, et se prit aux crins du cheval, qui se mit aussitôt à courre. Là-dessus la carabine tira; Ragotin crut en avoir au travers du corps; son cheval crut la même chose, et broncha si rudement que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siège; tellement qu'il se pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle, et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre, de compagnie avec

la carabine, l'épée, le baudrier et la bandoulière. Enfin, le pied se décrocha, ses mains lâchèrent le crin, et il fallut tomber; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté. Tout cela se passa à la vue des carrosses, qui s'étaient arrêtés pour le secourir, ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval, qui ne branla pas depuis sa chute; et pour le consoler, on le reçut dans l'un des carrosses en la place du poète, qui fut bien aise d'être à cheval pour galantiser à la portière où était Inezilla. Ragotin lui résigna l'épée et l'arme à feu, qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il alongea les étriers, ajusta la bride, et se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avait quelque sort jeté sur ce malencontreux animal; la selle mal sanglée tourna comme à Ragotin; et ce qui attachait ses chausses s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque temps le pied dans l'étrier, l'autre servant de cinquième jambe au cheval, et

les parties de derrière du citoyen du Parnasse, fort exposées aux yeux des assistans, ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avait fait rire personne, à cause de la peur qu'on avait eue qu'il ne se blessât; mais celui de Roquebrune fut accompagné de grands éclats de risée que l'on fit dans les carrosses. Les cochers en arrêterent leurs chevaux pour rire leur souï; et tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il se sauva dans une maison, laissant le cheval sur sa bonne foi; mais il en usa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, se fit descendre de carrosse, et alla après; et le poëte, qui avait recouvert ses postérieures, entra dans un des carrosses, fort embarrassé, et embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin, qui eut encore cette troisième disgrâce devant sa maîtresse, par où nous finirons ce vingtième chapitre.



## CHAPITRE XXI.

*Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.*

LES comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison, qui était honnête homme, et des plus considérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes, et pour se préparer en liberté à la comédie, qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier; et après dîner ceux qui voulurent se promener eurent à choisir d'un grand bois et d'un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes, proche parent du maître de la maison, accosta nos comédiens, et s'arrêta à faire conversation avec eux, ayant reconnu que le Destin avait de l'esprit et que les comédiennes, outre qu'elles étaient fort belles, étaient capables

de dire autre chose que des vers appris par cœur. On parla des choses dont l'on parle d'ordinaire avec des comédiens, de pièces de théâtre, et de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit, entre autres choses, que les sujets connus dont on pouvait faire des pièces régulières, avaient tous été mis en œuvre; que l'histoire était épuisée, et que l'on serait réduit à la fin à se dispenser de la règle des vingt-quatre heures; que le peuple et la plus grande partie du monde, ne savaient point à quoi étaient bonnes les règles sévères du théâtre; que l'on prenait plus de plaisir à voir représenter les choses qu'à ouïr des récits, et cela étant, que l'on pourrait faire des pièces qui seraient fort bien reçues, sans tomber dans l'extravagance des espagnols, et sans se gêner par la rigueur des règles d'Aristote. De la comédie on vint à parler des romans. Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques ro-

mans modernes; que les français seuls en savaient faire de bons, et que les espagnols avait le secret de faire de petites histoires qu'ils appellent *Nouvelles*, qui sont bien plus à notre usage, et plus selon la portée de l'humanité, que ces héros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelquefois incommodes à force d'être trop honnêtes gens. Enfin, que les exemples imitables étaient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avait presque peine à concevoir; et il conclut que si l'on faisait des nouvelles en français aussi bien faites que quelques-unes de celles de Michel Cervantes, elles auraient cours autant que les romans héroïques. Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit fort absolument qu'il n'y avait point de plaisir à lire des romans, s'ils n'étaient composés d'aventures de princes, et encore de grands princes; et que par cette raison-là, l'Astrée ne lui avait plu qu'en quelques endroits. Et dans quelles histoires trou-

verait-t-on assez de rois et d'empereurs pour vous faire des romans nouveaux, lui repartit le conseiller? Il en faudrait faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout-à-fait fabuleux, et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je vois bien, repartit le conseiller, que le livre de don Quixotte n'est pas trop bien avec vous. C'est le plus sot livre que j'ai jamais lu, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaise à quantité de gens d'esprit. Prenez garde, dit le Destin, qu'il ne vous déplaie par votre faute plutôt que par la sienne. Roquebrune n'eût pas manqué de répartie, s'il eût ouï ce qu'avait dit le Destin; mais il était occupé à conter ses prouesses à quelques dames qui s'étaient approchées des comédiennes, auxquelles il ne promettait pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effacerait les Cassandre, Cléopâtre, Polexandre et Cyrus, quoique ce dernier ait le surnom de

Grand, aussi bien que le fils de Pepin. Cependant le conseiller disait à Destin et aux comédiennes, qu'il avait essayé de faire des nouvelles à l'imitation des espagnols, et qu'il leur en voulait communiquer quelques-unes. Inezilla prit la parole, et dit en français, qui tenait plus du gascon que de l'espagnol, que son premier mari avait eu la réputation de bien écrire dans la cour d'Espagne; qu'il avait composé quantité de nouvelles, qui y avaient été bien reçues, et qu'elle en avait encore d'écrites à la main, qui réussiraient en français si elles étaient bien traduites. Le conseiller était fort curieux de cette sorte de livres. Il témoigna à l'espagnole qu'elle lui ferait un extrême plaisir de lui en donner la lecture, ce qu'elle lui accorda fort civilement; et même, ajouta-t-elle, je pense en savoir autant que personne du monde; et comme quelques femme de notre nation se mêlent d'en faire, et des vers aussi, j'ai voulu

l'essayer comme les autres , et je vous en puis montrer quelques-unes de ma façon. Roquebrune s'offrit témérairement , selon sa coutume , à les mettre en français. Inezilla , qui était peut-être la plus déliée espagnole qui jamais ait passé les Pyrénées pour venir en France , lui répondit que ce n'était pas assez de bien savoir le français , qu'il fallait savoir également l'espagnol , et qu'elle ne ferait point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire , quand elle saurait assez de français pour juger s'il en était capable. La Rancune , qui n'avait point encore parlé , dit qu'il n'en fallait pas douter , puisqu'il avait été correcteur d'imprimerie. Il n'eut pas plus tôt lâché la parole , qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avait prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume , le voyant déjà tout défait de ce qu'il avait dit , et avouant avec grande confusion qu'il avait véritablement corrigé quelque temps chez les im-

primeurs, mais que ce n'avait été que ses propres ouvrages. Mademoiselle de l'Étoile dit alors à la dona Inezilla, que puisqu'elle savait tant d'historiettes, qu'elle l'importunerait souvent de lui en conter. L'espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie se mirent à l'entour d'elle; et alors elle commença une histoire, non pas du tout dans les termes que vous l'allez lire dans le suivant chapitre, mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avait bien de l'esprit en espagnol, puisqu'elle en faisait beaucoup paraître en une langue dont elle ne savait pas les beautés.

---

---

**CHAPITRE XXII.***A Trompeur, Trompeur et demi.*

UNE jeune dame de Tolède, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Portocarrero, s'était retirée en une maison qu'elle avait sur les bords du Tage, à demi-lieue de Tolède, en l'absence de son frère, qui était capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle était demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, d'un vieux gentilhomme qui s'était enrichi aux Indes, et qui, s'étant perdu en mer six mois après son mariage, avait laissé beaucoup de bien à sa femme. Cette belle veuve, depuis la mort de son mari, s'était retirée auprès de son frère, et y avait vécu d'une façon si approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans les mères la proposaient à leurs filles comme un exemple; les maris



à leurs femmes ; et les galans à leurs désirs, comme une conquête digne de leur mérite : mais si sa vie retirée avait refroidi l'amour de plusieurs , elle avait , d'un autre côté , augmenté l'estime que tout le monde avait pour elle. Elle goûtait en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs, quand un matin ses bergers lui amenèrent deux hommes qu'ils avaient trouvés dépouillés de tous leurs habits, et attachés à des arbres, où ils avaient passé la nuit. On leur avait donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir ; et ce fut en ce bel équipage là qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leur habit ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme, et lui dit qu'il était un gentilhomme de Cordoue, appelé don Lopez de Gongora ; qu'il venait de Séville ; et qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, et s'étant amusé à

jouer à une demi-journée de Tolède, où il avait dîné le jour auparavant, la nuit l'avait surpris; qu'il s'était endormi et son valet aussi, en attendant un muletier qui était demeuré derrière; et que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormait, l'avait lié à un arbre et son valet aussi, après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise. Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles : sa bonne mine parlait en sa faveur, et il y avait toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que parmi les hardes que son frère lui avait laissées en garde, il y avait quelques habits; car les espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais, quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau et le mieux fait à la taille du maître; et le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur-le-champ de plus propre pour lui. L'heure

du dîner étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à sa table, parut à ses yeux si bien fait, et l'entretint avec tant d'esprit, qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendait ne pouvait jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour, et se plurent tellement l'un à l'autre, que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avaient accoutumé. L'étranger voulut envoyer son valet à Madrid quérir de l'argent, et faire faire des habits, ou du moins il en fit semblant. La belle veuve ne le voulut pas permettre, et lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, et elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux personnes, quantité de sermens d'un côté, trop de franchise et de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, et la foi réciproquement donnée en présence d'un vieux écuyer et

d'une suivante de Victoria , lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût cru capable , et mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle dame de Tolède. Huit jours durant , ce ne fut que feux et flammes entre les jeunes amans. Il fallut se séparer ; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu droit de le retenir ; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissait perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle , lui protestant que le gain qu'il avait fait de son cœur , lui faisait négliger celui d'un procès qu'il avait à Madrid , et même ses prétentions de la cour , elle fut la première à hâter son départ , ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement. Elle fit faire des habits à Tolède pour lui et pour son valet , et lui donna de l'argent autant qu'il en voulut. Il partit pour Madrid , monté sur une bonne mule , et son valet sur une autre ,

la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit, et lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde. Le jour même qu'il partit, une servante faisant la chambre où il avait couché, trouva une boîte de portrait enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la boîte un visage parfaitement beau et fort jeune, et lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui voulaient dire la même chose :

« MONSIEUR MON COUSIN,

» Je vous envoie le portrait de la belle  
» Elvire de Silva. Quand vous la verrez  
» vous la trouverez encore plus belle que le  
» peintre ne la su faire. Don Pédro de Silva,  
» son père, vous attend avec impatience.  
» Les articles de votre mariage sont tels  
» que vous les avez souhaités, et ils vous  
» sont fort avantageux à ce qu'il me semble.

» Tout cela vaut bien la peine que vous  
» hâtiez votre voyage.

De Madrid.

DON ANTOINE DE RIBERA. »

La lettre s'adressait à Fernand de Ribera, à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle lettre, qui, selon toutes les apparences du monde, ne pouvait être écrite à un autre qu'à son Lopez de Gongora. Elle voyait, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avait si fort obligé, et si vite, lui avait déguisé son nom; et par ce déguisement là, elle devait être tout assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devait pas moins mettre en peine; et ce mariage, dont les articles étaient déjà passés, achevait de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant; ses soupirs la pensèrent suffoquer; elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête.

Misérable que je suis, disait-elle quelquefois en elle-même, et quelquefois aussi devant son vieux écuyer et sa suivante, qui avaient été témoins de son mariage! Ai-je été si longtemps sage pour faire une faute irréparable? et devais-je refuser tant de personnes de condition de ma connaissance, qui se fussent estimés heureux de me posséder, pour me donner à un inconnu qui se moque peut-être de moi après m'avoir rendu malheureuse pour toute ma vie? Que dira-t-on dans Tolède? Et que dira-t-on dans toute l'Espagne? Un jeune homme lâche et trompeur sera-t-il discret? Devais-je lui témoigner que je l'aimais, devant que de savoir si j'en étais aimée? M'aurait-il caché son nom, s'il avait été sincère? et dois-je espérer après cela, qu'il cache les avantages qu'il a sur moi? Que ne fera point mon frère contre moi, après ce que j'ai fait moi-même? et de quoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandres, tandis que je le déshonore en Espa-

que? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puisque nous avons tout oublié; mais devant que d'en venir à la vengeance, et aux derniers remèdes, il faut essayer de gagner par adresse, ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à temps de se perdre, quand il n'y aura plus rien à espérer. Victoria avait l'esprit bien fort d'être capable de prendre sitôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieux écuyer et sa suivante la voulurent conseiller. Elle leur dit, qu'elle savait bien tout ce qu'on lui pouvait dire; mais qu'il n'était plus question que d'agir. Dès le jour même, un chariot et une charrette furent chargés de meubles et de tapisseries; et Victoria, faisant courir le bruit parmi ses domestiques, qu'il fallait qu'elle allât à la cour, pour les affaires pressantes de son frère, elle monta en carrosse avec son écuyer et sa suivante, prit le chemin de Madrid, et se



fit suivre par son bagage. Aussitôt qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de don Pédro de Silva : l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieux écuyer avait nom Rodrigue Santillane; il avait été nourri jeune par le père de Victoria, et il aimait sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant forces habitudes dans Madrid, où il àvait passé sa jeunesse, il sut en peu de temps que la fille de don Pédro de Silva se mariait à un gentilhomme de Séville, qu'on appelait Fernand de Ribera; qu'un de ses cousins, de même nom que lui, avait fait ce mariage; et que don Pédro songeait déjà aux personnes qu'il mettrait auprès de sa fille. Dès le lendemain Rodrigue Santillane honnêtement vêtu, Victoria habillée en veuve de médiocre condition, et Béatrix sa suivante, faisant le personnage de sa belle-mère, femme de Rodrigue, allèrent chez don Pédro, et demandèrent à lui parler. Don

Pédro les reçut fort civilement; et Rodrigue lui dit avec beaucoup d'assurance, qu'il était un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède; qu'il avait eu une fille unique de sa première femme, qui était Victoria, dont le mari était mort depuis peu à Séville, où il demeurait, et que voyant sa fille veuve avec peu de bien, il l'avait amenée à la cour pour lui chercher condition. Qu'ayant ouï parler de lui, et de sa fille, qu'il était près de mariër, il avait cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à servir de douegna à la nouvelle mariée; et ajouta que le mérite de sa fille le rendait hardi à la lui offrir, et qu'il en serait pour le moins aussi satisfait qu'il l'avait pu être de sa bonne mine. Devant que d'aller plus avant, il faut que j'apprenne à ceux qui ne le savent pas que les dames, en Espagne, ont des douegnans auprès d'elles; et ces douegnans sont à peu près la même chose que les

gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femmes de grande condition. Il faut que je dise encore que ces douegnas, ou douègues, sont animaux rigides et fâcheux, aussi redoutés, pour le moins, que les belle-mères. Rodrigue joua si bien son personnage, et Victoria, belle comme elle était, parut en son habit simple, si agréable, et de si bon augure aux yeux de don Pédro de Silva, qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue et à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, et lui dit qu'il avait quelques raisons pour ne recevoir pas l'honneur qu'il lui voulait faire; mais que logeant dans le même quartier, il serait prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il le voudrait employer. Voilà donc Victoria dans la maison de don Pédro, fort aimée de lui et de sa fille Elvire, et fort enviée de tous les valets. Don Antoine de Ribera, qui avait fait le mariage de son

infidèle cousin avec la fille de don Pédro de Silva , lui venait souvent dire que son cousin était en chemin , et qu'il lui avait écrit en partant de Séville ; et cependant ce cousin ne venait point : cela le mettait bien en peine. Don Pédro et sa fille ne savaient qu'en penser , et Victoria y prenait encore plus de part. Don Fernand n'avait garde de venir si vite. Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illasca , un chien qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet , qui lui froissa une jambe contre une muraille , et le jeta par terre. Don Fernand se démit une cuisse, et se trouva si mal de sa chute , qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins et chirurgiens du pays , qui n'étaient pas des meilleurs ; et son mal devenant tous les jours plus dangereux , il fit savoir à son cousin son infortune , et le pria de lui envoyer un brancard.

A cette nouvelle on s'affligea de sa chute, et on se réjouit de ce que l'on savait enfin ce qu'il était devenu. Victoria, qui l'aimait encore, en fut fort inquiète. Don Antoine envoya quérir don Fernand ; il fut amené à Madrid, où tandis que l'on fit des habits pour lui, et pour son train, qui fut fort magnifique (car il était aîné de sa maison et fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Ilscas, le guérirent parfaitement. Don Pédro de Silva, et sa fille Elvire, furent avertis du jour que don Antoine de Ribera leur devait amener son cousin don Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas, et que Victoria ne fut pas sans émotion : elle vit entrer son infidèle paré comme un nouveau marié ; et s'il lui avait plu mal vêtu, et mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Don Pédro n'en fut pas moins satisfait ; et sa fille eût été bien difficile, si

elle y eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regardèrent le serviteur de leur jeune maîtresse de toute la grandeur de leurs yeux, et tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui, à la réserve de Victoria, qui, sans doute, l'eut bien serré. Don Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, et avoua à son cousin qu'elle était encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers complimens en homme d'esprit; et parlant à elle et à son père, s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement à un beau-père, et à une maîtresse, un homme qui demande à se marier. Don Pédro de Silva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins, et avec un homme d'affaires, pour ajouter quelque chose qui manquait aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre environnée de toutes ses femmes, qui se réjouissaient devant elle de la bonne mine de son serviteur. La seule Vic-

toria demeura froide et sérieuse dans les emportemens des autres. Elvire le remarqua , et la tira à part pour lui dire qu'elle s'étonnait de ce qu'elle ne lui disait rien de l'heureux choix que son père avait fait d'un gendre qui paraissait avoir tant de mérite ; et ajouta , qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devait dire quelque chose. Madame, lui dit Victoria , ce qui paraît de votre serviteur est si fort à son avantage , qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur , que vous avez remarquée , ne vient point d'indifférence ; et je serais indigne des bontés que vous avez pour moi , si je ne prenais part en tout ce qui vous touche. Je me serais donc réjouie de votre mariage aussi bien que les autres , si je connaissais moins celui qui doit être votre mari. Le mien était de Séville , et sa maison n'était pas éloignée de celle du père de votre serviteur. Il est de bonne maison ; il est riche ,

il est bien fait, et je veux croire qu'il a de l'esprit; enfin, il est digne de vous : mais vous méritez l'affection tout entière d'un homme, et il ne vous peut donner ce qu'il n'a pas. Je m'empêcherais bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaire ; mais je ne m'acquitterais pas de tout ce que je vous dois, si je ne vous découvrais tout ce que je sais de don Fernand en une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa gouvernante : elle la pria de ne différer pas davantage à lui éclaircir les doutes qu'elles lui avait mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvait dire devant ses servantes , ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre, où Victoria lui dit aussitôt qu'elle se vît seule avec elle, que Fernand de Ribera était amoureux à Séville d'une Lucrece de Monsalve, demoiselle fort aimable quoique fort pauvre ;



qu'il en avait trois enfans sous promesse de mariage; que du vivant du père de Ribera, la chose avait été tenue secrète; et qu'après sa mort, Lucrece lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse, il s'était extrêmement refroidi; qu'elle avait remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ses parens; que cela avait fait grand éclat dans Séville; et que don Fernand s'en était absenté quelque temps par le conseil de ses amis, pour éviter les parens de cette Lucrece, qui le cherchaient partout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire était en cet état là quand elle quitta Séville, il y avait un mois; et que le bruit courait en même-temps que don Fernand allait se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrece était fort belle. Victoria lui dit qu'il ne lui manquait que du bien, et la laissa fort rêveuse, et faisant dessein d'informer promptement son père de ce qu'elle venait

d'apprendre. On la vint appeler en même temps pour revenir trouver son serviteur, qui avait achevé avec son père ce qui les avaient fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla ; et cependant Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnait son infidèle, quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès de Tolède. Ce valet apportait à son maître un paquet de lettres qu'on lui avait donné à la poste de Séville. Il ne put reconnaître Victoria, que la coiffure de veuve avait fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître pour lui donner ses lettres. Elle lui dit, qu'il ne lui pourrait parler de long-temps ; mais que s'il lui voulait confier son paquet, elle irait le lui porter quand on pourrait parler à lui. Le valet n'en fit point de difficulté, et lui ayant mis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avait affaire. Victoria, qui n'avait rien à négli-

ger, monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, et en moins de rien le renferma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins achevèrent leur visite. Elvire vit le paquet de don Fernand entre les mains de sa gouvernante, et lui demanda ce que c'était. Victoria lui dit indifféremment, que le valet de don Fernand le lui avait donné pour le rendre à son maître, et qu'elle allait envoyer après, parce qu'elle ne s'était point trouvée quand il était sorti. Elvire lui dit, qu'il n'y avait point de danger de l'ouvrir; et qu'on y trouverait peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avait apprise. Victoria, qui ne demandait pas autre chose, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres, et ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettre de femme, qui s'adressait à Fernand de Ribera, à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

« Votre absence , et la nouvelle que j'ai  
» apprise que l'on vous mariait à la cour ,  
» vous feront bientôt perdre une personne  
» qui vous aime plus que sa vie , si vous ne  
» venez bientôt la désabuser , et accomplir  
» ce que vous ne pouvez différer , ou lui  
» refuser , sans une froideur ou une trahi-  
» son manifeste. Si ce que l'on dit de vous  
» est véritable , et si vous ne songez plus que  
» vous ne faites en moi , et en nos enfans ,  
» au moins devriez-vous songer à votre vie ,  
» que mes cousins sauront bien vous faire  
» perdre quand vous me réduirez à les en-  
» prier , puisqu'ils ne vous laissent qu'à  
» ma prière.

De Séville.

LUCRÈCE DE MONSALVE. »

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avait dit sa gouvernante , après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son père , qui ne put assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche pour

manquer de fidélité à une demoiselle qui le valait bien, et de qui il avait eu des enfans. A l'heure même il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville, de ses grands amis, par lequel il avait déjà été instruit du bien et des affaires de don Fernand. A peine fut-il sorti que don Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avait dit que la gouvernante de sa maîtresse s'était chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle, et lui dit qu'encore que deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il était avec elle, qu'il ne venait pas tant pour la voir, que pour demander ses lettres, que son valet avait laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elles les lui avait prises ; qu'elle avait eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville ; et

que si sa curiosité ne l'avait pas beaucoup satisfaite, qu'elle lui avait appris, en récompense, que ceux qui se mariaient ensemble, devant que de se connaître, hasardaient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne voulait pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres; en achevant ces paroles elle lui donna son paquet et la lettre contrefaite, et lui faisant la révérence, le quitta sans attendre sa réponse. Don Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse. Il lut la lettre supposée, et vit bien qu'on voulait troubler son mariage par une fourbe. Il s'adressa à Victoria, qui était demeurée dans la salle, et lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son visage, que quelque rival, ou quelque personne malicieuse, avait supposé la lettre qu'il venait de lire. Moi, une femme dans Séville, s'écria-t-il tout étonné! Moi, des enfans! Ah! si ce n'est la plus impudente impos-

ture du monde , je veux qu'on me coupe la tête. Victoria lui dit , qu'il pouvait bien être innocent ; mais que sa maîtresse ne pouvait moins faire que de s'en éclaircir , et que très-assurément le mariage ne passerait pas outre , que don Pédro ne fût assuré par un gentilhomme de Séville , de ses amis , qu'il était allé chercher exprès , que cette prétendue intrigue fût supposée. C'est ce que je souhaite , lui répondit don Fernand ; et s'il y a seulement dans Séville une dame qui ait nom de Lucrèce de Monsalve , je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur. Et je vous prie , continua-t-il , si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire , comme je n'en doute pas , de me l'avouer , afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle. Je crois , sans vanité , lui répondit Victoria , qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé ; mais je connais aussi son humeur ; on ne l'apaise pas aisément ,

quand elle se croit désobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, et hasarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, et c'est à moi beaucoup perdre, que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'allait manquer, je serais veuve toute ma vie: quoique jeune, comme je suis, je puisse encore plaire à quelque honnête homme: mais on dit bien vrai, que sans argent..... Elle allait enfilier un long prône de gouvernante; car pour la bien contrefaire, il fallait parler beaucoup; mais don Fernand Ini dit en l'interrompant: Rendez-moi le service que je vous demande, et je vous mettrai en état de vous pouvoir passer des récompenses de votre



maîtresse ; et pour vous montrer , ajouta-t-il , que je vous veux donner autre chose que des paroles , donnez-moi du papier et de l'encre , et je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez. Jésus , monsieur , lui dit la fausse gouvernante , la parole d'un honnête homme suffit ; mais pour vous plaire , je m'en vais quérir ce que vous demandez. Elle revint avec ce qu'il fallait pour faire une promesse de plus de cent millions d'or ; et don Fernand fut si galant homme , ou plutôt il avait la possession d'Elvire tellement à cœur , qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier , pour l'obliger , par cette confiance , à le servir de bonne façon. Voilà Victoria sur les nues ; elle promit des merveilles à don Fernand , et lui dit qu'elle voulait être la plus malheureuse du monde , si elle n'allait travailler en cette affaire , comme pour elle-même , et elle ne mentait pas. Don Fernand la quitta rempli

d'espérance ; et Rodrigue Santillane , son écuyer , qui passait pour son père , l'étant venu voir pour apprendre ce qu'elle avait avancé pour son dessein , elle lui en rendit compte , et lui montra le blanc-signé , dont il loua Dieu avec elle ; elle lui fit remarquer que tout semblait contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de temps , il s'en retourna à son logis , que Victoria avait loué auprès de celui de don Pédro , comme je vous ai déjà dit ; et là , il écrivit au-dessus du seing de don Fernand , une promesse de mariage attestée de témoins , et datée du temps que Victoria reçut cet infidèle dans sa maison des champs. Il écrivait aussi bien qu'homme qui fût en Espagne , et avait si bien étudié la lettre de don Fernand sur des vers qu'il avait écrits de sa main , et qu'il avait laissés à Victoria , que don Fernand même s'y fût trompé. Don Pédro de Silva ne trouva point le gentilhomme qu'il était allé cher-

cher pour s'informer du mariage de don Fernand : il lui laissa un billet en son logis ; et revint au sien, où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante , et lui assura qu'elle désobéirait plutôt à son père que d'épouser jamais don Fernand ; lui avouant, de plus , qu'elle était engagée d'affection avec un Diégo de Maradas , il y avait long-temps ; qu'elle avait assez déferé à son père , en forçant son inclination pour lui plaire ; et puisque Dieu avait permis que la mauvaise foi de don Fernand fût découverte , qu'elle croyait , en le refusant , obéir à la volonté divine , qui semblait lui destiner un autre époux . Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions , et ne lui parla pas alors selon l'intention de don Fernand . Don Diégo de Maradas , lui dit alors Elvire , est mal satisfait de moi à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon père ; mais aussitôt que je le favoriserai seulement

d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il serait aussi éloigné de moi, que don Fernand l'est présentement de sa Lucrece. Ecrivez-lui, mademoiselle, lui dit Victoria, et je m'offre à lui porter votre lettre. Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carrosse pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour don Diégo; et s'étant fait descendre chez son père Santillane, renvoya le carrosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle irait bien à pied où elle voulait aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avait faite; et elle écrivit aussitôt deux billets, l'un à Diégo de Maradas, et l'autre à Pédro de Silva, père de sa maîtresse. Par ces billets, signés Victoria Porto-Carrero, elle leur enseignait son logis, et les priait de la venir trouver pour une affaire qui leur était d'une grande importance. Tandis que

L'on porta ces billets à ceux à qui ils étaient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paraître ses cheveux, que l'on a assuré avoir été des plus beaux, et se coiffa en dame fort galante. Don Diégo de Maradas la vint trouver un moment après, pour savoir ce que lui voulait une dame dont il n'avait jamais ouï parler. Elle le reçut fort civilement; et à peine avait-il pris un siège auprès d'elle, qu'on vint lui dire que Pédro de Silva demandait à la voir. Elle pria don Diégo de se cacher dans son alcôve, en l'assurant qu'il lui importait extrêmement d'entendre la conversation qu'elle allait avoir avec don Pédro. Il fit, sans résistance, ce que voulut une dame si belle et de si bonne mine; et don Pédro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnaître, tant sa coiffure différente de celle qu'elle portait chez lui, et la richesse de ses habits, avaient aug-

menté sa bonne mine, et changé l'air de son visage. Elle fit asseoir don Pédro en un lieu d'où don Diégo pouvait entendre tout ce qu'elle lui disait, et lui parla en ces termes : Je crois, monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus long-temps dans l'impatience où vous devez être de le savoir. Je suis de Tolède, de la maison de Porto-Carrero; j'ai été mariée à seize ans; et me suis trouvée veuve six mois après mon mariage. Mon père portait la croix de Saint-Jacques, et mon frère est de l'ordre de Calatrava. Don Pédro l'interrompit pour lui dire que son père avait été de ses intimes amis. Ce que vous m'apprenez-là me réjoutit extrêmement, lui répondit Victoria, car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler. Elle apprit ensuite à don Pédro ce qui lui était arrivé avec don Fernand, et lui mit entre les mains la promesse qu'avait contre-

fait Santillane. Aussitôt qu'il l'eut lue, elle reprit la parole, et lui dit : Vous savez, monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne serait pas de mon côté, mes parens et mes amis ont beaucoup de crédit, et sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter au plus loin qu'elle puisse aller. J'ai cru, monsieur, que je devais vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidèle; et je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on lui pourrait disputer. Quand il serait un grand d'Espagne, répondit don Pédro, je n'en voudrais point, s'il était injuste; non-seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison : et pour vous, madame, je vous offre ce que j'ai de crédit et d'amis. J'avais déjà été averti qu'il était homme à prendre son

plaisir partout où il le trouve , et même de le chercher aux dépens de sa réputation. Étant de cette humeur-là , quand bien il ne serait pas à vous , il ne serait jamais à ma fille , laquelle , s'il plaît à Dieu , ne manquera point de mari dans la cour d'Espagne. Don Pédro ne demeura pas davantage avec Victoria , voyant qu'elle n'avait rien davantage à lui dire ; et Victoria fit sortir don Diégo de derrière son alcôve , d'où il avait ouï toute la conversation qu'elle avait eue avec le père de sa maîtresse. Elle ne lui fit donc point une seconde relation de son histoire ; elle lui donna la lettre d'Elvire , qui le ravit d'aise : et parce qu'il eût pu être en peine de savoir par quelle voie elle était venue en ses mains , elle lui fit confidence de sa métamorphose en douègne , sachant bien qu'il avait autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrète. Don Diégo , devant que de quitter Victoria , écrivit à sa maîtresse une lettre , où la



joie de voir ses espérances ressuscitées faisait bien juger du déplaisir qu'il avait eu quand il les avait perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussitôt son habit de gouvernante, et s'en retourna chez don Pédro. Cependant don Fernand de Ribera était allé chez sa maîtresse, et y avait mené son cousin don Antoine, pour tâcher de raccommoder ce qu'avaient gâté la lettre contrefaite par Victoria. Don Pédro les trouva avec sa fille, qui était bien empêchée à leur répondre; pour la justification de don Fernand, il ne demandait pas mieux que l'on s'informât dans Séville même, s'il y avait jamais eu une Lucrece de Monsalve. Ils redirent devant don Pédro tout ce qui pouvait servir à la décharge de don Fernand : à quoi il répondit que si l'attachement avec la dame de Séville était une fourbe, il était aisé de la détruire; mais qu'il venait de voir une dame de Tolède, nommée Victoria Porto-Carrero, à qui don

Fernand avait promis mariage, et à qui il devait encore davantage pour en avoir été généreusement assisté sans en être connu : qu'il ne le pouvait nier, puisqu'il lui avait donné une promesse écrite de sa main ; et ajouta , qu'un gentilhomme d'honneur ne devait point songer à se marier à Madrid, l'étant déjà dans Tolède. En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Don Antoine reconnut l'écriture de son cousin ; et don Fernand, qui s'y trompait lui-même, quoiqu'il sût bien qu'il ne l'avait jamais écrite, devint l'homme du monde le plus confus. Le père et la fille se retirèrent après les avoir salués assez froidement. Don Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire, tandis qu'il songeait à une autre. Ils remontèrent dans leur carrosse, où don Antoine ayant fait avouer à don Fernand son méchant procédé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de

son action, et lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvait avoir. Il lui dit, qu'il ne fallait plus songer à se marier, non-seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne; et qu'il serait bienheureux d'en être quitte pour épouser Victoria, sans qu'il lui en coûtât du sang, ou peut-être la vie; le frère de Victoria n'étant pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à don Fernand à se taire, tandis que son cousin lui fit tant de reproches. Sa conscience le convainquit suffisamment d'avoir trompé et trahi une personne qui l'avait obligé, et cette promesse le faisait devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avait fait écrire. Victoria étant revenue chez don Pédro en son habit de veuve, donna la lettre de don Diégo à Elvire, laquelle lui conta que les deux cousins étaient venus pour se justifier; mais qu'il y avait bien autre chose à reprocher à

don Fernand que ses amours avec la dame de Séville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle savait mieux qu'elle, dont elle fit si bien l'étonnée, détestant cent fois la méchante action de don Fernand. Ce jour-là même Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une de ses parentes. Victoria, qui ne songeait qu'à son affaire, espéra que si Elvire la voulait croire, cette comédie ne serait pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse, que si elle voulait voir don Diégo, il n'y avait rien de si aisé; que la maison de son père Santillane était le lieu le plus commode du monde pour cette entrevue; et que la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvait partir de bonne heure, et avoir vu don Diégo sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire, qui aimait véritablement don Diégo, et qui ne s'était laissée aller à épouser don Fernand, que par la déférence qu'elle avait aux volontés de son père,

n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria. Elles montèrent en carrosse aussitôt que don Pédro fut couché, et allèrent descendre au logis que Victoria avait loué. Santillane, comme maître de la maison, en fit les honneurs; secondé de Béatrix, qui jouait le personnage de sa femme, belle-mère de Victoria. Elvire écrivit un billet à don Diégo, qui lui fut porté à l'heure même; et Victoria en particulier en fit un à don Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandait qu'il ne tiendrait qu'à lui que leur mariage ne s'achevât; qu'elle y était engagée par son mérite; et qu'elle ne voulait point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son père. Par le même billet, elle lui donnait des enseignes si remarquables pour trouver sa maison, qu'il était impossible de la manquer. Ce second billet partit quelque temps après celui qu'Elvire avait écrit à don

Diégo. Victoria en fit un troisième que Santillane porta lui-même à Pédro de Silva, par lequel elle lui donnait avis, en gouvernante de bien et d'honneur, que sa fille, au lieu d'aller à la comédie, s'était absolument fait mener à la maison où logeait son père; qu'elle avait envoyé quérir don Fernand pour l'épouser; et que sachant bien qu'il n'y consentirait jamais, elle avait cru l'en devoir avertir pour lui témoigner qu'il ne s'était point trompé dans la bonne opinion qu'il avait eu d'elle, en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane, de plus, avertit don Pédro de ne venir point sans un alguazil, que nous appelons à Paris un commissaire. Don Pédro, qui était déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colère. Pendant qu'il s'habillera, et qu'il enverra quérir un commissaire, retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre, les billets

furent reçus par les deux amoureux. Don Diégo, qui avait reçu le sien le premier, arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut, et le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amans se firent ; don Fernand, qui frappe à la porte, ne m'en donne pas le temps. Victoria lui alla ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendait, dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remerciemens, lui promettant encore davantage qu'il ne lui avait donné. Elle le mena dans une chambre où elle le pria d'attendre Elvire, qui allait arriver, et l'enferma sans lui laisser de lumière, lui disant que sa maîtresse le voulait ainsi, et qu'ils n'auraient pas été un moment ensemble, qu'elle ne se rendît visible ; mais qu'il fallait donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle, dans une action si hardie, aurait peine à s'accoutumer d'a-

bord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faisait. Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut possible, se fit extrêmement leste, et s'ajusta autant que le peu de temps qu'elle avait le put permettre. Elle entra dans la chambre où était don Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fût Elvire. N'étant pas moins jeune qu'elle, et ayant sur elle des habits et des parfums à la mode d'Espagne, qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition. Là-dessus don Pédro, le commissaire et Santillane arrivèrent. Ils entrèrent dans la chambre où était Elvire avec son serviteur. Les jeunes amans furent extrêmement surpris. Don Pédro, dans les premiers mouvemens de sa colère, en fut si aveuglé qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyait être don Fernand. Le commissaire, qui avait reconnu don Diégo, lui cria, en lui arrêtant le bras,



qu'il prît garde à ce qu'il faisait, et que ce n'était pas Fernand de Ribera qui était avec sa fille, mais don Diégo de Maradas, homme d'aussi grande condition et aussi riche que lui. Don Pédro en usa en homme sage, et releva lui-même sa fille qui s'était jetée à genoux devant lui. Il considéra que s'il lui donnait de la peine en s'opposant à son mariage, il s'en donnerait aussi, et qu'il ne lui aurait pas trouvé un meilleur parti, quand il l'aurait choisi lui-même. Santillane pria don Pédro, le commissaire, et tous ceux qui étaient dans la chambre, de le suivre, et le mena dans celle où don Fernand était enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Don Fernand l'ayant ouverte, et voyant don Pédro accompagné d'un commissaire, il leur dit avec beaucoup d'assurance, qu'il était avec sa femme Elvire de Silva. Don Pédro lui répondit qu'il se trompait, que sa fille était mariée à un autre; et pour vous, ajouta-

t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Porto-Carrero ne soit votre femme. Victoria se fit alors connaître à son infidèle, qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, et moins au commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvait pas faire autrement que de les mener en prison. Enfin, le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de don Pédro, qui lui parla en homme d'honneur, les larmes de Victoria, sa beauté, qui n'était pas moindre que celle d'Elvire, et plus que toute autre chose, un reste de générosité qui s'était conservée dans l'ame de don Fernand, malgré toutes les débauches et les emportemens de sa jeunesse, le forcèrent de se rendre à la raison, et au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse; elle pensa s'évanouir en sa présence; et il y a apparence que les baisers de don Fernand ne servirent pas peu à

l'en empêcher. Don Pédro, don Diégo et Elvire prirent part au bonheur de Victoria, et Santillane et Béatrix en pensèrent mourir de joie. Don Pédro donna forces louanges à don Fernand d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassèrent avec autant de témoignages d'amitié que si elles eussent baisé leurs amans. Don Diégo de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-père, ou du moins qui le devait bientôt être. Don Pédro, devant que de s'en retourner chez lui avec sa fille, prit parole des uns et des autres, que le lendemain ils viendraient tous dîner chez lui, où quinze jours durant il voulait que la réjouissance fit oublier les inquiétudes que l'on avait souffertes. Le commissaire en fut instamment prié ; il promit de s'y trouver. Don Pédro le ramena chez lui, et don Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant du sujet de se réjouir, qu'elle en avait eu de s'affliger.

## CHAPITRE XXIII.

*Malheur imprévu , qui fut cause qu'on ne  
joua point la comédie.*

INEZILLA conta son histoire avec une grace merveilleuse. Roquebrune en fut si satisfait, qu'il lui prit la main et la lui baisa par force. Elle lui dit en espagnol que l'on souffrait tout des grands seigneurs et des fous ; de quoi la Rancune lui sut bon gré en son ame. Le visage de cette espagnole commençait à se passer, mais on y voyait encore de beaux restes ; et quand elle eût été moins belle, son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avaient ouï son histoire demeurèrent d'accord qu'elle l'avait rendue agréable en une langue qu'elle ne savait pas encore, et dans laquelle elle était contrainte de mêler quelquefois de l'italien et de l'espagnol pour se

bien faire entendre. L'Étoile lui dit qu'au lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendait des remerciemens d'elle pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avait beaucoup d'esprit. Le reste de l'après dîner se passa en conversation ; le jardin fut plein de dames et des plus honnêtes gens de la ville, jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans, c'est-à-dire, que l'on fit bonne chère, et tout le monde prit place pour entendre la comédie ; mais mademoiselle de la Caverne et sa fille ne s'y trouvèrent point : on les envoya chercher ; on fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin, on ouït une grande rumeur dans la salle, et presque en même temps, on y vit entrer la pauvre la Caverne, échevelée, le visage meurtri et sanglant, et criant comme une femme furieuse, que l'on avait enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquaient, elle avait tant de peine à parler,

qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle que des hommes, qu'elle ne connaissait point, étaient entrés dans le jardin par une porte de derrière, comme elle répétait son rôle avec sa fille; que l'un d'eux l'avait saisie, auquel elle avait pensé arracher les yeux; voyant que deux autres emmenaient sa fille; que cet homme l'avait mise en l'état où on la voyait, et s'était remis à cheval, et ses compagnons aussi, dont l'un tenait sa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avait suivis long-temps criant aux voleurs; mais que n'étant ouïe de personne, elle était revenue demander du secours. En achevant de parler, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Le Destin monta sur un cheval, sur lequel Ragotin venait d'arriver du Mans. ( Je ne sais pas au vrai si c'était le même qui l'avait déjà jeté par terre. ) Plusieurs jeunes hommes de la compagnie montèrent sur

les premiers chevaux qu'ils trouvèrent et coururent après le Destin , qui était déjà bien loin. La Rancune et l'Olivier allèrent à pied après ceux qui allaient à cheval. Roquebrune demeura avec l'Étoile et Inezilla , qui consolaient la Caverne le mieux qu'elles pouvaient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivait pas ses compagnons. Quelques-uns ont cru que c'était par poltronnerie ; et d'autres plus indulgens ont trouvé qu'il n'avait pas mal fait de demeurer auprès des dames. Cependant on fut réduit , dans la compagnie , à danser aux chansons , le maître de la maison n'ayant point fait venir de violon à cause de la comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre où étaient leurs hardes. L'Étoile en eut soin comme si elle eût été sa mère , et Inezilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule ; et Roquebrune mena les deux dames

dans la salle où était la compagnie. A peine y avaient-elles pris place , qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Étoile, que la Caverne la demandait. Elle dit au poëte et à l'espagnole qu'elle allait revenir, et alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fût habile homme, il profita de l'occasion , et représenta ses nécessités à l'agréable Inezilla. Cependant aussitôt que la Caverne vit l'Étoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre , et de s'approcher de son lit. Aussitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la première chose qu'elle fit , ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer, et de lui prendre les mains , qu'elle lui mouilla de ses larmes, pleurant et sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Étoile la voulut consoler en lui faisant espérer que sa fille serait bientôt trouvée, puisque tant de gens étaient allés après les ravisseurs. Je voudrais qu'elle n'en revînt jamais, lui



répondit la Caverne , en pleurant encore plus fort : je voudrais qu'elle n'en revînt jamais , répéta-t-elle , et que je n'eusse qu'à la regretter ; mais il faut que je la blâme , que je la hâisse , et que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez , dit-elle , donnant un papier à l'Étoile , voyez l'honnête compagne que vous aviez , et lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort et l'infamie de ma fille. La Caverne se remit à pleurer , et l'Etoile lut ce que vous allez lire , si vous en voulez prendre la peine :

« Vous ne devez point douter de tout ce  
» que je vous ai dit de ma bonne maison  
» et de mon bien , puisqu'il n'y a pas ap-  
»arence que je trompe par une imposture  
» une personne à qui je ne puis me rendre  
» recommandable que par ma sincérité.  
» C'est par là , belle Angélique , que je  
» vous puis mériter. Ne différez donc point  
» de me promettre ce que je vous demande,

» puisque vous n'aurez à me le donner,  
» qu'alors que vous ne pourrez plus douter  
» qui je suis. »

Aussitôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda si elle en connaissait l'écriture. Comme la mienne propre, lui dit l'Étoile : c'est de Léandre, le valet de mon frère, qui écrit tous nos rôles. C'est le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne. Voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajouta-t-elle encore, en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Étoile. La voici mot pour mot :

« Il ne tiendra qu'à vous de me rendre  
» heureux, si vous êtes encore dans la ré-  
» solution que vous étiez il y a deux jours.  
» Ce fermier de mon père qui me prête de  
» l'argent, m'a envoyé cent pistoles, et  
» deux bons chevaux; c'est plus qu'il ne

» nous en faut pour passer en Angleterre,  
» d'où je me trompe fort si un père qui  
» aime son fils unique plus que sa vie, ne  
» condescend à tout ce qu'il voudra pour  
» le faire bientôt revenir. »

Hé bien, que dites-vous de votre compagne, et de votre valet? De cette fille que j'avais si bien élevée, et de ce jeune homme dont nous admirions tout l'esprit et la sagesse? Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on ne les a jamais vu parler ensemble, et que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir devenir amoureuse: et cependant elle l'est, ma chère l'Étoile! et si éperduement, qu'il y a plutôt de la furie, que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise qui écrivait à son Léandre en des façons de parler si passionnées, que je ne pourrais le croire si je ne l'avais vu. Vous ne l'avez jamais ouïe parler sérieusement. Ah! vraiment, elle parle bien un

autre langage dans ses lettres ; et si je n'avais déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans, elle en sait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avais menée dans ce petit bois, où elle a été enlevée, pour lui reprocher, sans témoins, qu'elle me récompensait mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle : je vous les apprendrai, ajouta-t-elle ; et vous verrez si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mère. L'Étoile ne savait que répondre à de si justes plaintes ; et puis il était bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction. Mais, reprit la Caverne, s'il aimait tant ma fille, pourquoi assassiner sa mère ? car celui de ses compagnons qui m'a saisie, m'a cruellement battue, et s'est même acharné sur moi long-temps après que je ne lui faisais plus de résistance ; et si ce malheureux garçon est si riche, pourquoi enleva-t-il ma fille comme un voleur ? La

Caverne fut encore long-temps à se plaindre, l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvait. Le maître de la maison vint voir comment elle se portait, et pour lui dire qu'il y avait un carrosse prêt, si elle voulait retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit en sa maison ; ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie et quelques dames du Mans reçurent dans leur carrosse Inezilla, qui ne voulut pas être si long-temps éloignée de son mari. Roquebrune, qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché : mais on n'a pas en ce monde tout ce que l'on désire.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE  
DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

---

|                                                                                                                                                                                    | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| CHAP. I <sup>er</sup> . Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.                                                                                                      | 1     |
| CHAP. II. Quel homme était le sieur de la Rappinière.                                                                                                                              | 7     |
| CHAP. III. Le déplorable succès qu'eut la comédie.                                                                                                                                 | 12    |
| CHAP. IV. Dans lequel on continue à parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.                                                                    | 19    |
| CHAP. V. Qui ne contient pas grand'chose.                                                                                                                                          | 25    |
| CHAP. VI. L'aventure du pot-de-chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donne à l'hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la troupe ; mort de Doguin, et autres choses mémorables. | 33    |
| CHAP. VII. L'aventure des brancards.                                                                                                                                               | 43    |

|                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. VIII. Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.   | 49  |
| CHAP. IX. Histoire de l'amante invisible.                                                                      | 56  |
| CHAP. X. Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.                                                   | 94  |
| CHAP. XI. Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.                                 | 105 |
| CHAP. XII. Combat de nuit.                                                                                     | 115 |
| CHAP. XIII. Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Étoile.                                                 | 128 |
| CHAP. XIV. Enlèvement du curé de Domfront.                                                                     | 170 |
| CHAP. XV. Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie ; suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile. — SÉRÉNADE. | 181 |
| CHAP. XVI. L'ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.                    | 242 |
| CHAP. XVII. Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.                                                   | 250 |
| CHAP. XVIII. Suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile.                                                     | 256 |
| CHAP. XIX. Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos ; nouvelle dis-                                  |     |

|                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| grace de Ragotin, et autres choses<br>que vous lirez, s'il vous plaît.                                     | 280 |
| CHAP. XX. Suite du trébuchement de Ra-<br>gotin, et quelque chose de semblable<br>qui arriva à Roquebrune. | 292 |
| CHAP. XXI. Qui peut-être ne sera pas<br>trouvé fort divertissant.                                          | 296 |
| CHAP. XXII. A trompeur, trompeur et<br>demi.                                                               | 303 |
| CHAP. XXIII. Malheur imprévu qui fut<br>cause qu'on ne joua point la comédie.                              | 347 |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.









3/10



Biblioteca  
de Catalunya



D-SR0

Adq.

1001223563

CB.

Top.

0000-8

10560



Generalitat de Catalunya  
Departament de Cultura

BC 27

BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001223563





